



BRABANT

touristique

TRIMESTRIEL N° 3
SEPTEMBRE 1994

REWISBIQUE
Archives

No

Bureau de dépôt
Bastilles 11

BRABANT

tourisme

Revue trimestrielle
de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant,
pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, *Député permanent*

Vice-Présidents :
Willy Vanhelwegen et
Pierre Boucher,
Députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

Administration :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

Imprimerie :
Robert Louis

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de
la revue «Brabant» qui paraît six fois
par an et qui contient des articles
originaux.

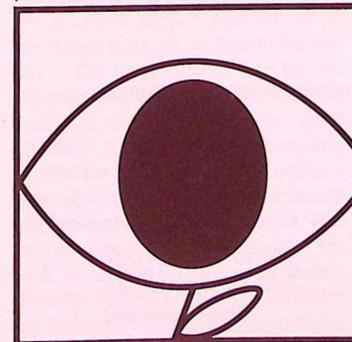
Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

SEPTEMBRE 1994

Prix de ce numéro : 150 F
Cotisation 1994 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par Pierre Boucher	2
Le château de Walhain, par Jean Martin	3
Du nouveau aux Marolles, par Clara Vanderbeke	9
A l'écoute du carrefour Léonard, par Raymond Deraemaeker	14
Des fermes, des châteaux et des golfs (2), par Eric Meuwissen	18
Busarder à Bruxelles, le bus 36 (2e partie), par Jean-Marie Romiée	28
La Grande Cense du Seigneur à Melin, par E. et N. Arnauts-Bara	35
La Galerie Bortier, par Arlette Genicot	40
Ballades et légendes en Roman Païs de Chastre, par Sara Capelluto	42
Affinités et différences dans l'Europe du Moyen Age et de la Renaissance aux M.R.A.H., par Albert Burnet	49
Expositions, par C. Ansiau	55
Vient de paraître, par G. Menne et C. Ansiau	56
Avis-Echos, par C. A. et J. G.	58

Photo de couverture :
le château de Walhain (photo : © A. Kouprianoff).



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

Editeur responsable : Gilbert Menne
Rue du Marché aux Herbes, 61
1000 Bruxelles

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi, de 9 à 16 heures. Fermé les jours fériés.
Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504.04.95 CCP - 000-0385776-07



Une autre approche du tourisme en Brabant Wallon

Traditionnellement, la situation géographique du Brabant-Wallon, à mi-chemin de Bruxelles, capitale de l'Europe et des grandes métropoles wallonnes en fait une terre de passage.

Pourtant, ses nombreux vestiges historiques, la permanence de ses traditions culturelles, gastronomiques et folkloriques, la beauté de ses paysages et l'hospitalité de ses habitants font du Brabant-Wallon le but idéal pour un tourisme nouveau.

Il n'y sera pas question de déplacement de masse vers un but unique mais de découverte individualisée et intelligente d'une région et de son patrimoine. Au fil de ses rivières, à l'ombre de ses châteaux, le roman pays offre à chacun le tourisme qu'il désire.

En outre, la Fédération Touristique du Brabant et le Service Agronomique du Brabant-Wallon unissent leurs efforts pour faire connaître les agriculteurs qui pratiquent la vente des produits du terroir.

Actuellement, une soixantaine de fermiers se sont reconvertis avec succès dans ce type de diversification qui va de la fabrication de fromage, de charcuteries fermières et de la panification à la production de viandes, volailles, oeufs et légumes de qualité artisanale en passant par des activités plus originales comme l'élevage d'escargots ou d'autruches ou tout simplement le tourisme à la ferme.

Certains exploitants proposent aux amateurs un accueil personnalisé et une visite commentée de leur domaine. Nous souhaitons promouvoir ces bonnes adresses en les intégrant au sein de toutes nos publications.

C'est à ce défi que devra s'atteler dès janvier 1995, grâce à une structure rénovée, légère, efficace et performante la nouvelle province de Brabant-Wallon.

Pierre BOUCHER
Député permanent
Vice-Président

Le château de Walhain

par Jean MARTIN

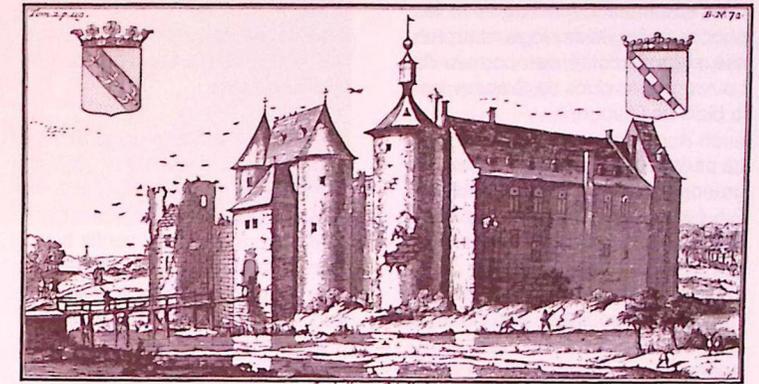
Blotti dans son écrin de verdure, le vieux château de Walhain offre aux regards quelques ruines imposantes, tristes vestiges d'une gloire passée et multiséculaire. Le donjon qui les domine a gardé quelque prestance malgré les injures lui infligées par le temps et les hommes. Ce château est et reste le témoin de l'histoire en ce coin de terre brabançonne. Son histoire vaut d'être contée.

I. Les origines

Rome a laissé son empreinte dans la région de Walhain avec les tumuli de Libersart à Tourinnes et de Cortil-Noirmont. La grande chaussée romaine de Bavay à Tongres passait en contrebas de la ferme de Baudecet, à l'extrême sud du territoire. Une petite agglomération de potiers s'était créée à Tourinnes même.

Les premières invasions de la fin du III^e siècle ont créé le vide dans la région et les grandes invasions du Ve siècle ont amené la disparition de l'autorité romaine et l'instauration du pouvoir franc dont Clovis fut le plus célèbre représentant.

Nous entrons alors dans la pénombre du Haut Moyen Age qui va se prolonger jusqu'au milieu du Xe siècle. En 946, Otton I^{er}, roi de Germanie, confirme la fondation de l'abbaye de Gembloux par saint Guibert, membre d'une puissante famille de l'époque, qui lui octroya une série de biens parmi lesquels est mentionnée la moitié de la villa ou domaine rural de Walhain. En 958, Heribrand de Mainvault, beau-frère de Guibert, émit des prétentions sur le domaine concédé; il en résulta



Castellum Walhain

un conflit où l'abbaye fut la grande perdante au point qu'elle dut acheter en 991 une propriété à Walhain qui existait toujours en 1196 mais qui disparut par la suite.

Pendant ce temps, les comtes de Louvain émergent et gagnent en puissance. En 1106, ils acquièrent le titre de duc de Basse-Lotharingie pour devenir par la suite ducs de Brabant. Après avoir, vers l'an mil, réuni les comtés de Louvain et de Bruxelles, ils acquièrent l'avouerie, c'est-à-dire le protectorat, de l'antique monastère de Nivelles et de celui de Gembloux. Ils annexèrent ensuite les terres de Grez et de Jodoigne. Entrant en conflit avec les seigneurs de Marbais, ils parvinrent à prendre sous leur protection et à entraîner dans leur mouvance la grande abbaye de Villers, créée en 1146. Ils étendirent aussi leur souveraineté sur les puissantes seigneuries d'Opprebais, d'Orbais, de Corroy-le-Château et de Sombreffe.

Arrivés à ce stade, les ducs de Brabant vont se heurter dans la région frontalière de Walhain, d'une part

Le château de Walhain, gravé par Harrewijn vers 1690 (Le Roy, Topographia historica Gallo-Brabantiae, Amsterdam, 1692, p. 163).

à la principauté de Liège et d'autre part au comté de Namur dont la limite, à hauteur de Walhain, suit le tracé de l'ancienne chaussée romaine aux environs des villages de Grand-Leez et de Sauvenière. Au Xe siècle et avant existait un comté, appelé comté de Brugeron, dans la région de Tirlemont. Il fut donné par l'empereur d'Allemagne, Otton III, en 988 à l'évêque de Liège Notger qui profita des circonstances pour y annexer le domaine de saint Bavon à Chaumont-Gistoux. Il faut savoir aussi que l'influence de Liège fut très forte dans la région de Nil-Tourinnes-Walhain. La seigneurie de Nil-Pierreux-Nil-Saint-Vincent était un fief de la principauté de Liège. Le chapitre de Saint-Pierre de Liège possédait une importante seigneurie à Corroy-le-Grand et celui de Saint-Paul à Liège avait sous sa juridiction une partie du hameau de Saint-Paul à Walhain. La loi de Liège était d'application à Tourinnes-les-Ourdons, à Corroy-le-Grand, à Nil-

Saint-Vincent, à Walhain et à Sart-lez-Walhain. Notons encore que les deux églises de Tourinnes furent dédiées respectivement à saint Servais et à saint Lambert, tous deux anciens évêques de Liège. C'est dans ce contexte qu'il faut situer les origines du château de Walhain.

L'abbaye de Gembloux, délaissée par l'empereur d'Allemagne et les princes-évêques de Liège, était passée sous l'autorité des comtes de Louvain, alias ducs de Brabant, par le biais de l'avouerie.

La période ducale ouvrit une ère de grandes calamités pour Gembloux. Situées à la limite du duché de Brabant, des comtés de Hainaut et de Namur, la ville et l'abbaye devaient souffrir terriblement de cette situation frontalière qui en faisait une citadelle avancée des ducs de Louvain, exposée à tous les coups de main de l'ennemi. La région de Walhain, toute proche, devait fatalement en subir les contrecoups.

Un premier désastre atteignit Gembloux en 1136 suite à une querelle entre les habitants et les moines à propos de l'élection d'un abbé. Profitant de l'occasion, le duc de Brabant et le comte de Namur

brisèrent la trêve qu'ils avaient conclue et entrèrent en hostilité pour longtemps. La guerre fut sauvage et la ville livrée aux flammes. Les campagnes et les villages environnants ont dû beaucoup souffrir. La fin de la guerre ne mit pas un terme aux dissentiments et le feu continuait à couver sous les cendres. Avec l'autorisation de l'empereur d'Allemagne Frédéric Ier, l'abbé entreprit en 1152 de fortifier l'agglomération qui n'était jusqu'alors qu'une localité ouverte.

Les ducs de Brabant et les comtes de Namur avaient de fréquents conflits. Une guerre éclata entre eux en 1169 mais la ville de Gembloux n'en souffrit pas. Un conflit beaucoup plus grave éclata en 1185. Sans que Gembloux lui eût manqué en rien, le comte de Namur, Henri l'Aveugle vint mettre le siège devant la ville et en provoqua l'incendie. Craignant des représailles de la part du duc, le comte de Namur implora le secours de son neveu le comte Baudouin de Hainaut. Le duc prit des mesures défensives mais, devant des forces supérieures, il dut reculer. La ville de Gembloux fut prise de haute lutte, les maisons saccagées et les habitants massacrés pour la plupart. Après leur

victoire, les armées des deux comtes continuèrent leurs incursions jusqu'à Mont-Saint-Guibert, brûlant et pillant neuf fermes de l'abbaye et des villages, sous les yeux du duc impuissant et obligé de battre en retraite. Devant cette catastrophe, le duc Godefroid III et son fils Henri, par une charte de 1187, confirmèrent et accrurent les privilèges du monastère; ils prirent des mesures pour repeupler la cité devenue à peu près déserte et les campagnes complètement dévastées. Heureusement, le sac de Gembloux, en 1185, clôtura pour longtemps l'ère des désastres.

Ces événements de 1185, qui avaient révélé la fragilité de la frontière du Brabant en cet endroit, eurent une conséquence inattendue pour Walhain. Ce petit village du Roman Pays qui, sur le plan religieux, n'avait pas d'église paroissiale propre et dépendait de son église-mère de Tourinnes-les-Ourdons, va être doté d'un puissant château fort qui assurera la prééminence des ducs de Louvain face au comté de Namur tout proche. Cette terre de Walhain lui appartient en propre et constitue une position stratégique qu'il faut exploiter au mieux. C'est dans cette optique et pour des questions de politique intérieure et extérieure que les ducs de Brabant y installèrent, non pas un noble puissant qui pourrait échapper à leur autorité, mais un de leurs fidèles, un *ministerialis*, qui remplissait de hautes charges mais dépendait entièrement d'eux, un peu comme des serfs liés à leur seigneur. Ils lui donnent la terre de Walhain en fief et, après le désastre de 1185, ils entreprennent la construction d'un château fort dont ils vont lui confier la gestion et la garde car la construction d'une telle forteresse réclamait des dépenses importantes et une abondante main d'oeuvre. De plus, elle était considérée comme un droit régalien et si le seigneur se proposait de construire une maison forte, il

Château de Walhain. Photo prise vers 1870. (Don de M. Marcel Hoc, président du Cercle «Art et Histoire» de Gembloux).



Le château de Walhain, vu du sud-ouest; le donjon est à l'avant-plan. (Cliché Nels, vers 1920)

son père, sous-avoué de l'abbaye de Gembloux. Avec lui, les Walhain atteignent un sommet. Après lui, la seigneurie de Walhain va tomber dans les mains de Mathilde, petite-fille d'Arnould V qui va épouser Jean de Looz, seigneur d'Agimont près de Givet. La seigneurie quitte le patrimoine familial.

Pendant toute la période que nous venons de considérer, le château de Walhain fut occupé par les seigneurs successifs, ce qui assura sa conservation.

De 1304 à 1430, la seigneurie de Walhain connut plusieurs seigneurs. Cette situation peu favorable et quelque peu chaotique eut pour résultat de grever la seigneurie de fortes rentes. Profitant des circonstances, Antoine de Glimes, fils de Jean Ier de Glimes qui était en même temps seigneur de Glimes en Brabant wallon et de Bergen-op-Zoom en Hollande par son mariage avec Jeanne de Boutersem, dame de Bergen-op-Zoom, provoqua la vente de la seigneurie et en devint le possesseur en 1430. Avec lui, Walhain va connaître une période faste qui fut bénéfique pour le château, quelque peu laissé à l'abandon.

III. Renouveau et splendeur sous les de Glimes-de Berghes

Le 4 août 1440, suite à une ordonnance du duc de Brabant Philippe le Bon, Antoine de Glimes fait le dénombrement de sa seigneurie de Walhain. Il y existe, signale-t-il, un château à tour, entouré de doubles fossés et de viviers, une basse-cour, c'est-à-dire la ferme seigneuriale comprenant, en plus des bâtiments, un jardin que l'on appellera plus tard le long jardin du seigneur en bordure de la place et un coteau ou closière, le tout jouxtant les fossés du château.

Antoine de Glimes a juridiction di-

devoir obtenir l'autorisation de son suzerain sous peine de démolition.

Quel fut l'heureux élu ? Il est difficile de le dire avec certitude dans l'état actuel de notre documentation mais on a tout lieu de croire qu'il s'agit d'Arnould Ier qui apparaît vers 1160 mais c'est son fils Arnould II (1183-1217) qui assista à l'érection du château fort de Walhain dont il allait devenir le châtelain au nom du duc.

II. L'époque des Walhain

Avec l'avènement d'Arnould II et la construction du château, le petit village de Walhain va connaître une grande expansion qui va se marquer par la création d'un quartier important à proximité immédiate du château, à l'emplacement actuel de la place communale. L'église y deviendra le centre religieux et, signe de prospérité, le village est érigé en paroisse en 1257 par séparation avec l'église-mère de Tourinnes-les-Ourdons. Tout cet ensemble s'appellera plus tard «Le Grand Walhain».

La famille des Walhain, bénéficiant de la faveur et l'appui des ducs de Brabant, va mener une politique d'expansion. Comme elle est très prolifique, elle va installer ses enfants en de nombreux endroits du Brabant wallon comme à Corbais, Nil-Saint-Martin, Tourinnes-les-Ourdons,

Saint-Géry et Bonlez. Pour donner un exemple, en 1199, l'abbesse de Nivelles se résolut à vendre une partie de son domaine à Nil-Saint-Vincent, située dans la vallée de l'Orne, au lieu-dit «Alvaux». Arnould II s'en porta acquéreur, fit construire une tour ou maison forte dans la vallée et y plaça un de ses fils. Ce fut l'origine de la seigneurie d'Alvaux.

Autre signe de prospérité, alors que les premiers seigneurs de Walhain étaient toujours rangés jusqu'à Arnould III (1215-1235) dans la classe des *ministeriales*, Jacques de Walhain, fils aîné d'Arnould III, accéda à la noblesse en Brabant. C'est lui qui hérita de la terre de Walhain à la mort de son père. Par son mariage avec Mathilde, veuve de Guillaume d'Eghezée, il devint vassal du comte de Namur.

La dynastie des Walhain va se poursuivre avec Arnould IV dit «Ernekien» (1251-1261) et Arnould V (1261-1304).

Ce dernier fut un personnage important qui se signala particulièrement à la bataille de Worringen qui eut lieu le 5 juin 1288 et qui opposa les troupes de Jean Ier, duc de Brabant, et celles de l'archevêque de Cologne. Il fut présent comme témoin à la conclusion de nombreux actes importants. Il fut aussi, comme

recte, dans le cadre de sa seigneurie, sur la moitié de Saint-Paul, sur Opprebais, sur Thorembais-Saint-Trond, sur une partie de Tourinnes-les-Ourdons, sur le Sarteau à Lerinnes, sur Sart-Walhain, sur Corbais et sur une partie de Nil-Saint-Martin, appelée le Haise à Nil. Il possède quatre moulins, cinq brasseries et franchises tavernes, quatre fermes, sept viviers, cinq prés et cinq bois. Il est haut avoué de la terre et seigneurie de Gembloux et de sa cour féodale dépendent neuf plein fiefs dont les villages de Bonlez et de Villers-Perwin en Hainaut et trente-six petits fiefs. Comme on peut le constater, il s'agit d'une seigneurie puissante qui va connaître sous les de Berghes une période de splendeur.

Jean III de Berghes, fils de Jean II, exerça d'importantes fonctions auprès des ducs de Bourgogne. Il fut gouverneur et souverain bailli du comté de Namur de 1486 à 1503 et de 1509 à 1529. Durant cette longue période, ses fonctions l'appelèrent souvent à Walhain qui était peu éloigné des frontières du comté de Namur. En cette qualité, il disposait de la meute du souverain qu'il conduisait souvent à son château de Walhain. En 1501, il s'était rendu acquéreur de la seigneurie de Wavre.

Sous Antoine de Glimes, son fils et successeur, l'empereur Charles-Quint érigea en 1532 en comté la terre de Walhain qui comprenait les terres de Glimes, de Wavre, d'Opprebais et d'Hévillers. Antoine

et ses successeurs vont entreprendre de 1536 à 1569 d'importants travaux d'entretien des bâtiments du château et des transformations des espaces intérieurs visant à en faire d'une certaine façon un château de plaisance.

Au début des travaux, le château se présentait de la façon suivante : une vaste basse-cour ou ferme puis, derrière un double fossé, une enceinte à courtines flanquées de six tours qui enclôt une haute cour, lieu de séjour du seigneur et de son personnel. Sa surface libre était fort réduite par les bâtiments utilitaires appuyés aux murailles. La plus ancienne des tours et la plus grosse est un donjon d'habitation de section circulaire. A la courtine sud, la plus ensoleillée, s'accolait un bâtiment rectangulaire, une «salle» au sens médiéval du terme. L'entrée du château est formée d'un pont-levis, flanqué de deux tourelles semi-circulaires, qui doit remonter comme l'enceinte au XIIIe siècle.

En 1536-1537, les travaux d'entretien concernent les toitures de la salle, de la grange et des étables. L'entrée du château est complètement refaite avec un passage à voussures en briques et une loge pour le portier. En 1537-1538, on remplace l'ancien logis du bailli; cette maison en colombage va s'appuyer contre la courtine et contre la cuisine, également accolée à la muraille. Après quelques travaux d'entretien au château, appelé depuis 1521 «l'hôtel de Monseigneur», ce qui marque bien qu'il n'est plus la résidence normale mais simplement un pied-à-terre occasionnel, l'ancienne salle qui servait aussi de lieu de réception est complètement réaménagée en 1543-1544. La bouteillerie et le cellier se trouvent en-dessous de la salle. Au-dessus des caves, à côté de la salle, s'élevait la chapelle castrale, consacrée au Saint-Sépulcre. La salle d'en haut et plusieurs chambres à parois

Le donjon émergeant des broussailles.
(Photo Ooms : +/- 1950)



Le donjon et quelques pans de muraille.
(Photo : © Alex Kouprianoff - juillet 1994).

est régulièrement entretenu et on effectue en temps utile les réparations nécessaires. Il y existe une prison pour les malfaiteurs et la cour échevinale doit, par ordre du seigneur, y tenir ses séances. C'est là que le greffier a son bureau et que l'on conserve les archives. Le receveur y tient sa résidence.

En 1720, on remplace l'ancien pont-levis par un nouveau pont de pierre qui donne accès à une drève traversant les prairies de la ferme. En 1752, on emploie de la paille pour couvrir le fournil du château. En 1758, on installe un nouveau toit à la grande tour (le donjon) qui allait croquer. En 1760, on aménage un toit au-dessus du puits et on repave une partie de la cour. En 1762, on raccommode le toit de la tour au-dessus de la chambre échevinale et on confectionne un coffre pour le château afin d'y entreposer tous les papiers qui avaient toujours été dispersés jusqu'à présent.

Par acte du 21 juillet 1761, la princesse Marie-Louise de Rohan-Soubise, comtesse de Marsan et de Walhain, fit donation, avec réserve d'usufruit, du comté de Walhain avec les villages de Beurieu et de Thorembais-Saint-Trond à sa nièce Armande de Rohan, princesse de Soubise, à l'occasion de son mariage avec le prince Henri de Rohan, prince de Guéméné.

La révolution de 1789 obligea la comtesse de Marsan, qui avait été gouvernante des enfants de France et avait son appartement au château de Versailles, à émigrer en Belgique. Pendant la première occupation des Français, elle demanda en janvier 1793 aux représentants du peuple d'arrêter la saisie et la vente de son patrimoine. Le retour des Français, après la victoire de Fleurus le 26 juin 1794, amena un nouveau séquestre mais celui-ci fut levé sous le Consulat.

en colombage complétaient l'appartement privé du premier étage. La grange du château, sommée du grenier, est réparée. De 1554-1555 à 1568-1569, on se livre à de nombreux travaux de parachèvement. Du temps du comte Jean IV de Glymes (1541-1567), son frère Louis avec sa suite et son personnel vint résider au château pendant un certain temps vers 1560. Le receveur, Antoine de Tenremonde, dut dépenser 222 livres rien que pour la nourriture de ses hôtes.

En 1600, au temps de Marie Mencie de Wittem, comtesse de Walhain, on entreprit la démolition et la reconstruction de la vieille chapelle du château qui était fort caduque et on en profita pour aménager «la salette qui lui était contiguë.

IV Le déclin

Après la mort de Jean IV de Berghes, comte de Walhain, survenue à Ségovie en Espagne en 1567, le comté de Walhain passa par héritage à sa nièce Marguerite de Merode qui avait épousé Jean de Wittem, seigneur de Beersel et de Braine-l'Alleud, puis par succession, il aboutit entre les mains de Béatrice de Cusance, duchesse de Lorraine, en 1643; celle-ci vendit Bierbais sous Hévillers et céda à sa soeur Marie-

Henriette la baronnie de Perwez et les seigneuries de Glimes, d'Opprebais et de Beersel en 1649. En 1663, le comté passa dans les mains de Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudemont, fils de Béatrice. Le comté de Walhain resta dans la famille de Lorraine jusqu'en 1739 puis devint la propriété du prince Gaston, comte de Marsan, et de sa femme Marie-Louise, princesse de Rohan-Soubise qui fut la dernière comtesse de Walhain jusqu'à la Révolution française.

En ce qui concerne le château, nous ne possédons aucun compte entre 1600 et 1720. Seule la gravure exécutée par Harrewijn pour le compte du baron Le Roy vers 1690 nous donne une idée de l'état du château à cette époque. Celui-ci, déjà délaissé par les Wittem, fut abandonné par les Lorraine à leur bailli qui l'occupait et en tirait ses émoluments. On peut supposer que les propriétaires ont veillé à son entretien car, selon la gravure précitée, le château a encore fière allure malgré quelques dégâts. Ils se sont surtout attachés à entretenir les bâtiments habitables ou utilitaires tandis qu'ils laissaient à l'abandon les courtines et les tours qui n'avaient plus de raison d'être au XVIIe siècle.

Au cours du XVIIIe siècle, le château

La comtesse de Marsan mourut à Linz en Autriche le 4 mars 1803. Sa nièce, Armande de Rohan-Guéméné, devenait propriétaire à part entière des biens que lui avait donnés sa tante en 1761. Celle-ci prit d'abord des mesures conservatoires en cédant par bail du 19 avril 1803 à Jacques Vanden Broucke, bourgmestre de Ninove et ancien intendant de Madame de Marsan, tous les biens fonciers lui appartenant en propre et situés en Belgique pour un terme de neuf ans.

Le 8 ventôse an XII (28 février 1804), le citoyen Dudouet, avec procuration d'Armande de Rohan-Soubise, se présenta chez les notaires Fourez et Dardenne à Tournai et déclara vendre à la maison de commerce établie à Tournai sous la raison de Piat Lefebvre et fils, pour une moitié, et à Piat Lefebvre-Boucher pour une autre moitié tous les droits et biens appartenant à Madame de Guéméné parmi lesquels l'ancienne terre de Walhain pour 2.000.000 de francs. Suite à un partage effectué en 1808, Piat François Lefebvre-Boucher devint seul propriétaire de Walhain. Sa fille épousa le sénateur Crombez de Tournai et c'est ainsi que le château de Walhain est passé dans les mains des Crombez. L'antique passé du château et du comté de Walhain a disparu dans les oubliettes de l'histoire. Le domaine est devenu une terre de rapport; les nouveaux propriétaires s'occupent du rendement des bois et de la location des terres et des prés. Le château ne les intéresse pas.

V. L'abandon

Le château va être laissé dans un complet abandon. Selon une tradition, en 1794, un ouragan renversa ce qui restait de la toiture dont la destruction aurait provoqué la chute des plafonds et des murs intérieurs.

Au plan cadastral de Popp, dressé vers 1860, on mentionne, à la matrice cadastrale, parmi les propriétés des Crombez le château en ruines. Le temps a fait son oeuvre.

Tarlier et Wauters ont encore vu le château de Walhain à la même époque et la description qu'ils en donnent fournit quelques détails intéressants.

Le château de Walhain, écrivent-ils, a une forme carrée; ses douves sont aujourd'hui à sec. L'entrée se trouve vers le sud; les piles du pont qui y conduisait subsistent encore en partie. La porte en plein cintre a été reconstruite au siècle dernier (XVIIIe siècle) ainsi que l'indique la date 1755 gravée sur une pierre qui la surmonte. Elle est flanquée de deux tourelles dont la partie supérieure a disparu. Seule la tour ronde du sud-est (le donjon) subsiste dans son entier et s'élève à près de 25 mètres au-dessus du fossé. Une grande cour se trouve à l'intérieur du château. Près du donjon, le long de la courtine orientale, s'étendait le corps de logis dont il ne reste plus que quelques grandes arcades cintrées de style renaissance. A l'époque, l'ancien pilori de la seigneurie gisait dans la prairie du château, portant quelques moulures renaissance et une croix de Lorraine. Il a disparu depuis longtemps.

A l'heure actuelle, le porche d'entrée a complètement disparu avec les deux tourelles qui le flanquaient. Le donjon a perdu sa lanterne de forme octogonale qui lui servait d'amortissement. Les intempéries, les assauts de la végétation et le vandalisme continuaient leur oeuvre de destruction.

Conclusion

Tout semblait perdu malgré les efforts déployés par l'association «Les Amis du Château de Walhain». Les pouvoirs publics intéressés et, avant tout, la commune voyaient leurs efforts restés sans résultat. Pourtant, les ruines avaient fait l'objet d'un arrêté de classement en 1955 et, par la suite, un nouvel arrêté royal en 1980 mais entré seulement en vigueur en 1983 étendait le classement à un périmètre protecteur aux alentours du château. La situation allait

changer du tout au tout quand les ruines furent acquises en 1989 par Messieurs Dugardyn et van Eeckhout qui, bien vite, marquèrent leur intérêt pour la sauvegarde des ruines et sa mise en valeur à l'intention du grand public. Depuis lors, le nettoyage du site a été entrepris, en permettant un accès plus aisé et une vue meilleure. Grâce aux propriétaires, des animations culturelles ont déjà eu lieu ainsi que diverses activités (Le Grand Feu à la sortie de l'hiver, ...). Il appartient maintenant aux pouvoirs publics de soutenir ces initiatives avec le concours de la Fédération Touristique du Brabant dans le cadre de la nouvelle Province. Dans ce cas, le site du château, témoin d'un long passé, deviendra un centre d'intérêt touristique dans notre Roman Pays de Brabant.

N.R.

Le château de Walhain fait partie de la Journée du Patrimoine, ce 11 septembre !

Bibliographie

Pour ceux qui veulent en savoir davantage, nous proposons les ouvrages et articles suivants :

- J. MARTIN, Le château de Walhain-Saint-Paul, in *Wavriensia*, t. XV, N° 2, 1971, pp. 42 et 43.
- W. UBREGTS, La Tour des Sarrasins à Alvaux, in *Wavriensia*, t. XXII, n. 2, 1973, pp. 21 à 60.
- W. UBREGTS, Quelques comptes architecturaux du XVIe siècle (1536-1569) concernant le château et la cense de Walhain, in *Wavriensia*, t. XXV, N°s 3-5, 1976, pp. 49 à 144.
- C. RIDDERBEECKXE, Walhain-Saint-Paul. La seigneurie de Walhain au Bas Moyen Age et au début des Temps Modernes, in *Wavriensia*, t. XXXII, n° 3, 1983, pp. 65 à 84.
- J. MARTIN, Walhain dans l'histoire, in *Le Folklore brabançon*, n° 249, 1986, pp. 3 à 40.
- Ph. GODDING, Walhain. Pléthore d'enfants, fin de race. Le Testament d'Arnould de Walhain (1304), in *Wavriensia*, t. XXXVIII, n° 4, 1989, pp. 105 à 136.
- J. MARTIN, Les Piat-Lefebvre et les Lefebvre-Boucher de Tournai, acquéreurs de l'ancienne seigneurie de Walhain, in *Le Vécu du Hain*, n° 19, février 1990, pp. 4 à 11.

Nous recommandons les deux ouvrages suivants pour leur valeur historique :

- W. A. VAN HAM, Het Doorlichtig Huis van Bergen-op-Zoom, in *Spiegel der Historie*, Zaltbommel, La Haye, n° 4, 1969, pp. 137 à 149.
- St. AKSAKOW, *Les seigneurs de Walhain (1099-1312), Mémoire inédit de l'U.C.L., septembre 1989.*

Du nouveau aux Marolles

par Clara VANDERBEKE

Une nouvelle galerie d'art vient de s'ajouter au patrimoine artistique des Marolles. Dans la partie périphérique vers le Sablon, nous trouvons déjà plusieurs lieux de rencontre d'artistes avec le public. C'est à l'initiative de monsieur Van der Biest, curé de la paroisse des Minimes que s'est ouvert le «Cabinet d'art contemporain» une A.S.B.L. située rue Ernest Allard, 47. Monsieur Van Der Biest est Président du Comité Général d'Action des Marolles et, depuis une trentaine d'années, il s'occupe, non seulement des âmes de ses paroissiens, mais aussi de l'amélioration du niveau de vie des plus démunis. Cependant cette exposition n'a aucun but lucratif, l'entrée étant gratuite. Elle cherche surtout à permettre un contact entre les artistes, peu aidés par les pouvoirs publics, et les amateurs d'art moderne et d'avant garde.

L'impasse des Escargots ou Caricollengang.
(Photo : Collection Jean d'Osta)

Les rendez-vous se prennent par téléphone au n° 02/512.88.28, 24 heures sur 24. L'exposition est permanente, mais les oeuvres changent tous les trois mois. Ont déjà exposé: Jo Dustin, Nicole Callebaut, Marc Octave et Françoise Van Kessel, qui au moment où j'écris ces lignes, présente une réinterprétation du tableau «Les Ménines» de Velasquez. Les visiteurs de l'exposition pourront profiter de l'endroit pour musarder dans les Marolles, quartier très particulier, ayant son histoire, son développement et sa mentalité propres sans jamais s'être intégré dans le reste de la ville de Bruxelles.

Les Marolles, résumé historique

Ce n'est qu'à partir de 1660 que fut donné ce nom au quartier, lorsque



une congrégation des soeurs de Marie, dites soeurs Maricolles ou Marolles, s'y installa pour sauver les âmes, sinon les corps, des nombreuses prostituées du coin. Il y eut d'abord la rue des Marolles puis le nom désigna tout le quartier. Mais celui-ci existait depuis plusieurs siècles et, contrairement aux autres communes qui se développèrent autour d'un noyau, les Marolles eurent toujours la même superficie, 52 ha s'étendant de la place de la Chapelle à la porte de Hal.

Mais avant le XVe siècle, il se composait de prairies et potagers entourant des couvents qui s'y étaient établis; çà et là, quelques masures de bois couvertes de chaume. Il se divisait en deux parties: le Bovendael et le Galgenberg, colline située à 40

Un jour de "marché noir" dans la célèbre rue des Radis (1943).
(Photo : Collection Jean d'Osta)



mètres au-dessus du niveau de Bruxelles où l'architecte Poelaert bâtit le palais de justice. Mais au Moyen Age, le Galgenberg était hérissé de potences où se balançaient les corps des condamnés et tout au bout, on installa une léproserie sous l'égide de saint Pierre qui devint plus tard l'hôpital que nous connaissons.

Vers 1500, les maisons furent construites en briques et s'alignèrent le long d'une voie romaine que les pèlerins empruntaient en venant de notre cathédrale Saint-Michel pour se rendre au Hainaut et en Picardie. Ce tronçon, situé entre la Chapelle et la porte de Hal fut l'axe principal

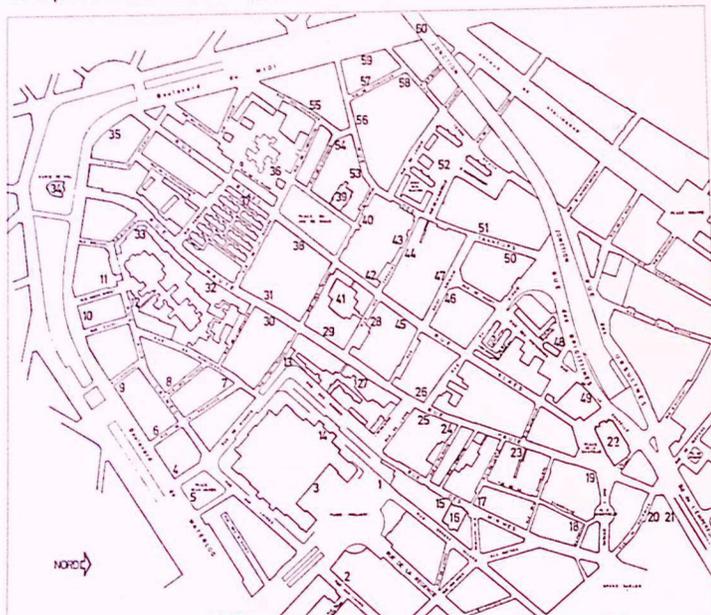
des Marolles et s'appela rue Haute. De riches bourgeois et des nobles achetèrent des terrains et firent bâtir des hôtels particuliers entourés de grands jardins : comtes et marquis rivalisaient de luxe et je ne citerai que deux familles : les de Merode Deinze et les de Merode Waterloo. A côté de ces grands seigneurs, il n'y avait que des pauvres, vivant dans une misère atroce : car il n'y eut jamais cette bourgeoisie artisanale que l'on trouvait en ville au temps des « nations ». Bruxelles, enfermée dans la première enceinte élevée en 1100, n'acceptait pas pour la nuit les ouvriers de bas-étage, les mendiants et tous les pauvres en général; ceux-

ci devaient quitter la ville au couvre-feu au son de la cloche d'où le mot clochard : ils passaient la Steenpoort qui fermait les Marolles et ne s'ouvrait que le lendemain matin. Ce fut toujours le quartier des marginaux et des plus démunis depuis des siècles et encore aujourd'hui, malgré quelques magasins de luxe qui n'appartiennent pas à des Marolliens. Au cours des siècles suivants, tous les terrains et jardins furent grignotés par des constructions qui devinrent si denses que les maisons en front de rue furent percées de porches donnant accès à un nombre impressionnant d'impasses et de cours d'un urbanisme plus qu'anarchique. En 1755, la Marolle abritait près de 11.000 habitants malgré l'épidémie de peste qui en avait décimé 4.000 (aujourd'hui ils sont 10.000). Dans des maisons à trois étages, on comptait parfois plus de 50 habitants groupés dans quelques pièces.

Les métiers

Le dieu des Marolliens, c'est la liberté. Jamais ils ne furent enrôlés dans des équipes : un grand nombre d'entre eux exerçaient un métier indépendant : marchand ambulant, ferrailleur, chiffonnier; il trouvait dans les cours et les impasses des endroits pour entreposer leurs charrettes et leur « marchandise » souvent odorante et pleine de vermine, que les gens des autres quartiers refusaient. Les femmes pauvres, illettrées et sans éducation n'avaient comme moyens d'existence que le service domestique ou la prostitution.

Le Bovendael devint vers le XVIIe siècle le lieu de prédilection de petits caïds et de filles publiques. On y pénétrait par la rue de la Porte Rouge ainsi dénommée par la couleur de la porte fermant un porche qui traversait la maison habitée par Brueghel l'Ancien de 1563 à 1569; elle a été récemment rénovée, mais la porte n'existe plus telle qu'elle était. Les ruelles voisines, rue de l'Epée, du Temple, de la Samaritaine, ainsi que les impasses qui y débouchaient fu-



Plan de la promenade

- | | | |
|--|---|--|
| 1. Balustrade et panorama | 17. Ancienne rue du Télescope (escalier) | 37. Les «Vieux Biocs» |
| 2. Hôtel de Merode | 18. Foyer d'accueil de la Sama | 38. Ancienne Caserne des Pompiers |
| 3. Entrée du Palais de Justice et péristyle | 19. Emplacement de la Maison du Peuple | 39. L'Eglise des Capucins |
| 4. Mémorial Jean Jacobs | 20. Ecole F. Annessens | 40. Les Bains de Bruxelles |
| 5. Monument de Smet de Nayer | 21. Tour Annessens | 41. L'impasse des Escargots |
| 6. Monument aux morts 40-45 (La Marolle) | 22. Eglise de la Chapelle | 42. Le Home Sainte-Gertrude |
| 7. Monument de la «Bataille de la Marolle» | 23. Les Ateliers Populaires et l'impasse Ronsmans | 43. La passementerie De Backer |
| 8. Dispensaire Albert-Elisabeth | 24. La Maison de Brueghel | 44. L'ancien dépôt de la bière «Mort Subite» |
| 9. Ancien siège des Charbonnages du Centre | 25. Les Filles de la Charité | 45. Le cercle de Merode |
| 10. Faculté de Médecine | 26. Ancienne maison Jacquotte | 46. Le jardin d'enfants de Horta |
| 11. Institut Bordet | 27. Ancien accès à l'impasse de Varsovie | 47. Le Mont-de-Piété (Ma Tante) |
| 12. Chapelle de l'hôpital Saint-Pierre | 28. L'école Emile André | 48. L'église des Brigittines |
| 13. Monument aux «vivants» et l'impasse des Groselles | 29. L'ancien Rialto | 49. La «Commanderie» |
| 14. Entrée latérale et grand escalier du Palais | 30. Les Petites Soeurs des Pauvres | 50. Le Palais des Vins |
| 15. Mémorial André Vesale et athénée Cateau | 31. L'école Baron Steens | 51. Les Archives de la Ville de Bruxelles |
| 16. Eglise des Minimes et chapelle Notre-Dame de Lorette | 32. Le musée du C.P.A.S. | 52. Le nouveau quartier de la Querelle |
| | 33. L'entrée de l'hôpital Saint-Pierre | 53. Le couvent des Capucins |
| | 34. La porte de Hal | 54. Poverello |
| | 35. Le Foyer des Aveugles | 55. Le Phalanstère |
| | 36. Ancien quartier des «Radis» (détruit) | 56. L'entraide des Travailleuses |
| | | 57. Mémorial aux Juifs du quartier |
| | | 58. L'Institut Saint-Thomas |
| | | 59. Entrée de l'école Charles Buls |
| | | 60. Le pont de fer de la Jonction |



Le fond de l'impasse Deneubourg était le centre de tri des chiffonniers du Vieux Marché. (Photo : Collection Jean d'Osta)

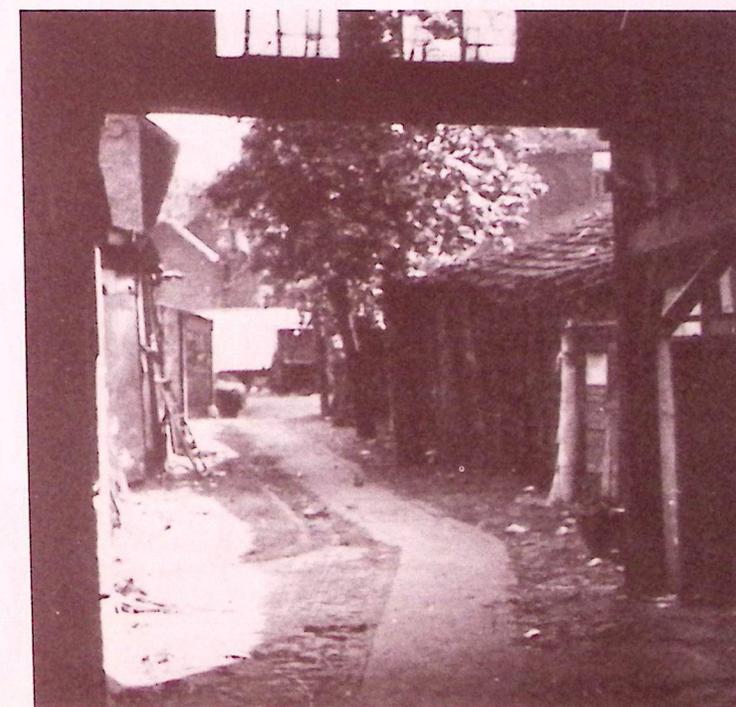
rent nombreux lors de la démolition de la deuxième enceinte débutée en 1781. Beaucoup s'y fixèrent et modifièrent le flamand bruxellois qui fut truffé de mots wallons mal prononcés (d'après le dictionnaire de feu notre confrère Louis Quiévreux) et forme une langue particulière : le marollien.

Au début du siècle, ce furent des juifs surtout polonais qui s'installèrent si nombreux qu'on leur édifia une synagogue et, dans la rue Haute, s'ouvrit l'impasse de Varsovie où l'on pénétrait par un beau portail. Lors du développement de l'hitlérisme, il en vint d'Allemagne, d'Autriche et autres pays menacés; les habitants sauvèrent beaucoup d'enfants, mais la Gestapo fit son oeuvre destructrice. Après la guerre, des Italiens prirent la relève, mais surtout des Espagnols lorsque Franco ouvrit les frontières à ses sujets; beaucoup d'entre eux s'éta-

rent fermées par des barrières ou «guichets»; un factionnaire était chargé de les fermer à 18 heures jusqu'à 6 heures du matin, de manière à interdire à quiconque d'entrer dans le ghetto des filles publiques le soir et à celles-ci d'exercer leur «métier» rue Haute où il y avait de beaux immeubles bourgeois. En 1628, l'Infante Isabelle extrêmement pieuse fit entourer d'un mur tout le Bovendael, par respect des bonnes moeurs.

sûr dans les Marolles; tout fugitif était bien accueilli d'où qu'il vienne, il s'intégrait dans une population démunie qui n'ayant rien à perdre, donnait spontanément son aide. Outre les fugitifs et les conscrits, il y eut de tous temps des ouvriers du Brabant Wallon et du Hainaut qui, cherchant du travail à Bruxelles, vinrent s'installer aux Marolles; ils fu-

Les enfants étaient nombreux et, chaque année, on comptait environ deux mille cinq cents enfants abandonnés que les institutions charitables tâchaient d'élever; car les ouvriers souvent temporaires étaient sous-payés et ne pouvaient nourrir leur famille souvent nombreuse. Lorsque le rang social s'extériorisait encore dans l'habillement, toute personne bien vêtue qui s'aventurait dans ces ruelles, s'exposait à recevoir sur la tête des trognons de choux ou autres déchets ménagers. La police se tenait à l'écart de ce dédale d'impasses, car il y avait de la part des habitants un rejet de toute autorité. A l'époque de la conscription, le service durait trois ans et beaucoup de déserteurs trouvèrent un refuge



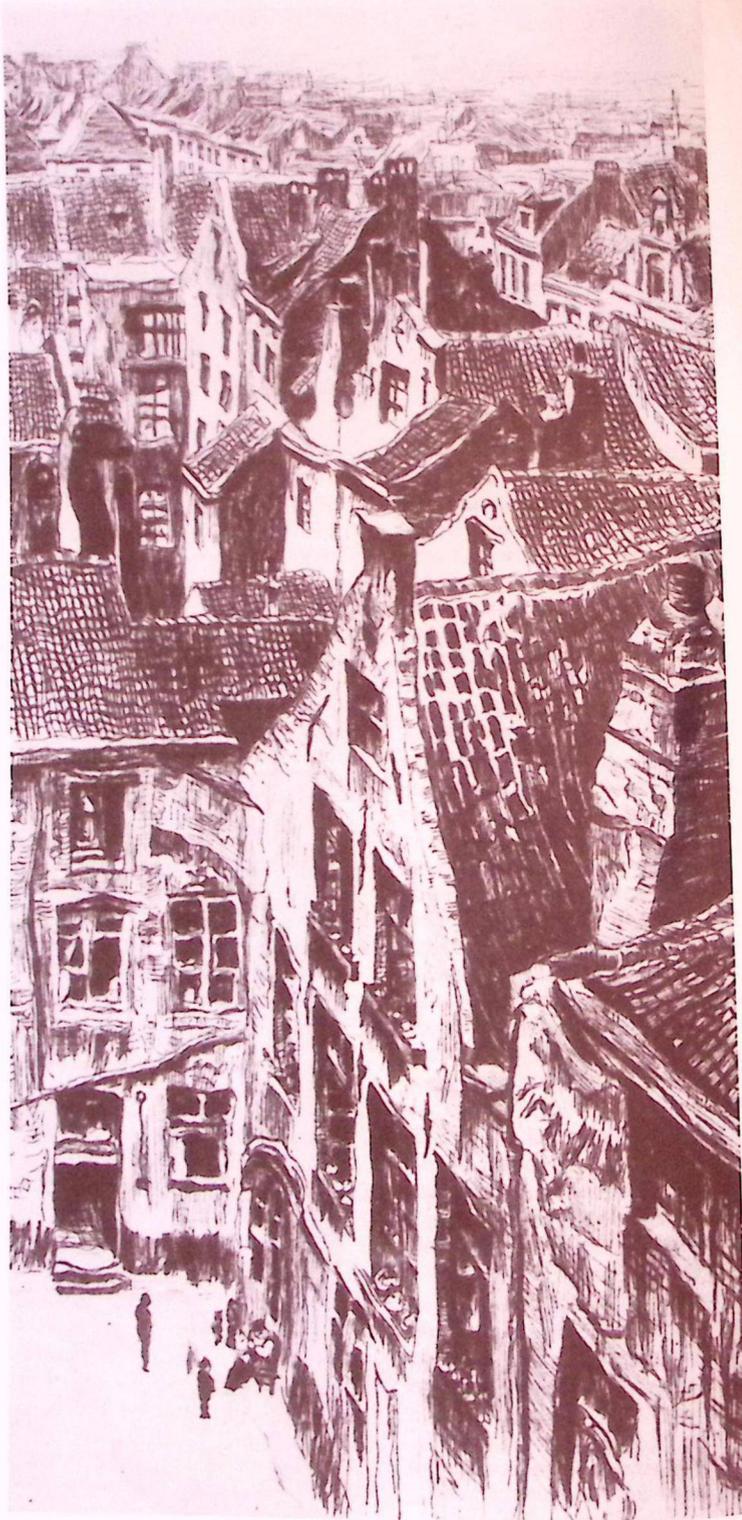
La «cité Deneubourg» est devenu aujourd'hui un "HLM social" de 12 étages. (Photo : Collection Jean d'Osta)

blirent aux Marolles où ils exploitent encore des magasins et restaurants. Des Grecs puis des Turcs mirent une note exotique dans le quartier. Mais, la dernière vague et la plus nombreuse est celle des Maghrébins; la moitié des 10.000 habitants des Marolles est d'origine étrangère. De nombreux centres d'entraide se sont ouverts afin d'établir des contacts et des échanges entre les étrangers et les Belges; ceux-ci respectent la culture et les coutumes de chaque peuple; c'est ainsi que pour les Arabes, on a ouvert deux centres, afin de séparer les femmes, le Coran n'admettant pas le mélange des sexes. On leur apprend le français, et on leur donne des notions d'hygiène et de travaux manuels. Toutes ces oeuvres sont bénévoles; c'est pourquoi les Maghrébins préfèrent les Marolles aux autres quartiers, car il y a accueil et non rejet.

Un hôtel «trois étoiles»

Le quartier ne fut jamais un endroit de passage ou de tourisme; on y vivait entre soi; les pauvres qui s'y installaient louaient un «garni» dans une impasse et la «garniture» se composait de quelques meubles boiteux et de beaucoup de punaises. Ceux qui n'avaient pas de gîte pour la nuit allaient boire quelques verres dans un de ces café-dortoirs ouverts à toutes heures et pour quelques centimes pouvaient y dormir tête sur la table. Avant 1914, quelques hôtels s'ouvrirent autour de la place du Jeu de Balle mais entre les deux guerres, ils furent tous fermés faute de clients. C'est donc une innovation, la présence de la *Résidence Galia*, à l'entrée de la rue du Chevreuil, au n° 15-16 de la place du Jeu de Balle. Elle offre tout le confort, chambres avec bain et T.V., mais les prix ne sont pas très marolliens: de 1.800 à 5.000 F petit déjeuner compris. Les plus chères

*Eau-forte. Henri Mortiaux 1932.
Vue prise à l'arrière de la Maison du Peuple nous permettant d'apercevoir l'extrême enchevêtrement des maisons.
(Bibliothèque royale Albert Ier, cabinet des Estampes, Bruxelles)*



sont naturellement les chambres avec vue ... non pas sur mer ou le lac, mais sur le Vieux Marché (voir l'article «*Le vieux Marché*» paru dans *Brabant Tourisme*, n° 4 de décembre 1992).

Les premières locomotives du continent européen furent construites aux Marolles

A l'exception de l'Angleterre qui nous a précédé, il n'y avait en Europe qu'une seule fabrique de locomotives, elle était installée aux Marolles et appartenait à un monsieur Renard (d'après Jean d'Osta); le terrain qui se trouvait en face fut tout naturellement appelé par les gens Vossenplein. C'était en 1837 peu avant l'installation de John Cockerill à Liège; celui-ci fabriquait moins cher et l'usine de Renard ne put soutenir la concurrence et ferma ses portes en 1844. Plus tard, la Vossenplein servit d'emplacement au jeu de balle d'où son nom actuel.

Humour marollien

Les Marolliens aiment la fête, ils la vivent pleinement; la «Marolle-kermis» est une réjouissance spontanée suivie par tous. On sort les masques, les banderoles, les drapeaux, la fanfare et les majorettes; tout le monde est dans la rue, on y danse, on y mange et surtout on y boit. Mais les Marolliens ont une façon bien à eux d'interpréter des événements plus sérieux. Dans le livre «*Les Marolles*», je lis un récit écrit par *Maurice des Ombiaux* après la guerre de 14-18. Les combattants allemands de cette époque étaient vêtus d'uniformes gris et portaient un casque à pointe; ils avaient braqué un canon sur les Marolles depuis la place Poelaert. Les Marolliens ripostèrent par la création d'une «armée» qui défila sous les remparts. Les hommes s'étaient taillé des vêtements «militaires» dans des toiles de sac et avait récolté tous les vieux chapeaux melon qu'ils avaient percés d'un trou d'où émergeait une pointe de carotte. Ainsi équipés, ils défilèrent au pas de parade en traî-



nant l'artillerie, c'était des tuyaux de poêle placés sur de petites charrettes à bras tirées par des chiens. Le commandant donnait des ordres d'une voix gutturale et portait monocle ... !

En 1945, ils fêtèrent le départ des troupes ennemies en enterrant Hitler. Un Marollien fut l'objet d'un maquillage soigné qui le fit ressembler à Hitler comme un frère; on le plaça dans un cercueil et tous les rites d'un enterrement furent respectés, ce fut un autre Marollien habillé en prêtre qui se chargea de la messe.

Mais pendant cette deuxième guerre, ils opposèrent une résistance passive plus lucrative; ils organisèrent le plus grand marché noir du pays: rue des Radis; on y venait de tous les coins de Bruxelles et même des environs, car on y vendait des denrées prohibées: café, pain blanc, cigarettes de marque etc. Les Marolliens avaient un certain génie pour se les procurer et une organisation sensationnelle pour les vendre. La solidarité jouait à plein; les habitants avaient creusé des brèches dans les murs des caves et quand le guet donnait l'alarme, les marchandises disparaissaient comme poussière dans un aspirateur et parcouraient la rue «underground» et res-

*Le passage sous le Porte de Hal vers la rue Haute en 1826. A gauche, la fontaine de Charles Quint.
(Bibliothèque royale Albert Ier, cabinet des Estampes, Bruxelles)*

sortaient comme par magie dès les contrôleurs partis. Il y eut cependant des arrestations lorsqu'ils venaient plus nombreux et entamaient la rue par les deux issues. La foule y était très dense tous les matins et ce marché dura pendant toute la guerre. C'était une occasion unique pour ces gens pauvres, de manger et de gagner un peu d'argent, car on n'a pas la guerre si souvent ... !

A présent, la rue des Radis est rasée comme beaucoup de ses voisines. La Ville de Bruxelles a assaini au bulldozer détruisant tous les îlots formés par les impasses et la plupart des rues, pour édifier de grands blocs d'appartements sociaux qui s'alignent en une monotonie affligeante. Si l'on ne sauve pas ce qui reste, les Marolles pittoresques ne figureront plus que sur les gravures historiques.

Tous les documents sont pris aux livres:

Les Marolles, éd. du Perron, écrit en partie par Jacques Van Der Biest
Les Rues disparues de Bruxelles, éd. Rossel, par Jean d'Osta.

Le carrefour Léonard

par Raymond DERAEMAEKER

Flash d'informations de «Radioguidage». Une voix suave nous apprend la formation de files sur le ring entre Notre-Dame-de-Bonne-Odeur et les Quatre-Bras de Tervueren, ainsi que d'importants ralentissements sur la 411 entre Overijse et le carrefour Léonard. C'est presque chaque matin que ces messages se répètent à satiété à la radio... Pourtant jadis...

Vers la fin du XIXe siècle, soit plus exactement en 1884 lorsque la route reliant Bruxelles à Overijse était encore bien étroite, permettant à peine le croisement de deux attelages, les personnes qui l'empruntaient pour traverser la Forêt de Soignes en direction d'Overijse pouvaient remarquer à droite, à quelques mètres au-delà du carrefour avec la route de Mont-Saint-Jean, une grande roulotte, garée en pleine forêt entre les arbres.

En ce temps-là, il n'était pas rare de rencontrer, le long d'un chemin, des

voitures de forains ou de nomades, qui s'y arrêtaient quelques jours avant de reprendre la route. Toutefois, cela ne semblait pas être le cas. La roulotte ne se trouvait pas le long d'un chemin mais bien enfoncée de quelques dizaines de mètres à l'intérieur du bois. De plus, aucun cheval ne complétait l'attelage.

Une seule personne occupait cette roulotte : c'était Léonard Boon, 42 ans, un homme bien bâti, dans toute la force de l'âge qui paraissait se proposer de faire là un séjour prolongé.

Dans sa roulotte se trouvaient un lit, une armoire, une table et quelques chaises, ainsi qu'un poêle que l'on avait pu un jour appeler «poêle de Louvain».

La cheminée dépassait le toit de près d'un mètre et, lorsque le poêle brûlait, sa fumée formait un épais brouillard s'accrochant aux arbres, laissant planer dans l'air une forte odeur de bois brûlé.

Quelques marches en bois donnaient accès à la roulotte, sous la-

quelle Léonard avait creusé une tranchée qu'il avait aménagée en cave et tout permettait de croire que cet homme voulait s'y installer définitivement.

Il était encore plus étonnant de constater qu'un de ses amis avait peint au-dessus de la porte d'entrée de la roulotte l'inscription «A L'AMBULANCE ESTAMINET - LEONARD BOON» tout en faisant déjà de la publicité pour le *BON FARO*, bière bruxelloise, bien connue à l'époque. On y voyait également un calicot portant l'inscription «Je demeure ici dans le bois. Que peut-on souhaiter de mieux. La bénédiction du Seigneur et que les gens accourent» (1).

Il faut avouer que l'endroit était bien choisi : au croisement de deux routes de grandes communications. Les clients ne se firent pas attendre, d'autant plus que les boissons y étaient soignées et que le cabaretier était un homme jovial. Il n'attachait peut-être pas trop d'importance à tout ce qui était administration et règlements, mais il avait gagné bien vite la confiance des cochers et charretiers qui, pendant qu'ils laissaient souffler leurs chevaux, buvaient quelques verres de «faro», quittant parfois l'établissement la face détendue par une ivresse naissante. De plus en plus de clients y venaient et le cabaretier y faisait de bonnes affaires. Mais, hélas, la réussite suscitant souvent la convoitise et l'envie, l'administration, qui avait fermé les yeux jusque-là, ne tarda pas à se rendre compte de l'importance que prenait le commerce et estima que cela ne pouvait durer.

Le carrefour Saint-Léonard se trouve à l'intersection du ring avec l'autoroute Bruxelles-Namur-Luxembourg. (photo : © A. Kouprianoff)



Léonard Boon devant sa roulotte. Sur les côtés, les tables et bancs permettent aux promeneurs de se désaltérer tout en se reposant (Document fourni par l'auteur).



Léonard qui n'avait jamais sollicité la moindre autorisation, fut invité à cesser l'exploitation et à déménager sa roulotte, sinon des poursuites judiciaires allaient être entamées. Déçu, il ferma la porte de son cabaret et le regard distrait, il s'en éloigna. Perplexe devant cette difficulté imprévue et surtout troublé à la pensée de devoir déménager sa roulotte, il se baladait dans la forêt lorsque, non loin du Bois des Capucins il fut accosté par un jeune chasseur égaré. Celui-ci n'était autre que le Prince Baudoüin, neveu du Roi Léopold II et prétendant au Trône; auquel il s'offrit à le guider (2).

Chemin faisant, Léonard se posant en victime raconta son histoire au Prince, exagérant quelque peu ses déboires avec l'administration. Le Prince ému d'abord, amusé ensuite, par ce récit nota le nom de Léonard sur un feuillet qu'il retira de sa gibecière et promit d'intervenir en sa faveur.

Le visage souriant, Léonard reprit le chemin de sa roulotte et, sans même attendre l'intervention promise, il rouvrit son estaminet. Ce fut la fête ce jour-là et il ne fallut pas longtemps

avant qu'un large courant d'ivresse s'échappa de l'estaminet.

Le café prospérait de plus en plus et, bien vite, il compta également parmi ses clients la maréchaussée elle-même qui avait eu vent de l'intervention princière; ce qui incita notre Léonard à s'agrandir.

Il aménagea un petit étang et installa deux terrasses avec bancs et tables pour les clients moins pressés qui prenaient leur temps pour vider leur verre.

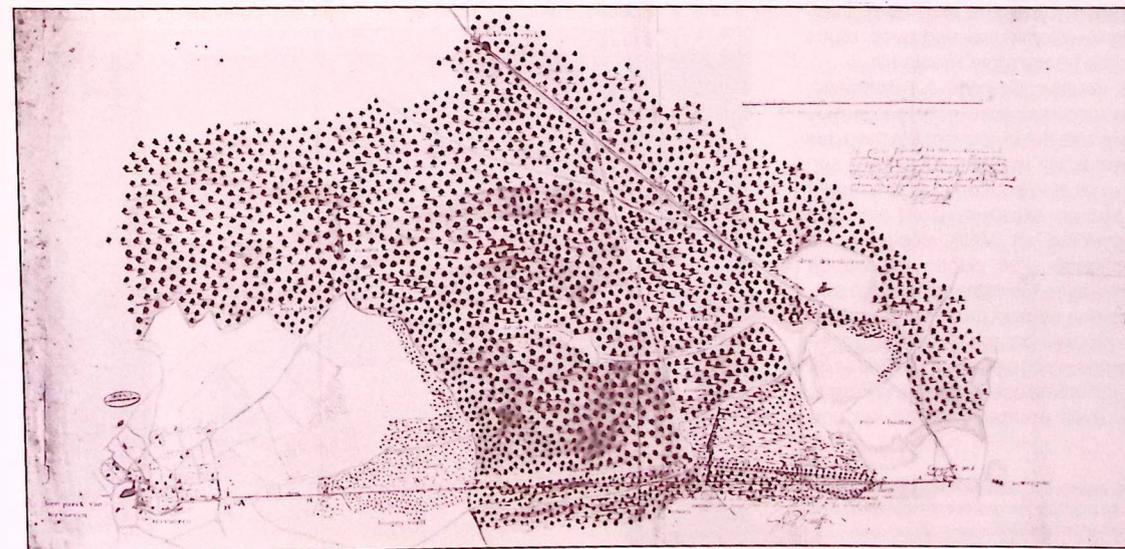
Parmi ses clients, il comptait plusieurs peintres de la forêt qui étaient

devenus ses amis et qui lui confiaient toiles et chevalets avant de regagner la ville (3).

Léonard avait deux chiens de garde ainsi qu'une soixantaine de poules qui picorait librement dans le bois. L'omelette était devenue l'une de ses spécialités.

Il était seul dans la forêt et les gens qui devaient la traverser surent bien vite qu'ils pouvaient toujours compter sur son aide quand ils en avaient besoin.

Carte figurative des environs de la nouvelle chaussée d'Auderghem vers Jezus-Eik. (A.G.R.)



Il s'agissait d'ailleurs d'un homme remarquable, toujours prêt à donner un coup de main gratuit, qui ne connaissait ni la lassitude ni la maladie et dont la vie au grand air avait fini par composer en lui un être indestructible.

Cependant, l'administration ne s'avouait pas définitivement battue. Elle relançait régulièrement l'affaire, considérant que le service rendu au Prince avait été largement compensé par une tolérance à laquelle elle avait été contrainte bien malgré elle. Mais Léonard veillait et quand il avait vent des intentions de l'administration, il s'empressait d'aller trouver le châtelain dont la propriété longeait le Bois des Capucins; celui-ci se chargeait alors de transmettre son message au Prince. Ces châtelains étaient, fort probablement, le comte et la comtesse Charles et Sophie de Marnix (4), à qui le Roi Léopold Ier avait vendu, en 1853, une partie de la Forêt de Soignes, soit 290 ha jouxtant le Bois des Capucins, pour y ériger un château. Le comte Charles de Marnix était Grand Maréchal de Léopold Ier.

Hélas, c'était trop beau pour durer et le sort en décida autrement. Le 23 janvier 1891, le Prince Baudouin décéda inopinément. Il fut emporté en quatre jours par une grippe qui dégénéra très vite en pleuro-pneumonie infectieuse aggravée d'une subite hémorragie rénale (5). La douleur du pays fut immense, mais malheureusement la calomnie qui s'attache si souvent à la mort des Grands de la Terre allait faire son œuvre et le souvenir encore récent d'autres drames, dont l'affaire Mayerling en 1889, déclencha la malignité d'un public affamé de scandales. Certaines rumeurs à propos des causes du décès du prince se répandirent; on parla d'un possible crime passionnel, d'un duel et on aurait même osé écrire que le Prince, qui avait pourtant toujours eu une

"Le repas des Bûcherons" de De Greef. Cette peinture les représente chez Léonard. (Document A.C.L.)

conduite exemplaire, était tombé sous les coups d'un mari outragé qui aurait appartenu à la haute société bruxelloise. On aurait encore dit qu'il se serait suicidé pour des raisons sentimentales (6). Ces ragots, pourtant démentis par les communiqués officiels et les rapports médicaux, trouvèrent écho auprès d'un certain public (7).

La disparition du prince signifiait la fin de la protection de Léonard. Après quelques semaines, la roulotte disparut et notre aubergiste s'installa dans une petite maison qu'il avait construite lui-même à l'orée du bois. Mais, malheureusement le terrain ne lui appartenant pas, il dut de nouveau déménager. Il s'en alla alors dans la dernière maison de la chaussée de Wavre, juste avant le bois, en face du café de "Natje van de Scheper" (8), pour y exploiter la «Laiterie des Trois Fontaines» (actuellement le n° 2217).

Tout le monde l'appelait Léonard bien que son acte de naissance mentionne Boon, Antoine, Léonard. Il naquit à Overijse le 23 octobre 1842, à 3 heures du matin (acte de naissance n° 137). Il était le fils de cultivateurs de Notre-Dame-au-Bois. Il eut trois frères : Henri, Félix-Théophile et Corneille, nés en 1845, 1847 et 1851 ainsi que deux sœurs: Anne et Rosalie, nées en 1850 et



1852, tous issus du mariage de Jean-Baptiste Boon avec Marie-Désirée Kumps. Il avait encore trois demi-frères plus âgés, Désiré, Charles et Eugène, issus d'un précédent mariage de sa mère avec Jean-Baptiste Francotte d'Overijse. Anne et Corneille mourut à l'âge de huit jours, Léonard grandit donc dans une famille de sept enfants.

Juste après la naissance d'Henri, le père Boon, un Overijsois de pure souche, décida d'exploiter, en plus de sa ferme, une auberge. Il n'est donc pas étonnant que Léonard ait eu ce métier dans le sang.

A 27 ans, le 2 mars 1870, Léonard perd son père âgé de 57 ans. La petite exploitation agricole n'étant pas suffisante pour nourrir toute la famille, les frères de Léonard quittèrent le toit familial pour aller s'établir en Wallonie : Désiré Francotte comme gendarme à Mortet, Charles comme cocher à Liège, Eugène et Henri Boon comme mineurs à La Louvière et Félix-Théophile Boon comme ouvrier de brasserie à Fayt. Marie-Désirée Kumps, la maman, originaire de Bierges, mais ayant élevée ses enfants dans les deux langues nationales, mourut le 8 juin 1877 à l'âge de 63 ans.

Entre-temps, sa fille Rosalie avait épousé François Goossens, boucher à Notre-Dame-au-Bois et, simultanément cultivateur, marchand de

Le château de la Solitude à Auderghem. (Document fourni par l'auteur)

bétail et aubergiste. Selon un acte notarial passé devant le notaire Albert Van Bevere, le 19 juillet 1877, (inscrit au bureau des hypothèques de Bruxelles le 24 août 1877 - livre 4.137, n° 21), les six frères renoncèrent à l'héritage au profit du mari de leur soeur, François Goossens.

Léonard passa des années difficiles en ce temps marqué par l'insécurité sociale et le vagabondage. Le 6 mars 1866, une loi fut votée pour combattre le vagabondage et la mendicité. Cette loi, cependant, n'apportait pas la solution escomptée en cette époque où la fainéantise, l'ivrognerie et le laxisme en matière de mœurs triomphaient.

Les condamnations pour mendicité ou vagabondage augmentaient d'une façon constante et les asiles étaient surpeuplés si bien que de nouvelles mesures répressives plus sévères furent prises par la loi du 27 novembre 1891 remplaçant celle de 1866 (9).

Heureusement, Léonard ne faisait pas partie de cette couche de la population. Il était courageux et plein d'initiatives. Il avait, d'ailleurs, travaillé comme plafonneur bien avant de s'être installé dans la forêt.



Peinture de Vernailen représentant la Maison de Natje van de Scheper. (Collection privée de Pol Moriau)



Célibataire endurci, il vécut seul jusqu'au jour où un vif désir s'éveilla en lui et, le 4 août 1894, il épousa Catherine Debecker (née à Auderghem, le 6 janvier 1869), de 27 ans sa cadette. Ils eurent trois enfants, tous nés à Auderghem : Marie-Anne le 26 août 1895, Jean-Baptiste le 27 mars 1898 et Joséphine le 25 janvier 1902.

Il connut bien des années heureuses et ce jusqu'en 1911, année où il apprit qu'on projetait de démolir sa maison pour permettre la réalisation d'une entrée au «Château de la Solitude».

Celui-ci était érigé, pour la princesse Marie, Ludmilla, Rose, Sophie, Antoinette, Gasparine, Pierre, Paul,

Eléonore, Englebert d'Arenberg, sur un terrain de 11 ha 27 a 19 ca qu'elle avait acheté, le 19 octobre 1909, aux époux Sombrijn-Pissoort, pour la somme de 285.000 F (10).

La princesse, plus connue sous le nom de «duchesse de Croy» était de nationalité allemande, bien que née à Heverlee. Elle était la veuve du duc Charles, Alfred, Louis de Croy qui décéda à Karapancza (Hongrie), le 28 septembre 1906 à l'âge de 47 ans.

En 1913, elle s'installa au château avec ses quatre enfants, les princes Charles, Englebert et Antoine ainsi que la princesse Isabelle de Croy. Pendant la Première Guerre, ses enfants quittèrent Auderghem et la princesse se retrouva seule dans son château bien qu'assistée d'un va et vient de près de quarante personnes parmi lesquelles : une gouvernante, un intendant, un cocher, un chauffeur, un maître d'hôtel, des jardiniers, des valets, des bonnes et même une institutrice privée. Elle menait une vie très retirée et se consacrait à la protection des animaux.

Dans sa propriété elle aménagea, d'ailleurs, un cimetière pour chiens, chats, chevaux, ânes et mulets. Elle mourut le 9 septembre 1953 à l'âge de 83 ans.

La Laiterie des Trois Fontaines du temps de Léonard (Document fourni par l'auteur).

Léonard était encore bien robuste pour son âge mais ce déménagement forcé fut la goutte qui fit déborder le vase. Bien qu'ayant toujours été très combatif, cette fois, la force lui manqua pour faire face à ces nouvelles difficultés et on le vit décliner à vue d'œil. Il décéda le 25 février 1912 et fut enterré au cimetière quise trouvait derrière l'église Sainte-Anne.

Finalement, la «Laiterie des Trois Fontaines» ne fut pas démolie car l'entrée prévue du château rejoignit plutôt l'avenue du Blankedelle, l'avenue Charles Schaller actuelle. Catherine, son épouse, s'en alla avec ses trois enfants habiter sa propre maison située au 2001 chaussée de Wavre, où elle exploita également un estaminet. Elle y vécut de nombreuses années, cinq maisons plus loin que «Loweke den Braver» aussi nommé «Prikske»,



de son vrai nom Ludovic Lefevre, lui aussi originaire de Notre-Dame-au-Bois. Elle y mourut le 21 février 1960 à l'âge de 91 ans. Le carrefour aurait été aménagé dans le bois aux alentours de l'indépendance de la Belgique. Suite à une décision du Conseil des Finances du 5 juin 1726, la chaussée de Wavre, qui s'appelait alors

«casseijde domaniael» fut prolongée du Maelbeek jusqu'à Notre-Dame-au-Bois. Dix ans plus tard, en 1736, avec l'autorisation de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, Gouvernante des Pays-Bas, on la prolongea encore jusqu'au parc Terrest à Overijse (11).

La chaussée reliant les Quatre-Bras de Tervueren à Mont-Saint-Jean ne fut construite qu'un siècle plus tard, entre 1830 et 1832, à l'initiative de Ferdinand de Meeûs, Gouverneur de la Société Générale. Le long de cette nouvelle route, il fit bâtir son «château d'Argenteuil» qui devint propriété royale en 1861 (12). La construction de cette chaussée, qui croisait la chaussée de Wavre, donna naissance au maintenant célèbre carrefour Léonard qui, au début, s'appelait «Quatre-Bras d'Auderghem». Plus tard, lorsque Léonard vint s'y installer, les gardes forestiers, les bûcherons ou autres habitants des alentours rebaptisèrent le carrefour : «Chez Léonard».

En tout temps, ce carrefour fut très dangereux et, avec la motorisation, le trafic s'accrut. De ce fait, la direction des Ponts et Chaussées décida d'y placer un feu clignotant orange. Le carrefour fut alors dénommé «Au clignotant» ou, par la police et la

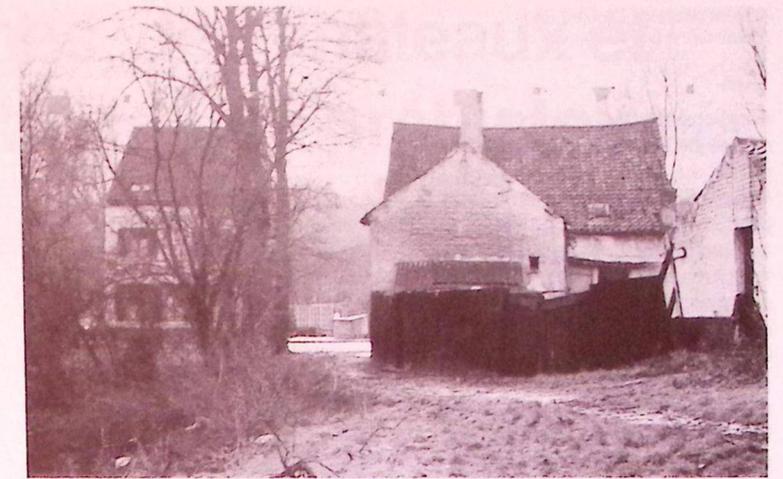
L'entrée du Rouge-Cloître vers 1925. (Document fourni par l'auteur)



A gauche, la maison habitée par Léonard. A droite, "Chez Natje van de Scheper". Cette maison sera appelée par la suite "Aux Trois Fontaines" (Document fourni par l'auteur).

gendarmerie «BK 10» (borne kilométrique 10). Après la Seconde Guerre mondiale, on élargit la chaussée pour en faire une autoroute et, en 1968, commença la construction du tunnel sous la chaussée de Mont-Saint-Jean. Ce tunnel fut inauguré officiellement le 1er avril 1968 par le ministre de Saeger et le bourgmestre Paul Delforge. A titre d'information, soulignons que les travaux qui s'étendaient sur 466 mètres, ont été exécutés pour un montant de 143.728.096 F.

La construction du ring autour de Bruxelles, en service en novembre 1979, demanda un nouveau réaménagement du carrefour et un viaduc métallique provisoire fut érigé en prolongation du ring. Ce viaduc fut remplacé, en 1983, par un nouveau tunnel qui passe sous le premier. Ce projet, financé par le Fonds des Routes pour un montant de plus de 577 millions de FB, a une longueur de 730 mètres. Ce tunnel fut inauguré officiellement le 23 juin 1983, sous les drapeaux d'Auderghem et de Tervueren, par le ministre des Travaux Publics en présence du bourgmestre d'Auderghem et de nombreuses person-



nalités. C'est à l'occasion du percement de ce dernier tunnel que, pour la première fois, l'appellation «carrefour Léonard» fut repris sur les plans. Le bourgmestre Lucien Outers, dans son discours d'inauguration, devait d'ailleurs citer cet homme qui vécut dans le bois : Léonard, nom qui nous est maintenant bien familier grâce aux flashes de radio-guidage et les embouteillages sur le ring entre Groenendael et Tervueren ainsi que sur l'autoroute Bruxelles-Namur.

Beaucoup pensent, à tort, que «Léonard» est le patronyme d'un saint ou le nom de l'auteur qui réalisa le carrefour ou encore de l'une ou l'autre personnalité des Eaux et Forêts. Peu connaissent l'histoire de



cet homme qui vivait dans les bois, il y a plus d'un siècle. Sans aucun appui officiel ou politique, il a donné son nom au carrefour le plus célèbre de Belgique, au sein même de la forêt de Soignes, poumon de Bruxelles. Actuellement, cette forêt n'est plus qu'une petite partie de la Silva Carbonaria qui, au temps des Romains, reliait le Rhin à la mer du Nord via la Moselle. C'est ainsi qu'en superficie, elle ne représente plus que 4.381 hectares. De plus, en 1975, elle a été régionalisée et, depuis lors, 2.452 hectares, soit 56 % se situent en région flamande; 1.654 hectares, soit 38 % en région bruxelloise; et 275 hectares, soit 6 % en région wallonne.

A cette époque, où la pollution automobile essouffle considérablement la forêt de Soignes, la construction de deux tunnels n'a toujours pas résolu la fluidité du trafic et d'aucuns envisagent déjà, pour dans quelques décennies, la construction d'un véritable échangeur autoroutier exigeant sans aucun doute d'autres amputations de la forêt. L'épicéa que Léonard y planta, il y a plus de cent ans, est inquiet et d'un regard triste, il observe avec nostalgie la terre autour de ses racines où jadis se trouvait la roulotte de son maître tout en espérant que les gé-

"Aux Trois Fontaines" de Natje van de Scheper (Document fourni par l'auteur).

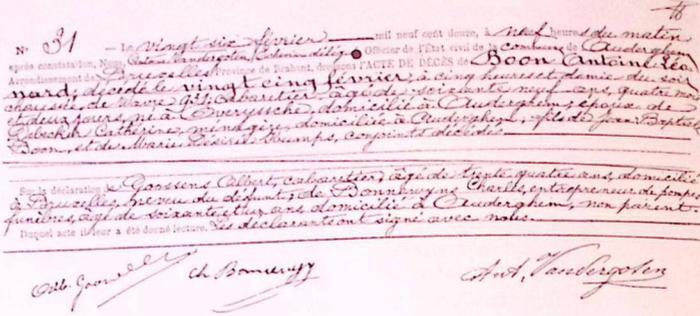
Acte de décès de Léonard Boon.
(Document fourni par l'auteur).

néerations futures prendront conscience de l'importance de la sauvegarde du milieu écologique de la forêt de Soignes et qu'elles ne seront pas tentées, comme le sont aujourd'hui les destructeurs de la forêt Amazonienne, de minimiser les effets négatifs que pourrait entraîner cette nouvelle infrastructure.

Mais oui, comme l'écrivait Baudel : «Nos péchés sont têtus et nos repentis sont lâches» et il n'est pas du tout exclu que l'irréparable sera commis avant que conscience ne soit prise.

Bibliographie :

- (1) Traduit du néerlandais - Note de Madame Van Keirsbilck - Bibliothèque «Trefcentrum van Oudergem».
- (2) Prince Baudouin (1869-1891), fils de Philippe, comte de Flandres, était le frère aîné du Roi Albert.
- (3) La Belgique - l'Arpenteur. J. De Greef, Jules Dubois, paysagistes.
- (4) Leo Everaert. Lotissements dans la forêt de Soignes. Dans «De Horen» - 1987, p. 28.
- (5) Vox - Hebdomadaire militaire, n° 26, 1980.
- (6) Charles Terlinden. Biographie Nationale publiée par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-



La chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Odeur, bien connue des amoureux de la forêt de Soignes (Document INBEL).

Arts de Belgique - Tome quarante - supplément 1977.

(7) *Le Soir*. 1er février 1991, p. 17 «Un Français enquête sur notre prince oublié».

(8) «Natje van de Schepers». Vieux petit café situé au numéro 1992 de la chaussée de Wavre à Auderghem, qui, jusqu'au début de l'année 1968, fut exploité par Anna Verheyden, née à Tervueren, le 28 juillet 1890 et décédée à Auderghem le 26 février 1983. Elle y vivait avec son mari Jacques Kneepkens, né à Auderghem le 8 octobre 1888 et y décédé le 27 juillet 1960.

Le séculaire petit café, qui était surtout connu pour sa bonne «kriek», fut démolie pour la construction du viaduc des «Trois Fontaines».

(9) Chambre des Représentants. Exposé des motifs - Répression du Vagabondage et de la Mendicité - Séance du 18 novembre 1890. - Rapport n° 144 - fait au nom de la commission par M. A. Visart-séance du 30 avril 1891. - Un Mâle (allusion littéraire) - Camille Lemonnier 1844 - 1913, écrivain naturaliste.

(10) Acte passé devant le notaire Taymans à Bruxelles le 19 octobre 1909 et transcrit au Bureau des Hypothèques à Bruxelles le 23 octobre 1909.

(11) Tolbarelen à Overijse - Albert Clabots «Zoniën», n° 2, 1990, p. 99.

(12) Lotissements dans la Forêt de Soignes. - Leo Everaert - «De Horen» n°1, 1987, p. 26.

Le château de Trois-Fontaines est actuellement restauré. Il sert de prison pour délinquants forestiers (photo : © A. Kouprianoff).



Des fermes, des châteaux et des golfs : toute une préhistoire (2)

par Eric MEUWISSEN

Après avoir passé en revue la "pré-histoire" des golfs de la Bawette, la Bruyère, du Bercuit et de l'Empereur, nous poursuivons notre balade à travers les grandes familles qui jadis régnèrent en maîtres sur des terres devenues aujourd'hui golfiques.

Hulencourt ou le golf de M. Solvay

«Il faut imaginer les belles campagnes de la région de Genappe, Ways, Glabais. Ces immensités gagnées sur la forêt de Soignes. Des milliers d'hectares de terres riches sur lesquelles, l'été venu, une mer de blé doré étend ses vagues chaudes et odorantes. Des terres argilo-sablonneuses qui laissent subsister près des villages ou le long des cours d'eau des îlots boisés». Et, au milieu de ce paysage champêtre à 4.400 mètres au nord-ouest de l'église de

Vieux-Genappe, la ferme d'Hulencourt. Une magnifique ferme qui semble avoir été déposée au cœur de ce paysage bucolique. Mais aujourd'hui, le vert gazon des fairways a remplacé les «blés dorés et ses vagues chaudes et odorantes» tant vantés par ce grand amoureux du Brabant wallon qu'était *Désiré Denuit*.

Hulencourt ! Soit la plus ancienne des grandes fermes carrées de Genappe. Une ferme appelée à l'époque «la cense d'huglintrou» située à quelques centaines de mètres de la route de Promelles à Lillois (au bout de la N 25 en direction de Nivelles) au nord d'un des points culminants du Brabant wallon : «le Trou du Bois». Une ferme dont le blason porte la date de 1680. La tradition fait remonter à la mère de Godefroy de Bouillon, Ide de Boulogne, la donation à l'abbaye. Une donation effectuée en 1096 et

qui devait avoir pour but secret de faire réussir les Croisades. Une entreprise dans laquelle son fils Godefroy, né non loin d'Hulencourt à Baisy-Thy, s'était lancé corps et âme. L'abbaye d'Afflighem, monastère bénédictin fondé en 1083 au nord d'Alost disposait d'importants biens immobiliers et de nombreux revenus qui lui parvenaient de ses terres situées à Asse, Moorsel, Merchtem, Londerzeel, Puurs, Leefdal et... Genappe.

C'est dans cette dernière commune qu'Afflighem défricha tant et plus. Et cela, dès la première moitié du XIIIe siècle. Ainsi disparut la forêt de Genappe qui compta jusqu'à 900 ha. Afflighem y établit alors ses grandes fermes. Des fermes qui ont nom Passavant, Croissant, la Bruyère, Chantelet et bien sûr Hulencourt. Cette dernière passera à la fin du XIXe et au début du XXe siècle dans le patrimoine de la famille Solvay. Une famille dont les membres se profileront au cours de ce siècle comme les dignes successeurs des abbés d'Afflighem qui possédèrent dans la région jusqu'à 900 ha.

Mais avant de devenir un golf, la ferme d'Hulencourt allait connaître bien des péripéties. Ainsi par exemple, dans la nuit qui précéda la bataille de Waterloo, les bivouacs des brigades de cavalerie légère anglaise y établirent leurs quartiers. Hulencourt était donc la plus ancienne ferme de Genappe. Son fermier était tenu pour un notable. Il



La ferme d'Hulencourt transformée en golf. (photo : © A. Kouprianoff)

Le club-house du Golf de Louvain-la-Neuve est situé dans l'ancien "clocheton" des Jacquemotte (photo : © A. Kouprianoff).

était d'ailleurs bourgmestre de Vieux-Genappe et invité régulièrement aux chasses très courues de la famille Solvay. Des chasses qui se faisaient aux alentours de la ferme dans les vastes propriétés de la dite famille. Un ensemble de terres achetées à partir de 1887 par Alfred, le frère d'Ernest Solvay, et dont la veuve poursuivra les acquisitions pour les porter au chiffre record de près de 900 ha avant la guerre 14-18.

Une politique foncière que continuera le fils d'Alfred, Louis Solvay (1876-1952). Il la continuera tellement bien, qu'en 1927, il sera le Solvay possédant le plus de biens en Brabant wallon soit 677 ha dont 340 sur Vieux-Genappe et 255 ha sur Lillois. Bref, un immense bloc dont Hulencourt était un peu le fleuron. Aujourd'hui, c'est Patrick, l'arrière-petit-fils d'Alfred Solvay (donc le petit-fils de Louis), qui a hérité de la ferme d'Hulencourt. C'est lui qui décida de la transformer en club-house de golf mais aussi en centre de séminaires et en restaurant gastronomique (Le Relais d'Hulencourt). Et cela en attendant d'établir peut-être un jour des chambres d'hôtes dans ce qui constituait jadis l'ancienne chapelle de l'abbaye d'Afflighem.



«Quand j'ai hérité à la fin des années quatre-vingt de la ferme et des 145 ha de terres, je suis venu me rendre compte sur place. Histoire de voir à quoi cela ressemblait. J'ai eu le coup de foudre pour le bâtiment et je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose», explique Patrick Solvay. L'idée d'en faire un golf était née.

Aujourd'hui, après cinq années d'efforts et plusieurs dizaines de millions investis, le résultat est là. Le club compte 400 membres et emploie 19 personnes. Un nouveau club-house a élu domicile dans les anciennes étables qui ont été «démontées» pour la circonstance.

L'idée est de faire d'Hulencourt dans les années à venir l'endroit des grands opens et des grandes manifestations sportives. Reste que si les choses évoluent bien, Patrick Solvay envisage de faire un second 18 trous qui s'ajouterait aux 27 trous existants. Car Patrick Solvay dispose encore de 70 ha qui sont exploités pour l'instant par la famille de Wulf. A ce moment-là, Hulencourt aura tout à fait perdu sa vocation agricole. La fin d'une histoire agricole longue de plusieurs siècles. Une histoire qui avait commencé en 1096 !

Aujourd'hui l'endroit est devenu plutôt «select». Et, comme le rappelle le prospectus promotionnel, «les vêtements en toile de jeans sont interdits dans l'enceinte du club» !

Du café Jacquemotte au golf de Louvain-la-Neuve

Les joueurs qui arpentent les terrains de golf de Louvain-la-Neuve savent-ils qu'ils sont sur le fief de la célèbre famille Jacquemotte dont le café fit la fortune ? Savent-ils que le «Clocheton» qui leur sert de club-house fut jadis le pavillon de chasse des Jacquemotte ? Une maison de chasse dans laquelle le golf a investi

Superbe ferme d'Hulencourt, dont on a su garder toute sa beauté malgré les transformations consécutives à sa nouvelle destinée (photo : © A. Kouprianoff).



35 millions en 1991 pour la transformer en restaurant/club-house.

La famille Jacquemotte possédait le célèbre hôtel de maître de la rue Haute à Bruxelles (n° 139-143). Un magnifique hôtel à la façade classique, derrière lequel se trouvaient les usines. Fondée en 1828 par Henri Jacquemotte, la maison familiale connut des difficultés à la fin des années septante. Elle devint une société anonyme, puis les petits-fils de Mme Simone Lauwers-Jacquemotte, «grande fortune et très grande patronne» vendirent en 1985 à Douwe-Egbert à la fois la société de torréfaction et la société immobilière propriétaire de nombreuses maisons dans le quartier.

Entre-temps les terres de Louvain-la-Neuve acquises par madame Simone Lauwers-Jacquemotte furent expropriées en 1970 par l'UCL. C'est en 1947 que Simone Jacquemotte, épouse Lauwers, acquit ses premiers hectares dans le bois de Lauzelle. D'année en année, elle arrondit son patrimoine pour détenir finalement 35 ha des 192 ha du Bois de Lauzelle. 35 ha qu'elle acquit auprès des familles Crombez et de Thomas de Bossière.

Aujourd'hui, les terres du golf font partie des 900 ha propriétés de l'UCL. 900 ha dont 65 ha ont été soustraits afin d'y aménager un golf. Un golf de 18 trous qui fut inauguré en juin 1990.



La famille Jacquemotte possédait aussi le Manoir des Templiers à Wavre (juste en face des antennes de la RTBF). Une magnifique propriété rachetée aujourd'hui par John C. Martin, le célèbre homme d'affaires du Lac de Genval. Ce dernier s'y est installé aujourd'hui dans un domaine d'une centaine d'hectares. L'ancien domaine des «cafés Jacquemotte». Un domaine qui appartient jusqu'en 1946 à Nicolas Descampe, l'oncle du propriétaire actuel du golf de Rigenée.

Dès le départ, ce golf a suscité l'enthousiasme de ses membres. (photo : R. Caussin).

La Ferme des Templiers à Wavre à la fin des années soixante (Archives F. T. B.).

Le golf de Rigenée ou la saga de la famille Descampe

Si à Marbais, on dit Rigenée, on pense automatiquement Descampe. D'abord parce que c'est du golf de Rigenée qu'est issue Florence Descampe, notre championne nationale de golf. Ensuite parce que Rigenée est le fief de la famille Descampe depuis 1694. Date à laquelle on retrouve un Christophe Descampe dans la région. Et plus précisément dans le village voisin de Gentinnes. La famille Descampe occupe de génération en génération le château-ferme de Rigenée à Marbais. Un château-ferme habité aujourd'hui par les cousines du propriétaire du golf de Rigenée. Il s'agit d'une des quatre grandes fermes de Marbais. Elle rivalise avec les fermes de la Jouerie, de Cognée et de Gentinnes. La famille Descampe est donc une très ancienne famille de cultivateurs. Ils exploitent de père en fils les terres de Rigenée. Des terres dont 75 ha ont été transformés en 1982 en golf. Un golf derrière lequel se trouve Emmanuel Descampe, le père de la célèbre championne qui est aujourd'hui une des meilleures joueuses d'Europe. Le golf fut créé avec des petits moyens. Il est





Parcours au golf de Rigenée.
(photo : © A. Kouprianoff)

C'était un personnage hors du commun. Il fut le premier officier belge à passer le pont de Remagen sur le Rhin. Un pont qui eut son heure de gloire à la fin de la guerre.

Né en 1911 à Tongrinne (Sombrefe), il vécut sa jeunesse dans le fief familial de Marbais, au château-ferme de Rigenée. Il était le fils d'Edouard Descampe (1888-1911) fermier à Marbais... et docteur en droit ! Mais aussi bourgmestre de Tongrinne (1914-1919) et sénateur de l'arrondissement de Bruxelles de 1949 à 1954. Ce dernier habitait la ferme des Templiers à Wavre (92 ha en 1939) tout en cultivant Rigenée. Tout comme son père, Jules Descampe fera des études de droit (UCL). Il allait ainsi devenir avocat et puis juge suppléant au tribunal de première instance de Huy. Mais ce que l'histoire retiendra de lui, c'est qu'il fut le plus jeune notaire de Belgique. En effet, il fut nommé à Waterloo en 1938, à l'âge de 27 ans ! C'est donc sa nomination de notaire qui le fit s'installer à Waterloo.

Sa carrière politique fut si mouvementée qu'on le surnomma le «Lion de Waterloo». En effet, écoeuré par les manoeuvres politiciennes, le bouillant député de l'arrondissement de Nivelles gifla en pleine séance de la Chambre des Représentants le futur bourgmestre libéral d'Ostende, Adolphe van Glabbeke (1904-1959). Une séance désormais historique et datée du 11 décembre 1947. Malheureusement, la chevalière de l'irascible notaire waterlootois heurta l'oreille de l'ancien ministre de l'Intérieur (Ministère Van Acker 1945-1946). Le sang coula et l'altercation tourna au pugilat. Le président de la Chambre dut faire suspendre la séance. L'affaire fit grand bruit à l'époque.

Dans un superbe cadre de verdure, le château de Sept Fontaines, transformé en club-house.
(photo : © A. Kouprianoff)

aujourd'hui une des plus belles réusites issues de la rage des golfs qui déferla sur le pays au cours des années 80. Le club-house se trouve en face de la ferme. Il a élu domicile, non dans un château, mais dans une simple habitation moderne construite le long de la route en 1963.

La famille Descampe est bien connue en Brabant wallon. Non seulement à Marbais, mais aussi à Wavre et surtout à Waterloo où le père d'Emmanuel et donc le grand-père de notre championne de Belgique de golf fut bourgmestre de 1952 à 1964. L'édilité reconnaissante a d'ailleurs donné le nom de Descampe

au parc du château Damiens. Un château de style néo-classique qui fut longtemps un exemple caractéristique de l'architecture privée de la première moitié du XIXe siècle. Le château laissé à l'abandon fut finalement démoli en 1984. Seules les écuries ont été épargnées. C'est pourquoi, on parle maintenant des écuries du parc Descampe. Des écuries qui viennent d'être restaurées à coup de dizaines de millions et qui seront incessamment transformées en Centre culturel. Jules Descampe était non seulement bourgmestre de Waterloo, mais aussi notaire et député PSC de l'arrondissement de Nivelles.



Mais cela n'empêcha pas van Glabbeke, baptisé depuis «l'enfant terrible du parlement» de redevenir par la suite ministre.

Décidément le grand-père de notre championne de golf était un personnage hors du commun. Même sa mort ne fut pas comme celle des autres. En effet, Jules Descampe disparut dans un accident d'avion en Rhodésie. Une disparition énigmatique vu que l'on ne retrouva jamais son corps.

Sept Fontaines ou le château de Georges Snoy et d'Oppuers

En 1884-85, le baron Georges Snoy (1844-1923) et son épouse Alix du Chastel de la Howarderie achetèrent la terre de l'Hermite à Braine-l'Alleud pour y bâtir un château qui allait devenir un siècle plus tard (en 1987) un magnifique club-house de golf. C'était l'époque où les Snoy estimèrent qu'il était impossible d'affronter la fin du siècle sans disposer d'une vaste construction à l'anglaise, avec tours, verrières et perrons; une construction qui put refléter leur important train de vie. L'Hermite allait résonner bientôt de la rumeur des équipages et du hennissement des chevaux.

Georges Snoy appartenait à une ancienne et prestigieuse famille aristocratique bien implantée dans

Le château de Sept Fontaines.
(photo : © A. Kouprianoff)

la région. Cette maison de vieille noblesse compta parmi ses rangs des hommes politiques, des juristes, des magistrats, des marins, des soldats, des diplomates, des hommes de lettres, des prêtres et des religieux. L'arrière-grand-père du châtelain de l'Hermite fut par exemple bourgmestre de Malines. Ses deux oncles étaient respectivement châtelain de Bois-Seigneur-Isaac et du Bois de Samme. Ainsi pour simplifier les choses, on pourrait dire que la branche aînée de la famille Snoy résidait au château de Bois-Seigneur-Isaac (Idesbalde-Guillaume) que la seconde branche habitait au château de l'Hermite (Alphonse) et que la troisième branche se trouvait à Braine-le-Château au château du Bois de Samme (Charles). Docteur en sciences politiques, héritier du château de Tamise et des terres d'Oppuers et de Waasmunster, Georges Snoy vint s'établir à l'Hermite. Le hameau de l'Hermite, si cher au cardinal Mercier, contient le site fameux des Sept Fontaines qui abritait jadis une célèbre abbaye relevant de l'ordre des Augustins. Georges Snoy était le fils d'Alphonse Snoy (1820-1844) décédé prématurément deux mois après son mariage à l'âge de 24 ans.



Mais il était surtout le petit-fils du châtelain d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, le sénateur Idesbalde-François Snoy (1777-1840). Un homme qui épousa Joséphine Cornet de Grez, ce qui eut pour conséquence de faire entrer le magnifique château de Bois-Seigneur-Isaac dans le patrimoine de la famille Snoy.

Pour la petite histoire, la mère du châtelain de l'Hermite, Julienne de la Croix de Chevrières de Sayve (1819-1897), suite au décès prématuré de son mari, épousa Léon de Robiano (1808-1893), le bourgmestre et châtelain de Braine-le-Château. Un châtelain qui résidait au milieu d'un domaine de 455 ha ! (voir «Brabant Tourisme», n° 1 de mars 1994).

Notre châtelain de l'Hermite eut pour fils et héritier le général baron Raymond Snoy (1885-1960). La propriété du général Snoy faisait en 1926 pas moins de 192 ha et totalisait encore en 1967 environ 166 ha. Cette vaste propriété faisait face à celle du comte de Jonghe d'Ardoye de l'autre côté de la route d'Alsemberg à Braine-l'Alleud. Une propriété sise sur le territoire de Rhode-Saint-Genèse. A ces deux propriétés s'ajoutait celle de la famille Timberman-Fuhr. Une propriété



Perspective sur le golf de la Tournette.
(photo : © A. Kouprianoff)

qui appartient jadis à notre premier ministre des Finances, le comte Jacques-André Coghen et qui totalisait encore 418 ha en 1972. L'ensemble des propriétés Snoy, de Jonghe et Timberman constituait ce qu'on appelle le massif de Sept Fontaines. Soit un restant de la forêt charbonnière et en particulier de la forêt de Soignes. Un ensemble dans lequel on ne compte plus les hêtres remarquables.

L'ancienne propriété de la famille Snoy fut finalement transformée en 1987 en terrain de golf. Le château fit merveilleusement office de club-house. Le projet est dû à l'énergie des Weymeersch père et fils. Ils acquirent la propriété le 30 avril 1987 et annoncèrent rapidement l'ouverture du golf. Ironie de l'histoire, aujourd'hui un descendant de la famille Snoy est membre du golf de Sept Fontaines. Il peut ainsi arpenter un château qui fut jadis la fierté de son aïeul.

La Tournette : propriété du Grand-Maitre du Grand-Orient de Belgique

Septante millions. Une fois, deux fois, trois fois ! Les 120 hectares du



golf de la Tournette sis à cheval sur les communes d'Ittre et de Nivelles ont été adjugés lors de la seconde vente publique qui s'est déroulée en juin 1994 à deux hommes d'affaires hollandais. Gus Loo et Joseph Snijders se sont ainsi adjugé 120 ha de bois et de champs comportant un château dont l'origine remonte au XVIIe siècle et deux parcours de golf. Le chiffre de 70 millions doit cependant être augmenté de 16,5 millions pour les frais.

Ces charmants petits ponts en bois contribuent à la beauté du golf de la Tournette. (photo : © A. Kouprianoff)

La Tournette que d'aucuns considèrent comme le golf dont l'aménagement fut le plus cher de Belgique, n'a pas attendu cette ultime péripétie financière pour avoir toute une histoire. Et pour cause, on y a d'ailleurs mis à jour, lors des travaux d'aménagement du golf, un ensemble gallo-romain de trois vastes bâtiments et de cinq bâtiments annexes. On y a même retrouvé du matériel archéologique (céramiques, monnaies, épingles...). Par la suite, on retrouve le domaine en possession de la puissante abbaye de Nivelles fondée en 649. La Tournette fut ainsi pendant des siècles sous la coupe d'abbesse titrées orgueilleusement «Princesse du Saint-Empire».

Sautons quelques siècles et nous retrouvons le domaine de la Tournette propriété d'un franc-maçon célèbre : Joseph Van Schoor (1805-1895). Il fut d'ailleurs le Grand-Maitre du Grand-Orient de Belgique. Mais il était aussi sénateur libéral de l'arrondissement de Bruxelles, grand

Devinez où est la balle ! (photo : © A. Kouprianoff)



Le club-house du Royal Golf de Waterloo. (photo : © A. Kouprianoff)

propriétaire foncier (Marbais, Mélin, Walhain-Saint-Paul, Lasne...) et membre permanent du conseil d'administration de l'ULB. Une institution avec laquelle il finit d'ailleurs par s'identifier. C'est par exemple le châtelain de la Tournette qui prononça l'éloge funèbre du frère de Léopold Ier.

A Nivelles, le châtelain de la Tournette était ainsi propriétaire d'un ensemble de 110 ha.

Les bâtiments actuels, ferme et château datent de 1828, même si leurs origines remontent à 1635. La Tournette est ensuite passée en succession à la fille du sénateur Van Schoor qui avait épousé Romain Haegelsteen. Elle passa ensuite aux deux fils de ce dernier, Charles et Pierre. La propriété qui fut portée à 207 ha resta quelque temps en indivision entre les deux frères avant d'être finalement vendue au bourgmestre de Strombeek-Bever, le comte Antoine de Villegas de Clercamp (1896-1960). Il employa ainsi les sommes payées suite à l'expropriation de ses terres de Strombeek-Bever. Une expropriation due à l'Exposition universelle de 1958 au Heysel.

Le comte Antoine avait deux fils : Eric de Villegas né en 1924 et décédé inopinément à Albuféra (Portugal) en juin 1993. Il habitait toujours le



château de Bever et était le président du Comité directeur de la Société Générale de Banque jusqu'en 1988. Mais c'est son frère, Juan, né en 1922 qui nous intéresse ici. C'est lui qui hérita de la propriété à la mort de son père, le comte Antoine en 1960. C'est lui aussi qui vendit le domaine (120 ha) en 1988 à la famille Evrad. Une famille qui profita de l'excellente disposition des lieux pour y créer un golf paysager trop (?) brillamment conçu par des architectes américains et anglais. Après une saga familiale dans laquelle nous ne rentrerons pas, le golf aboutit dans les mains d'une riche famille suédoise du nom d'Anderson. Celle-ci acheta le golf via un holding à Gibraltar. Une famille qui projeta d'en faire un des trois premiers parcours européens. D'aucuns vont même jusqu'à parler d'un investissement d'un milliard. La suite on la connaît. Les Anderson disparurent dans la nature et le golf fut mis en faillite.



L'histoire de la Tournette a trouvé son épilogue lors de la vente publique du 6 juin dernier.

Aujourd'hui, les membres du golf sont rassurés. Ils pourront continuer à jouer au golf de la Tournette.

Le golf de Waterloo est installé sur les terres de Janssen

Le golf de Waterloo. Il se trouve sur le territoire d'Ohain et s'appelle pourtant le golf de Waterloo. L'explication serait simple. Elle vient du fait que jadis Waterloo possédait un golf à la limite de Rhode-Saint-Genèse. Non loin de «la Chevalerie» pour être précis. Quand celui-ci ferma pour s'installer à Ohain, il reprit tout simplement l'appellation d'origine. Le golf de Waterloo est aujourd'hui installé sur les terres de l'immobilière du Brabant, en abrégé : Imbra. Soit la société immobilière qui gère les biens de la famille Janssen. Une célèbre famille d'industriels et de banquiers apparentée aux Solvay et aux Boël. Il faut savoir qu'Imbra possède aujourd'hui 700 ha dans le Brabant wallon dont 205 ha à La Hulpe (en face du château de La Hulpe) et 349 à Lasne (dont 280 ha à Ohain).

C'est donc sur ses terres d'Ohain, soit sur 135 ha, que s'est installé le golf de Waterloo. Pardon, il faudrait dire le golf d'Ohain.

A partir du club-house, belle perspective sur les parcours (photo : A. Kouprianoff).

Busarder à Bruxelles: le bus 36 (2e partie)

par Jean-Marie ROMIEE

II. Vers Schuman

Rendez-vous place Dumon à Woluwe-Saint-Pierre (tram 39 et, à proximité, tête de la ligne de métro 1 B).

1. **Stockel / Grand-Prix** :
prix pour les terrains

La place Dumon, centre de l'ancien hameau de Stockel, a été aménagée par le service des Travaux de la commune, lauréat d'un concours entre les localités de l'agglomération pour la décoration d'un espace semblable (1983). Dans le tournant, coup d'oeil sur une artère appelée Val des Seigneurs (lieudit «Herendael», 1140) puis sur l'avenue Orban, axe du développement de Stockel qui, jusqu'au début du XXe siècle, avait pour seule animation un modeste pèlerinage. En 1906, deux sociétés immobilières entrent en action, achètent

de vastes terrains agricoles appartenant à la famille Orban, procèdent au lotissement de part et d'autre de l'avenue nouvelle et établissent un hippodrome dont plusieurs artères vont rappeler l'existence dans le passé.

2. **Grands-Prix / Paddock** :
à la mémoire de Pégase

Nous nous rapprochons de l'emplacement de l'ancien hippodrome en notant au passage une curiosité linguistique sur la plaque de l'avenue des Alezans, des chevaux à la robe fauve, semblable au pelage des renards d'où le mot de «Vossen» en néerlandais qui désigne aussi ces carnassiers... Paradoxalement, ce champ de courses fut surtout célèbre par ses... meetings aériens: deux pionniers, l'as Nicolas Kinet et une des premières femmes parachutistes s'y tuèrent. Enfin, un pilote le survola en atteignant en 1910 le record du monde en hauteur : 1524 mètres. A l'entrée de l'avenue des

Obstacles, bel exemplaire de *Cedrus Atlantica Glauca*, variété horticole du cèdre de l'Atlas, d'Afrique du Nord.

3. **Paddock / Sainte-Alix** :
vanité des vanités

Les Van Crombrugge que nous rencontrons sur les plaques d'une avenue parallèle étaient alliés des Vander Meerschen, propriétaires de terrains du futur quartier (voyez le n° 23 en sens inverse). *Alix, sainte moniale de la Cambre à laquelle le sanctuaire proche de l'arrêt qui porte ce prénom est dédié* fut, par contraste avec les précédents, l'humilité même : *atteinte de la lèpre, elle vécut en recluse et, malgré ses souffrances, dans l'extase.*

4. **Sainte-Alix / Vander Meerschen** :
arrêt culture

Par l'avenue Sainte-Alix, un regard, s'il vous plaît, sur le bâtiment abritant les activités du Centre communautaire de Joli-Bois (1978): bibliothèque, crèche, théâtre...

5. **Vander Meerschen / Manoir d'Anjou** :
parc public privé

Dans la rue Au Bois (à droite), parc communal de Joli-Bois, voisin d'un complexe immobilier et pour cause : il a été convenu que la commune entretiendrait le terrain si ce dernier était rendu accessible au public.

Depuis la place Dumont, vue sur l'avenue Baron d'Huart (photo : © C. Ansjau).



Le centre sportif de Woluwe-Saint-Pierre.
(photo : © C. Ansjau).



6. **Manoir d'Anjou / Au Bois** :
pour la forme

Après le rond-point, le 36 passe à côté du Centre sportif de Woluwe-Saint-Pierre ouvert à toutes les disciplines sur son stade ou dans ses locaux, des arts martiaux à la relaxation en passant par le hockey (club «L'Orée» dont le nom viendrait d'un argument en forme de jeu de mots de 1928 : «c'est chic, Orée») et la natation (piscine avec toboggan).

7. **Au Bois / Grand-Champ** :
promenades

L'avenue Grand-Champ qu'on laissera à droite rappelle les vastes terres agrestes que cette voie nouvelle traversait lorsqu'elle fut créée en 1907. Après le virage à gauche, à l'altitude 75, le bus s'arrête devant un édifice (n° 148) comportant une salle qui a servi d'église paroissiale durant 25 ans. Si vous descendez à l'arrêt Grand-Champ, deux promenades vous sont proposées : une visite du quartier moderne des Venelles, tout proche (voyez l'étape suivante) et, en revenant un peu sur vos pas, une flânerie dans le parc, accessible au public, ayant appartenu au Dr Crousse et qui offre aux regards quelques beaux arbres.

8. **Grand-Champ / Mertens** :
Venelles, piétons et enfants admis

Le premier chemin conduit à un terrain du club de hockey «L'Ombrage» (de quoi faire de l'ombre à l'Orée !) dont le sol est couvert d'une matière synthétique. Aucun rapport entre ce club et l'avenue du Hockey pourtant très proche... Des panneaux fléchés indiquent la direction des

Le parc Crousse à Woluwe-Saint-Pierre.
(photo : © C. Ansjau).



«Venelles», un quartier conçu en 1972 à l'opposé des immeubles-tours cernés d'autos : réalisé par la commune qui vendit ensuite les quelque 350 logements, le piéton et l'enfant y étant rois, il montre en son centre une **statue de Jacques Moeschal**, le statuaire spécialisé en oeuvres d'art intégrées aux sites.

9. **Mertens / Kelle** :
d'avant-guerre

L'avenue Parmentier conserve encore des bâtisses (n° 30 à 42) de ses débuts, c'est-à-dire d'avant la Première Guerre mondiale dont des victimes (Mertens, Van Bever) sont évoquées dans les rues adjacentes. Le mot **Kelle**, dont l'origine n'est pas connue, désignait autrefois un chemin dont l'artère est aujourd'hui le reflet moderne.

10. **Kelle / Woluwe** :
trams spéciaux

Descente sur un versant de la vallée de la Woluwe vers l'avenue de Tervueren et le musée du Trans-



Statue de Joseph Lebeau, homme politique remarquable des débuts de l'indépendance belge, sculptée par René Cliquet. (photo : © C. Ansjau).

port urbain bruxellois. Il existe d'ailleurs un rapport entre le Parmentier de l'avenue et les tramways. La première ligne établie sur le territoire de Woluwe-Saint-Pierre fut autorisée par arrêté royal au profit de cet entrepreneur qui la rétrocède à la STIB de l'époque. C'était en 1896/1897, un temps heureux où, à bord des véhicules des Chemins de fer à voie étroite effectuant un parcours de 13 km, un barman en livrée servait aux voyageurs des consommations alcoolisées à bord d'une somptueuse voiture à ce plaisir destinée... Parle «Bovenberg» (lieudit, XIIIe siècle), vous pourriez faire une promenade sur l'ancienne assiette (aménagée) du petit train électrique «Quartier-Léopold/Tervueren». Le 36 suit ensuite l'allée latérale de l'avenue de Tervueren en évitant le carrefour et la trentaine de poteaux avec leur feux de signalisation. Le musée, déjà signalé, ra-

mène aussi à une époque où les tramways tenaient des rôles variés. Par exemple, tendus de noir, ils servaient de corbillards, ce qui ne manquait pas de frapper les clients un peu distraits que se disposaient à monter à bord...

11. **Woluwe / Chien Vert** :
insigne et enseigne

Une statue pour un homme politique remarquable des débuts de l'indépendance belge, Joseph Lebeau, qui, après avoir exercé les plus hautes fonctions, est mort dans la pauvreté et dont la veuve fut oubliée par un Etat ingrat. Avant que le défunt le fut aussi puisqu'il fallut attendre le centenaire de la mort de Lebeau avant que son souvenir fût célébré par cette oeuvre de René Cliquet. Encore y eut-il une controverse sur l'emplacement du monument, ce qui retarda l'inauguration de sept autres années ! Le ministre tourne le dos à une voie qui a été coupée dans son élan et qui est devenue une aire de stationnement. Entre les deux artères adjacentes qui suivent dont la première est un tronçon de l'ancien Dieweg, voyez au n° 300 de l'avenue de Tervueren une ferronnerie figurant le Chien Vert qui donne son nom à l'arrêt. En réalité, l'animal «réel» est en bronze (oxydé d'où sa couleur et son

Le Musée du Transport urbain bruxellois recèle bien des trésors. (photo : © C. Ansjau)

appellation populaire). C'est un dogue d'Ulm sculpté par Van Heffen en 1896 ornant le parc de Woluwe et dont un cabaretier travaillant à l'angle de l'avenue Jules de Trooz s'inspira pour son enseigne. Quand le café fut démoli, une habitante sauva celle-ci et, par souscription, l'échevin compétent racheta ce deuxième chien vert pour le placer à l'endroit où vous l'apercevez.

12. **Chien Vert / Jules César** :
750 mètres de variétés

Au moins 5 gros-plans pour cette étape de 750 m. Au-delà d'un minisquare occupant l'emplacement d'une ancienne voie, une des trente ambassades qui existent dans la commune, celle de la «Republik Indonesia». Symbole visible : non pas un aigle comme on pourrait le croire mais un oiseau imaginaire représentant la force créatrice, les 17 plumes de l'aile et les 8 de la queue rappelant que l'Indonésie devient indépendante le 17 du 8e mois (1945). L'avenue adjacente suivante porte un toponyme («gouddal») qui évoquait la blondeur des blés. A l'arrière des bâtiments de la société chimique «Monsanto», un petit parc auquel on peut accéder en partant de l'avenue de Tervueren et qui a été obtenu par négociation entre l'entreprise et la commune.



Monument aux Morts en Corée (square de Corée) (photo : © C. Ansjau).

A l'angle gauche de l'avenue de Tervueren, nous apercevons dans la traversée de celle-ci un immeuble de 1933 d'un architecte connu, Hoste.

13. **Jules César / Atlantique** :
de tous les peuples de la Gaule...

Un monument élevé à la mémoire de braves parmi les braves Belges dont César a vanté les mérites se trouve, par hasard, dans l'avenue qui s'orne du nom du fameux consul. Il remémore les combattants belges, luxembourgeois et même coréens (intégrés à notre bataillon pour en compléter les effectifs) qui laissèrent la vie en Corée en luttant sous l'égide des Nations-Unies. Elevé par souscription, il a été imaginé par l'architecte X. de Crombrugge, gendre du premier commandant de ce contingent et il porte l'insigne de ce dernier : un écu avec un heaume rappelant les Croisades et un lion belge couronné dont l'écu est garni sur son pourtour de la francisque des 600 Franchimontois et de la masse hérissée des Communiers flamands. A l'arrière, l'hibiscus, fleur coréenne typique.

14. **Atlantique / Chant d'Oiseau** :
le clos clos

Tout près du point d'arrêt «Atlantique», du nom de l'avenue montant vers le Chant d'Oiseau, une voie carrossable s'ouvre à gauche d'un complexe scolaire : en réalité, ce clos est ce qui reste d'un projet de voirie qui devait rejoindre la drève de Nivelles qu'on devine à quelque 125 m. Ce plan a été si bien contesté qu'il n'a pas été réalisé...

15. **Chant d'Oiseau / Mouettes** :
oiseaux et grande «cage»

Le bus longe un groupe scolaire où se trouve notamment le pensionnat pour les garçons de l'athénée André-Vésale près duquel le 36 passe au cours de l'étape 21 dans l'autre direction. Mobilisation aussi des volatiles sur les plaques : même les Citrinelles ont été réquisitionnées.

16. **Mouettes / Drève de Nivelles** :
Volter à l'école

En tournant dans l'avenue des Frères Legrain, nous continuons à longer un ensemble scolaire. Pourtant, nous voyons aussi le théâtre de la Compagnie Claude Volter. En fait, la troupe théâtrale occupe la salle

Une de ces belles villas, qui longe l'avenue du Chant d'Oiseau, abrite actuellement les ateliers créatifs du quartier. (photo : © C. Ansjau)

Avenue des frères Legrain, le théâtre "Comédie Claude Volter".
(photo : © C. Ansjau)

des fêtes de l'école communale et ce n'est pas pour les comédiens mais pour les enfants qui voyaient ainsi la traduction plastique du Chant d'Oiseau(x) que la façade a été décorée.

**17. Drève de Nivelles /
Baron de Castro :**
Flamand et Flamand

Buste à signaler à l'entrée de l'avenue adjacente des Camélias, celui d'**August Vermeylen** (1872-1943), **guide éclairé du renouveau flamand**, particulièrement en matière littéraire.

Sur le socle, une de ses citations : «Nous voulons être Flamands pour devenir Européens».

Devise qu'aurait pu prendre, dans un sens différent, l'écrivain flamand francophone Maurice Maeterlinck : il jouissait grâce à sa particularité due sans doute à ses racines d'une telle notoriété que son «Oiseau Bleu» fut créé à Moscou puis à Londres et enfin à Paris (avec Réjane comme actrice). La deuxième avenue évoque ce précieux volatile du poète.



18. Baron de Castro / Boileau :
la démocratie en marche

Une avenue transversale par rapport à la voie dédiée au baron de Castro que nous suivons porte le nom de Joseph Vander Smissen. Ce dernier fut nommé bourgmestre d'Etterbeek après avoir été inculpé de complot orangiste mais acquitté à l'issue d'un procès alors que son frère était condamné à mort. Mais il fut aussi chef de la Garde civique par élection et, à cette occasion, il imposa à ses hommes d'un corps plutôt bon enfant tant d'exercices pénibles que les électeurs martyrs révoltés se dotèrent, au cours du scrutin suivant, des officiers les plus ignares

en art militaire que la terre eût jamais portés. Le gouvernement dut intervenir pour mettre fin à cette fronde. La **station «Boileau» du pré-métro** (une des entrées est visible dans la traversée du boulevard) a été **mise en service en 1975** pour la ligne 5.

19. Boileau / Thieffry :
virtuoses en tous genres

La première voie adjacente fut, au n°101, le décor réel d'un épisode crucial de l'histoire du réseau soviétique d'espionnage «L'Orchestre Rouge» : un opérateur radio y fut appréhendé par les Allemands et le chef de l'orchestre, bien qu'il se soit présenté à la porte de l'immeuble, parvint à sortir du piège qui l'attendait. **Après un virage à gauche, station de métro (ligne 1) Thieffry, voisine de la ligne régionale Etterbeek-Malines et ornée d'oeuvres de Félix Roulin** (membres humains dans des masses enchevêtrées) **et de Vic Gentils** (mouvement optique en 42 panneaux).

20. Thieffry / Roi-Vainqueur :
changement à vue

A l'entrée de l'avenue du Front, une statue d'inspiration africaine : «Tireur à l'arc» d'Adrien Dupagne

Statue d'inspiration africaine "Tireur à l'arc" d'Adrien Dupagne.
(photo : © C. Ansjau)



L'avenue de la Chasse, récemment rénovée, mène à la place Saint-Pierre.
(photo : © C. Ansjau).

(1895 - 1961), le bien nommé car c'était un spécialiste du genre. L'oeuvre, inaugurée en 1962, a remplacé (en plus réduit) la statue équestre de Léopold III primitivement prévue à cet endroit.

**21. Roi-Vainqueur /
Onze-Novembre :**
place unique

La place du Roi-Vainqueur, en son temps «seul ensemble fermé important édifié dans l'agglomération avec une volonté bien nette d'unité architecturale», a mis 22 ans à être réalisée à la suite d'un concours gagné par l'architecte



Posno (1936) : il fallut d'abord mettre le terrain à son niveau actuel grâce à la terre enlevée au parc Léopold pour la fondation du nouvel Institut des Sciences naturelles et construire

28 immeubles à appartements... mais pas le nouvel hôtel communal d'Etterbeek qui avait été envisagé au milieu de la place (plaque rappelant Paul Posno près de l'avenue du Onze-Novembre). **Peu commun aussi : une rue adjacente dédiée à un navire, le «Vindictive»**, sacrifié à Ostende par les Anglais pour obstruer le port d'Ostende occupé au début de la Première Guerre mondiale. Au bout de cette voie, la place du Rinsdelle a remplacé le «Hoere Pad» ou «Sentier des Putains» ainsi appelé parce que beaucoup d'enfants y étaient abandonnés...

22. Onze-Novembre / Chasse :
parents et enfants

En bifurquant à gauche dans l'avenue de la Chasse, regard sur la place des Acacias (ornée de quelques... faux acacias ou robiniers) et les trois voies qui y débouchent : rue Antoine Gautier où, depuis 1933, est établi un centre de pédiatrie qui a pris le nom de «War Memorial» après la dernière guerre, la rue Baron Léon Lambert qui y fonda une maternité et la rue des Platanes, sans platane. **Sur la place, au n° 14, l'Ecole des Parents et Télé-Parents** pour apaiser les conflits entre générations. **Plus proche, la statue d'un statuaire, Constantin Meunier**, célébré dans sa commune à l'occasion du cente-

Statue de Constantin Meunier, place des Acacias.
(photo : © C. Ansjau).



Le rond-point Schuman, terminus du bus, fait partie du "quartier européen", toujours en chantier (photo : © C. Ansjau).

naire de sa naissance (1831). **Avenue de la Chasse, un autre artiste, le maître verrier Pierre Majerus, récemment décédé.** Son atelier était visible sur rendez-vous

23. Chasse / Louis-Hap :
le petit roi

La rue adjacente «Champ du Roi» était encore un sentier au XIXe siècle mais elle portait déjà ce nom. La voie n'était pas royale et, **en réalité, le «roi» en cause était celui... des tireurs à l'arc...**

24. Louis-Hap/Général Leman :
Hap, Hap, Hap, Hourrah !

Nous traversons la **rue Hap**, nom porté par une **famille d'une dynastie de notables de la commune**, qu'on retrouve sur d'autres plaques, de Félix à Pierre en passant par Louis.

25. Général-Leman / Nerviens :
Sainte-Gertrude : plus là

L'église Sainte-Gertrude, imitée du style gothique du XIIIe siècle, et qui avait déjà perdu sa flèche à la suite d'un coup de vent a dû être démolie pour vétusté. A l'intérieur, un tableau représentant la main de



Le vrai "Chien vert" est dans le parc du Cinquantenaire (photo : © C. Ansjau).



la sainte sortant de son sarcophage en signe d'acceptation d'une donation du père de sainte Berlinde, selon la légende, a été volé auparavant. Pauvre paroisse...

26. Nerviens / Schuman :
une oeuvre qui a du chien

Vous passez près du parc du Cinquantenaire, cette ancienne plaine de manoeuvres transformée en 1880, dans lequel vous apercevez le vrai «chien vert» dont il a été question dans l'étape n°11. Et n'oubliez pas de descendre si vous ne voulez pas vous retrouver dans

un autre Woluwe car votre bus porte dorénavant le n° 28 et il va partir dans cette nouvelle direction...

Le 36 fut d'abord un tram, un très vieux tramway issu de la société anonyme «Chemin de fer à voie étroite de Bruxelles à Ixelles-Boendael» (en abrégé : B.I.B.), qui effectuait le parcours Porte de Namur-Cinquantenaire puis, à partir de 1927, allait jusqu'à un rond-point qui ne portait pas encore le nom de Montgomery...

On en avait même perdu le souvenir lorsque fut créée la ligne de bus qui ne devait rien à aucune autre : c'était un bus, dès l'origine, contrairement à ce qui s'était passé pour beaucoup d'autres itinéraires sur lesquels les autobus remplaçaient les tramways. Il a d'ailleurs gardé la plus grande partie de son parcours initial et paraît avoir le vent en poupe puisque son trajet a été allongé de Sainte-Alix à Stockel.

N.R.

La première partie de cet article est parue dans "Brabant Tourisme", n° 1, 1994.

La Grande Cense du Seigneur, à Mélin

par E. et N. ARNAUTS-BARA

L'histoire de Mélin et celle de la Grande Cense du Seigneur sont étroitement liées.

Blottie autour de son église édifée sur un tertre, *Mélin-sur-Gobertange*, charmant village du Brabant Wallon, est situé en Hesbaye, à 5 ou 6 kilomètres à peine de la frontière linguistique.

Traversé par trois cours d'eau : le Gobertange, le Chebais et le ruisseau de la Fontaine Brondel, son territoire fait partie du bassin de l'Escaut.

**

L'occupation romaine introduisit à Mélin, l'exploitation de riches gisements de fer, ce qui allait favoriser l'agriculture dans le village grâce à l'utilisation de nouveaux outils dont la charrue à soc de métal.

Les Romains construisirent des routes très solides qui joueront un grand rôle dans le développement de la localité. Elles sont encore utilisées de nos jours comme chemins de campagne.

Témoins de la présence mérovingienne vers l'an 450 après Jésus-Christ, des ossements humains sans tombe ni cercueil furent découverts en février 1834, la tête tournée vers l'Orient, les jambes croisées, un bracelet de cuivre au bras droit orné d'une feuille d'argent doré sur laquelle étaient tracées une inscription et une figurine.

Le porche d'entrée et une partie de la façade extérieure de la Grande Cense du Seigneur. (photo : © A. Kouprianoff)

Sous l'occupation franque, l'impenétrable forêt charbonnière séparait la Belgique du nord de celle du sud, entre cette forêt et l'Ardenne, vivaient les Belges romanisés, c'est-à-dire les Wallons. Par la suite, quand disparut la forêt charbonnière, Francs du nord et Wallons du sud se rencontrèrent... d'où les deux langues nationales et la frontière linguistique.

Aux XIe et XIIe siècles, les monastères

contribuèrent à l'essor économique de Mélin pas loin de devenir l'un des plus riches domaines du pays.

**

C'est par l'existence des chevaliers de Mélin que se révèlent, au XIIe siècle, les premières traces du village.

Segard de Mélin, le premier cité dans



La cour intérieure est pavée en pierres de Gobertange (photo : © A. Kouprianoff).

l'histoire, fit don, en 1177, d'une partie de ses terres à l'abbaye de Villers.

Au XIII^e siècle, Mélin appartenait aux ducs de Brabant. En 1278, Jean I^{er} souhaitant marier son fils à la fille d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, attribua à celle-ci 57 bonniers de terres, un moulin et tous les droits payés par les habitants, en espèces, froment, volailles, etc....

Mais en 1284, il revint sur sa décision et transforma Mélin en seigneurie indépendante pour en faire don à son parent, Gérard de Luxembourg, sire de Durbuy. Ce dernier, en échange, céda au profit de Jean I^{er}, tous ses droits à la succession sur le duché du Limbourg qui était en litige à l'époque.



La Grande Cense du Seigneur figure parmi les biens alloués à Gérard de Luxembourg dont la fille Mathilde, épousa Baudouin I^{er} de Fontaines. Le domaine échut à cette grande lignée pour une durée de plus de deux siècles, soit jusqu'en 1508.

Guillaume de Fontaines mort sans enfant, le domaine passera à son neveu pour être vendu, en 1555, au chevalier Claude Bouton. Celui-ci fut sans doute le premier seigneur à habiter à la Grande Cense, ses prédécesseurs n'y séjournant guère qu'en été et durant la saison de la chasse. Ils y passaient aussi pour y percevoir leurs droits sur la ferme...

Mais Charles-Quint venait d'abdiquer en faveur de son fils Philippe II qui, non seulement, ne respecta pas les privilèges accordés par son père mais voulut annexer notre pays à l'Espagne. Sous son sinistre émissaire, le duc d'Albe, vint un véritable régime de terreur.

Une Ligue de gentilhommes belges ayant à sa tête Guillaume d'Orange se créa pour s'opposer à Philippe II. Tierré, fils de Claude Bouton y adhéra. C'est pourquoi, en août 1568, il vit ses biens - dont la Grande Cense du Seigneur - mis sous séquestre par ordre du duc d'Albe et dut prendre la fuite avec sa famille. Le curé du village dut s'exiler et le chapelain n'échappa à la mort qu'en se cachant dans une cheminée!...

Novembre 1576 vit Barbe Lopez de Villanova devenue veuve de Tierré

Le corps de logis (photo : © A. Kouprianoff).



Bouton, se réinstalla à la Grande Cense grâce à un traité de paix conclu avec le prince d'Orange. Elle n'y retrouva que des villageois ruinés par les guerres, affaiblis par les maladies.

Celle qu'on surnommait «La Dame de Mélin» allait mourir le 29 décembre 1622 comme le rappelle une pierre tombale encastrée dans le pavement de l'église Notre-Dame de la Visitation.

Ses successeurs vécurent aussi à la Grande Cense du Seigneur à l'exception de Philibert, marquis de Mélin, qui occupait d'importantes fonctions dans les affaires de l'Etat et en Espagne.

La seconde moitié du XVII^e siècle

sera funeste à Mélin : en 1690, au cours de la guerre entre Louis XIV et la Ligue d'Augsbourg, le marquis de Boufflers, chef de l'armée française, fit incendier une grande partie du village et n'épargna point la Grande Cense. Celle-ci sera encore la proie des flammes en 1736 et en 1855.

A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, le village fut, comme tout le pays, engagé dans la Révolution brabançonne qui allait nous faire passer de la domination autrichienne à la domination française qui durera jusqu'au Congrès de Vienne (1814-1815), lequel décida notre réunion à la Hollande.



Bien que François-Xavier, comte de Robiano, dernier seigneur à exercer des droits sur Mélin, fut chambellan du roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er}, l'augmentation considérable des impôts allée à d'autres sources de mécontentements motiva la participation des Mélinois à la Révolution de 1830.

Le comte put néanmoins conserver tous ses biens fonciers et la Grande Cense du Seigneur qui était échu au second de ses fils, le sénateur Maurice-Joseph de Robiano dont la fille Marie, héritière du domaine, épousa le comte Théodore d'Oultremont, officier d'ordonnance de S.A.R. le comte de Flandre puis aide de camp du roi Léopold II.

En 1890, la famille d'Oultremont confia l'exploitation de la Grande Cense au bourgmestre de l'époque, M. Jamar, qui affecta le corps de logis au logement de ménages d'ouvriers.

Hervé d'Oultremont allait, en 1961, céder l'ensemble des bâtiments très délabrés - avec environ 1 hectare de terres, à Monsieur et Madame La Barre qui avaient très judicieusement estimé le grand parti qu'ils pourraient tirer de ce vieux domaine. C'est ainsi qu'ils redonnèrent au corps de logis, son allure élégante, dans le respect du style Renaissance brabançonne du XVI^e; ils firent remettre en état les toitures et tous les murs extérieurs percés de meurtrières. Le grand porche retrouvera son aspect propre aux anciennes demeures seigneuriales. D'anciennes dépendances furent abattues, d'autres converties en garages ou en remises.

Venons-en à l'aspect actuel de la Grande Cense du Seigneur appelée aussi Cense de Rebays, une des rares fermes de la région à être

Vue inverse de ce charmant "jardin d'eau" avec l'église du village en arrière-plan. (photo : © A. Kouprianoff)

construite entièrement en pierre de Gobertange, cette pierre blanche à la belle patine dorée.

Depuis une dizaine d'années, le comte Eric le Hardy de Beaulieu et son épouse veillent aux destinées de ce domaine.

Par le beau porche du XVIII^e siècle, grand ouvert, nous entrons dans la cour entièrement pavée en pierres de Gobertange, et ornée d'un jardin à la française aux parterres cernés de buis sagement taillés. Deux jeunes chiens s'y ébattent en se roulant dans l'herbe.

Sous le soleil de juillet, les roses grimpantes qui encadrent la porte du logis exhalent un parfum subtil.

La comtesse nous accueille et, par



«Le jardin d'eau» (photo : © A. Kouprianoff).

un escalier rustique, nous mène vers les jardins du manoir... un coin aux oiseaux, une tonnelle pour le barbecue... et nous voici dans «le jardin d'eau» aménagé sur l'emplacement d'une ancienne grange dont les murs ont été conservés; cependant, l'un deux a été abaissé pour dégager une très belle vue plongeante sur un étang, la ferme de la Hesserée et un large panorama en direction de Jodoigne.

Dans la pièce d'eau qui reflète la lumière du ciel, flottent les larges feuilles des nénuphars aux fleurs nacrées.

Une parcelle du pré, au bas duquel naît le ruisseau Gobertange, a été transformée, il y a trois ans, en un jardin abondamment fleuri auquel succède un petit coin de paradis où se marient le bleu des lavandes et les tons pastel des roses dont la splendeur aurait fait rêver le peintre Redouté.

Il y a encore ces rosiers lianes qui donnent une vie nouvelle aux arbres morts, ce coin de terre fraîchement retournée qui, dans le potager, attend les graines de potirons de toutes espèces qu'un collectionneur d'an-

«Le jardin fleuri» magnifiquement aménagé. (photo : © A. Kouprianoff)



Autre partie du «jardin fleuri». (photo : © A. Kouprianoff)

ciens légumes a procurées aux propriétaires. Nul doute qu'une partie de la récolte trônera à la 15^e foire aux potirons et aux légumes curieux, étranges et oubliés qui se tiendra à Tourinnes-Saint-Lambert, le 11 septembre prochain. Peut-être certains d'entre eux seront-ils primés au concours du potiron le plus lourd, le mieux décoré, le plus original en forme et en couleur, organisé à cette occasion.

Nous ne vous étonnerons pas en vous disant que le comte Eric le Hardy de Beaulieu est architecte de jardins : création en entretien d'espaces verts, décoration florale, pépinières, études paysagistes n'ont aucun secret pour lui.

Cette source d'équilibre dans la vie, il souhaite la faire partager par ceux qu'intéresse l'art des jardins. Dans son «Atelier d'Architecture verte» (1), il est possible de s'initier à tout ce qui tourne autour du jardin, de sa gestion à l'art du bouquet.

Une autre possibilité d'approcher ces talents vous est offerte les 9 - 10 et 11 septembre prochains grâce à la Foire d'Automne des Jardins organisée à la Grande Cense du Sei-



Vue sur un des beaux panoramas visible de la Grande Cense du Seigneur. (photo : © A. Kouprianoff)



gneur (1) autour de différents thèmes liés à tout ce qui peut concerner le jardin et la vie à la campagne.

Ne manquez donc pas cette occasion de passer un moment très agréable dans le «jardin secret» des maîtres des lieux.

Il vous sera loisible de terminer la journée à la Grande Fête du Vin issue du jumelage du village de Mélin avec le vignoble de Château-Mélin à Bourech en Bordelais. Elle se tiendra aux mêmes dates que la Foire d'automne des Jardins.

Cette Grande Fête du Vin rappelle le

temps où s'étendait un vignoble sur la rive gauche du Gobertange, en plein midi, à l'abri du vent.

Actuellement, des Méliinois entretiennent encore une vigne grimpante dont ils soutirent quelques bouteilles à leur usage personnel.

••

La Foire aux Potirons à Tourinnes-Saint-Lambert toute proche, la Grande Fête du vin et ...surtout «La Foire d'Automne des Jardins» dans la très belle Grande Cense du Seigneur, voilà de très bonnes raisons pour vous rendre à Mélin les 9 - 10 et 11 septembre prochains.

Vous ne le regretterez certes pas !

(1) Pour informations :
Comte Eric le Hardy de Beaulieu
La Grande Cense du Seigneur
Rue des Beaux-Prés 4 - 1370 Mélin
Tél. : 010/81.31.92.

La Galerie Bortier

par Arlette GENICOT

Située au cœur de Bruxelles, à deux pas de la Grand-Place, la plus parisienne de nos galeries invite le promeneur à venir flâner dans un lieu préservé, dont la vocation littéraire et artistique ne s'est pas démentie depuis plus d'un siècle.

Il nous a semblé intéressant de vous conter son histoire.

Le 55 de la rue de la Madeleine était habité en 1763 par Beydaels, «roi d'armes» du duché du Brabant. C'est de cette époque que date la magnifique façade de style baroque tardif, entrée de l'actuelle galerie. Il faut s'y arrêter pour admirer son grand fronton triangulaire ainsi que les mascarons, divinités marines, guirlandes, pilastres ioniques qui la décorent.

Etant donné la largeur du portique, des messageries s'y installent en 1799, d'abord sous le nom de «Saint-Simon», puis des «Grandes Messageries Van Gend» appelées aussi «Messageries royales».

Une grande cour intérieure accueillait les diligences qui sillonnaient l'Europe.



Mais la concurrence du chemin de fer annonça le déclin de ce moyen de transport. Les Messageries quittent l'endroit aux environs de 1845.

La demeure appartenait alors à Pierre-Louis Bortier, riche rentier, qui avait aussi acquis deux parcelles de l'ancien hôpital Saint-Jean, abandonné et démolit en 1843. Le propriétaire proposa aux autorités communales de construire un grand marché couvert à l'emplacement de l'hôpital et de l'église Saint-Jean. Il regrouperait les petits marchés des alentours, désengorgeant le centre où la circulation était devenue difficile.

L'architecte Cluysenaar, célèbre pour ses fameuses Galeries Saint-Hubert, présenta un projet original exploitant la forte dénivellation du terrain. Son plan permettait de doubler l'espace réservé à la vente tout en présentant un caractère original le distinguant comme le dit l'architecte, «de ces grands hangars qui étaient alors le type des marchés existant à Paris». Son plan, accepté avec enthousiasme, prévoyait une entrée principale, rue Duquesnoy, dont on peut encore voir le système de portiques à arcades de style néo-Renaissance italienne. La deuxième entrée, rue Saint-Jean, restée intacte mériterait d'être restaurée et nettoyée. Elle s'apparente au style néo-classique. Enfin la troisième connue sous le nom de Galerie Bortier, aboutissait à l'étage du marché. L'architecte a voulu maintenir la façade de l'ancien hôtel Beydaels.

Durant les travaux de déblai, trois ouvriers découvrent dans l'ancienne écurie des Grandes Messageries, deux tonnelets remplis de pièces

Gravure représentant l'Eglise Saint-Jean, 1848. Vue de l'intérieur de l'hôpital en 1638. (Collection A.V.B.)



La magnifique façade, en style baroque tardif, de la Galerie Bortier. (photo : Asbl Galerie Bortier)

d'or et d'argent. On put financer ainsi les travaux, dont le coût s'avéra de loin supérieur au devis proposé par Cluysenaar. D'aucuns prétendent que d'autres tonnelets seraient enfouis sous la galerie...

Appelée pendant quelques temps «passage de la Madeleine», la galerie devait non seulement donner accès au marché mais aussi abriter des boutiques avec habitations. Cette galerie offrait - offre toujours - un caractère intime. On a peine à croire qu'elle fut conçue par l'architecte des grandioses galeries Saint-

Carte porcelaine des Messageries J.B. Van Gend et Compagnie. Carte de conducteur. (photo : Fonds Charles Buls 1909-1910, A.V.B.)



Salle de la Madeleine : intérieur du marché vers 1848. (photo : Fonds Charles Buls 1909-1910, A.V.B.)

Hubert. C'est que dix ans nous séparent entre leur conception, même si elles furent construites à quelques mois d'intervalle.

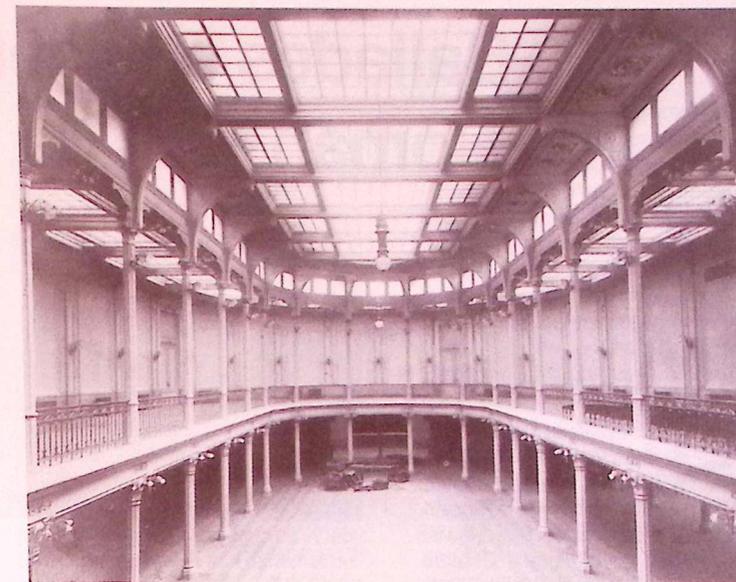
Le plan de la galerie Bortier est postérieur. Sa fonction de passage vers le marché couvert et l'espace restreint sur lequel elle fut élevée expliquent, peut-être, le style différent. Mais il faut surtout tenir compte de la personnalité de l'architecte qui refusait de s'assujettir aux conventions et dont chaque oeuvre témoigne d'une grande originalité.

Dès 1848, Bortier loua des échoppes à des libraires, des papetiers, des marchands de musique. La famille Moens est incontestablement la locataire la plus fidèle de la galerie. Jean-Baptiste Moens s'y installa en 1852. Il y vendait des livres mais aussi des pièces de monnaie et des timbres-poste. C'est lui qui publia le premier journal philatélique en langue française.

Le superbe marché couvert de la Madeleine, construit à la gloire du fer et du verre, fut transformé une première fois en vue de l'exposition de 1910. Il fut détruit et remplacé par l'actuelle salle de la Madeleine, en



Salle de la Madeleine. Façade de la rue Duquesnoy (photo : Fonds Charles Buls 1909-1910, A.V.B.).



prévision de l'exposition de 1958. La galerie Bortier fut sauvée et restaurée en 1974 par les frères Mignot. On dut remplacer la verrière trop délabrée. On prolongea la galerie et une autre sortie fut prévue du côté de la rue Saint-Jean. La décoration fut heureusement conservée. On peut toujours admirer les pilastres de fonte, torsadés et surmontés de sculptures minutieusement ouvragées.

La galerie Bortier, hantée par les bibliophiles, les étudiants et les amoureux de notre patrimoine conserve encore aujourd'hui son charme

suranné. Elle est le seul vestige, avec la façade sauvegardée de la rue Duquesnoy, du vaste complexe conçu par Cluysenaar. Puisse-t-elle longtemps encore garder sa vocation culturelle.

La Galerie Bortier où il fait si bon d'y flâner. (photo : Asbl Galerie Bortier)



Ballades et légendes en Roman País de Chastre

par Sara CAPELLUTO

Sur le plateau de Gembloux, à l'extrême sud du Brabant Wallon, Chastre, une des 27 communes de l'arrondissement de Nivelles, regroupe les bourgades de Blanmont, Chastre, Cortil, Gentinnes, Noirmont, Saint-Géry, et Villeroux. Dépendante par l'Orne et la Houssière du bassin de l'Escaut, la région est naturellement vouée à la culture de haut rendement en céréales et betteraves entourée de quelques pâtures, les bois ayant pratiquement disparu.

Aménagée sous le règne de l'empereur Claude, en l'an 50 après J.-C., la Via Colonia - chaussée Brunehaut au Moyen Age - qui serpente au sud de Cortil et de Gentinnes, fut à l'origine de véritables courants commerciaux, postes impériales, «villas», agglomérations, passages de

troupes..., une voie secondaire la reliant au «Castrum» de Chastre et à la «Villa Urbana» de Wavre. A leur croisement, à Ardenelle, haut-lieu dédié au culte de la déesse Arduina, un tumulus, très aplani par les charrettes, témoigne d'un passé fort ancien.

Les différentes invasions barbares terminées (4e et 9e siècles), le pays, mené par les seigneurs et les abbayes se repeuple et s'organise en vocation essentiellement agricole. Après avoir fait partie, sous les Mérovingiens, du pays de Darnau dont Namur était le centre, les villages de Chastre ont été rattachés au duché de Brabant sous la juridiction du chef maieur de Mont-Saint-Guibert, en 1106. Entraînés dans les incessantes luttes entre le duc et ses voisins, ils participèrent activement

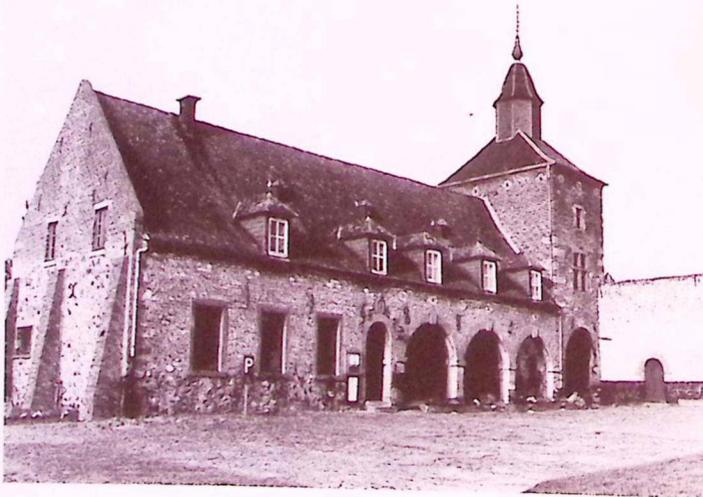
à la défense frontalière érigeant ici et là une ceinture de donjons ou «Tours des Sarrasins».

L'histoire est formelle... Jamais il n'y eut de Sarrasins en nos régions !... Pourtant bien des caves, grottes, fosses, fontaines, châteaux et surtout tours leur furent attribués. Le vocable fut-il octroyé à tous les étrangers, ennemis, incroyants et marginaux de toutes espèces qui traversèrent nos contrées ? Par extension, le nom de «Sarrasins» fut-il alloué à ces mystérieux ouvriers nomades, peut-être des gitans, que Charlemagne ramena de ses conquêtes et que la tradition populaire érigea en personnages mythiques ?

Au XVIe siècle, devenu champ de bataille de l'Europe à moult reprises, le pays de Gembloux fut dévasté par les troupes, les famines, les épidémies et se retrouva exsangue au XVIIe siècle pour atteindre un sommet vers 1900 malgré les campagnes napoléoniennes. En 1940, tous les hameaux furent entraînés dans la dure bataille défensive menée contre les Allemands : les corps des militaires français et marocains, morts au champ d'honneur, reposent à l'ossuaire de Chastre.

La fusion des villages commencée au début du XIXe siècle s'est terminée en 1977. Jumelée depuis 1985 avec Lespignan, municipalité française de l'Hérault à 20 km de

*L'Administration communale de Chastre
(photo : © A. Kouprianoff)*



La Ferme Rose (photo : © A. Kouprianoff)

cause la volonté d'un homme à cheval perdu dans la tourmente qui, priant la Vierge d'éclairer son chemin, entendit les cloches de Blanmont et quelques minutes plus tard celles de Nil-Saint-Vincent.

Composé de quartz utilisé jadis dans la construction et les revêtements de voirie, son sous-sol fut à l'origine des carrières de «Beau» et des «Molinas». Nombreuses furent les constructions bâties avec ce matériau mais l'humidité suintante des pierres mal taillées en fit abandonner l'utilisation. La propriété des «Molinas», rachetée et transformée par la CGER en 1929, servit de maison de repos pour les invalides de guerre après les deux guerres. Sous l'appellation «Green Center», elle est maintenant un bucolique centre de séminaires.

Narbonne et 8 km de Béziers, l'entité a aussi adopté, en 1989, Plugova en Mehadia dans le cadre de «l'Opération Villages Roumains».

1960, elle fut vandalisée et écrasée par un de ses peupliers renversé par la tempête. Dédicée à Notre-Dame des Affligés, la légende lui veut pour

Blanmont

Au XVe siècle, Blanmont relevait de la seigneurie de Grand-Leez, fief de Perwez. Son «Château», construit par Guillaume de Kessel vers 1640, partiellement réaménagé au goût moderne, est actuellement la propriété de M. Everaerts de Velp. Dans les dépendances, une fabrique de sucre de betteraves fut mise en activité en 1863 avec deux machines à vapeur et trois fours à calciner les os. Un moulin à eau lui fut annexé et, plus tard, un moulin à battre le chanvre et une brasserie.

Au «Moulin de Godeupont» aux roues hydrauliques activées par l'Orne, on affermait d'antan le froment des cultivateurs de Chastre, Villeroux et Blanmont pour le seigneur de Walhain.

La «Chapelle Mahy», abondamment fleurie et ornée par ses paroissiens, aujourd'hui rendue à la dévotion et aux pèlerinages, fut mitraillée en 1940. Abandonnée pendant de nombreuses années, réparée en

Fonts baptismaux romans en calcaire de Meuse (photo : A.C.L.)



Château de Blanmont.
(photo : © A. Kouprianoff)

Chastre

Dérivé du latin «Castrum» (camp fortifié), Chastre trouve sa première trace comme siège d'une seigneurie dans un document daté de 1071. A partir de 1200, il est fait mention de deux domaines : l'un à Chastre, l'autre à Chastre-en-Villeroux. Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que le «Château» fut converti en ferme seigneuriale, la «Ferme Rose» dite aussi «de Perbaix», l'une des plus belles du Brabant Wallon. Depuis 1981, elle abrite somptueusement les services de l'Administration communale.

Si plusieurs catastrophes s'abattirent sur le village - les «gueux» hollandais incendièrent la cure et les bâtiments voisins en 1578, une épidémie de peste sévit en 1617, les soldats français pillèrent village et château en 1690, l'hiver 1709 fut si rigoureux qu'une famine s'ensuivit... - dès le XVe siècle, une dévotion particulière se développa à Notre-Dame Alerne dont l'effigie miraculeuse datant du XVIIe siècle est encore invoquée pour la guérison des hernies et autres protubérances inquiétantes. Le village s'est d'ailleurs longtemps nommé «Chastre-Dame Alerne».



Ferme-manoir Goffaux (photo : W. Hudders)



En 1845, le Parlement adopta le projet de construction d'une ligne de chemin de fer Bruxelles-Wavre-Nil-Gembloux-Namur. Les édiles de Wavre ayant rejeté le passage de la ligne sur leur territoire, on corrigea le tracé par Ottignies et Chastre, ce qui bénéficia au développement ultérieur de la commune.

Cortil

Traversée, en son seul tronçon à l'état primitif, par la chaussée Brunehaut que l'on peut emprunter au départ de la «Ferme de la Gatte»

à Gembloux, Cortil (petite cour ou jardin entouré de haies) fut, au «château de Cortil», l'écrin d'anciens tumuli aujourd'hui disparus : il y a quelques années, un ouvrier en déracinant une haie brisa un vase contenant 2 à 300 pièces de monnaie dont une soixantaine en or.

Non loin du tumulus de Penteville qui révéla une opulente villa romaine, «l'Auberge de la Gatte», ancien cabaret à l'antique réputation d'auberge «rouge», évoque une légende racontée par les vieilles gens du coin : les Sarrasins auraient autrefois enfoui sous la chaussée un précieux trésor constitué d'une chèvre d'or qui prenait vie certaines nuits de l'année : elle gambadait au clair de lune surtout la nuit de Noël quand les cloches sonnaient alentour annonçant la Nativité... Malheureusement, personne ne put jamais s'en emparer n'étant initié aux sortilèges requis !

D'abord ferme fortifiée dite «de la Dîme», propriété de l'abbaye de Gembloux jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, complètement brûlée au XV^e siècle comme tout le village par les troupes françaises d'Henri II, l'actuel «Château de Cortil» fut bâti,

en 1844, par le baron Auguste Guillaume de Brau de la Wastine sur les restes de la ferme. A la fin du XIXe siècle, il fut mis à la disposition de la communauté des Dames de Sainte-Julienne, puis en 1921, l'Oeuvre Nationale de l'Enfance y organisa des colonies de vacances. Abandonné pendant quelques années, le site connaît actuellement un certain essor grâce à la fois à l'Office de la Naissance et de l'Enfance et à la Commune de Chastre.

En mai 1940, pendant la bataille de Gembloux qui opposa en de sanglants combats Français et Allemands, cent quatorze soldats français devaient tomber sur le territoire de Cortil-Noirmont. Le «Musée

Français» (1), ouvert en 1972, commémore cette bataille où s'illustra la 1^{re} armée française qui contribua à retarder l'avance des panzers allemands.

Gentignes

Bien que la région ne fut pas réputée fertile, Gentignes fut très tôt habitée. L'église d'origine romane subit quelques transformations au cours des siècles. Seigneuries et châteaux y abondent : «Thonin», une des plus anciennes de la région, «Peschin» confisqué en 1792, «Panessières» qui ne fut pas un véritable fief, le «Breuil» perché sur une motte entourée de fossés qui n'appartint jamais à une maison noble et, non loin

de là, à Lucenay-en-Vallée rattachée à Gentignes en 1794, la «Motte de Paribaux» entourée de fossés et les «Bordes», maison seigneuriale transformée en habitation luxueuse.

A la lisière de Villers-la-Ville, la ravissante «Chapelle de l'Ermitage» nous conte l'histoire d'un pieux pèlerin qui, au retour des croisades, construisit près du ruisseau des Neuf-Viviers une hutte en torchis pour y prier loin du monde. Après s'être distingué en Orient et avoir échappé providentiellement à un horrible massacre, cet ermite anonyme décida de consacrer sa vie à soulager les misères de l'âme et du corps humain. Il s'instruisit donc des propriétés médicinales des plantes pour instiller élixirs et onguents guérisseurs tout en prodiguant conseils et baumes incitant égarés et déshérités vers la voie du bonheur. De là à lui attribuer des pouvoirs surnaturels divinatoires, hypnotiques ou télépathiques, le pas fut vite franchi : ses filtres ne procuraient-ils pas énergie et virilité, ses conseils judicieux n'éclairaient-ils pas les consciences bourrelées de remords... Malgré quelques anathèmes lancés contre les sadiques de la société, paix et fraternité ne régnaient-elles pas dans son entourage !

Profondément remanié pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'actuel «Château du Mémorial Kongolo» ne rappelle que de loin l'antique demeure seigneuriale reconstruite vers 1650. En 1904, les Pères du Saint-Esprit y établirent un noviciat pour les futurs missionnaires d'Afrique, plus tard, un collège d'enseignement secondaire et enfin un centre d'animation spirituelle (retraites, séminaires). La «Chapelle-Mémorial» dédiée aux victimes civiles et militaires des remous raciaux et politiques qui ébranlèrent le Zaïre de 1961 à 1965, érigée en 1966 dans la vaste cour d'honneur, est une brillante réussite de l'art religieux contemporaine due à l'architecte Charles Jandrain.

Tour de Saint-Géry.
(photo : © A. Kouprianoff)



Noirmont

Lieu d'habitat dès l'époque romaine comme en témoigne - tradition héritée des Celtes - les deux tumuli situés au nord du village et mieux connus sous le nom de « Tombes de Noirmont ». Edifiés à la limite des domaines agricoles, ces monticules de terre dont le diamètre peut dépasser 40 m et la hauteur 10 m qui recouvrent un caveau définitivement fermé après la cérémonie funéraire, étaient certainement réservés pour des personnages importants. Remontant probablement au II^e siècle de notre ère, ils permirent de mettre au jour de belles bouteilles, une terrine, des bronzes et... trois pièces remarquables conservées aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles : une cruche à vin en verre translucide fabriquée dans les ate-



Saint-Géry

Pendant le bas Moyen Age, Saint-Géry dépendait des abbayes de Sombreffe et Gembloux. Au XI^e siècle, elle devint terre des Walhain qui y érigèrent la « Tour de Saint-Géry » mieux connue sous le nom « Tour des Sarrasins ». Le dernier des Walhain de Saint-Géry, Gilles le Bègue, sera excommunié par le pape Jean XXII, en 1319, en raison des sévices qu'il fit subir aux frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem de la maison de Villeroux. En 1554, le village fut brûlé par les soldats français combattant Charles Quint. En 1600, Catherine de Brandebourg, dame de Jauche, rachètera les biens de l'abbaye de Sombreffe à Saint-Géry.

Isolée dans la campagne entre Saint-Géry et Cortil-Noirmont se dresse l'énigmatique « Croix de Saint Géry », croix de pierre sans inscription, haute de 3 mètres, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Bien des hypothèses sont posées quant à sa signification. Parmi elles, nous retiendrons celle de deux frères célibataires, fermiers de la région, toujours armés soit d'une épée, soit d'un pistolet. S'en allant jouer aux cartes à Cortil, l'un d'eux imagina de simuler une agression pour surprendre l'autre à hauteur de l'actuelle croix. Mal lui en prit car le voilà roué de coups et transpercé par la canne-épée du dit-frère qui de remords aurait érigé la croix.

Mais il se pourrait qu'elle fut aussi le témoignage du passage en ces lieux, au VII^e siècle, de saint Géry, évêque de Cambrai, qui transformait les monuments druidiques jalonnant les routes du pays en symboles chrétiens, bénissant certaines sources qui resteront longtemps sources miraculeuses.

Ou fut-elle encore « Croix du Pardon » élevée par la paroisse auprès

Moulin à eau à Noirmont.
(photo : © A. Kouprianoff)

La chapelle Sainte-Wivine était encore entourée de deux grands arbres en 1990.
(photo : © A. Kouprianoff)



d'un chêne de justice, sis en dehors du village afin d'éviter la contamination résultante de la décomposition des cadavres, toujours sur une hauteur pour être visible de loin, d'où l'on vienne. L'implacable justice rendue par les seigneurs exigeant la peine capitale appliquait la pendaison « Au Cheyne » aux manants et roturiers coupables de graves méfaits. La sépulture chrétienne leur étant refusée, ils étaient inhumés dans « le coin des réprouvés », une fosse commune réservée à cet effet dans un coin du cimetière. Ou peut-être aussi « Croix du Repentir » implantée par la paroisse à proximité des sites où l'on exécutait brigands, renégats et auteurs de crimes pour susciter le repentir et inviter villageois et voyageurs à formuler une prière au bénéfice des âmes des suppliciés.

Contaminant les villages environnants, l'épidémie de peste noire de 1567 n'a semble-t-il pas épargné la paroisse de Saint-Géry qui s'était nantie d'une « maladrerie » : une procession fut organisée à Sainte Wivine, singulière patronne contre la peste, les fièvres, le mal de gorge et les mauvaises humeurs. Le terrible fléau frappant toutes les classes sociales, les survivants sollicitèrent

le clergé pour l'érection d'une « Croix du Fléau », moyen « surnaturel et miraculeux » susceptible d'enrayer la maladie des centres d'habitats. D'ordinaire sise au centre du village, en l'air (cimetière entourant l'église), pour mieux protéger la communauté, son inefficacité l'aurait-elle exilée en dehors des limites urbaines ?

L'épidémie ayant fait de nombreux aveugles parmi les rescapés de la maladie, il se développa à Saint-Géry le culte à sainte Adèle, fille du roi mérovingien Dagobert II d'Austrasie, présente dans la région dès le XV^e siècle. Née aveu-

gle, elle aurait recouvré la vue par le baptême. En 1940, les bombardements allemands endommagèrent fortement sa chapelle qui fut restaurée en 1952 par l'abbé Van Reeth lui-même.

Sous l'Ancien Régime, on invoquait aussi saint Fiacre représenté tenant une bêche, contre les chancres, les fistules et les hémorroïdes. La chapelle votive qui lui était dédiée fut détruite en 1937 victime de l'anticléricalisme résultant de la méconduite du successeur du bon vieux curé Louis Courtois.

Villeroux

Jadis, au temps des Romains, centre d'élevages des oies comme en témoigne « la Ferme aux Oies », ensuite « Maison des Chevaliers Templiers et de Malte », aujourd'hui partie de l'entité de Chastre, Villeroux est un rendez-vous d'artistes et poètes séduits par ce coquet vallon, berceau de belles légendes et d'une trentaine de curiosités ! Chef-lieu de canton de 13 communes, en 1795, Napoléon ordonna sa fusion avec Chastre en 1811.

Dans la riante vallée de la Houssière aux reflets d'argent, jouxtant les ver-



Le cimetière militaire.
(photo : W. Hudders)

doyantes prairies des Commanderies de Malte, admirons l'antique «Château de Castillon», aujourd'hui ferme imposante, jadis manoir seigneurial reconstruit en 1680, avec maire, échevins, cens, rentes, lois, exerçant basse et moyenne justice, et la «chaumière du Censier», ancienne petite maison du receveur des dîmes du château de Castillon et plus tard de la Cense de Weichs.

«La Ferme des Vies Vatch» actuellement «du Préalat» relate la fête des vieilles vaches ou vieilles commères, première «kermesse villerouise» célébrée «à la Paroche», commémorée le 3e dimanche d'octobre avec moins d'éclats depuis les deux guerres successives dont Villeroux eut à souffrir.

D'après la tradition, hantée «La Lyre de Villeroux» ou source Robert qui chante le jour et gémit la nuit fut guidée par la Muse de Musique vers la Houssière qui elle aussi chante depuis...

La «Ferme aux blés d'or» narre qu'un jour une servante s'en vint de Sombreffe avec sa maîtresse quand, au tournant de la route, la diligence plongea dans la Houssière. Le fermier qui les sauva tomba amoureux de la servante qui n'était autre que la châtelaine. Pour le remercier, le châtelain lui offrit un sac de grains de premier choix lesquels s'avèrent des écus d'or...



Le Musée français à Cortil-Noirmont.
(photo : © A. Kouprianoff)

Dans toute la campagne foisonnent les vestiges des frères-croisés Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui y fondèrent l'ospital de Villeroux: «chapelle» actuellement démolie mais en passe d'être reconstruite au coin du «Bon Dieu de Gembloux»; fondations carolingiennes dans la propriété Bouffieux; «pierre du Temple»; «carrefour des chemins creux» tracé d'après la coutume des moines soldats; «Arbre fantôme» souvenir du dernier survivant des chevaliers de Malte et du Temple; «Temple des Chevaliers» ou ancienne Maison des Chevaliers actuellement grange attenante à la Cense de Weichs; «ancienne Commanderie de l'Ordre du Temple et de Malte», cense du baron Maximilien de Weichs trois fois rasée, trois fois reconstruite; «mur des Chevaliers»; «église Saint-Jean-Baptiste» reconstruite en 1875 sur l'emplacement de l'ancien cimetière des Templiers; «fontaine miraculeuse de Saint-Pantrance», pèlerinage pour enfants malades... qui, dit-on, guérit plusieurs fois...

La «Ferme du Verrou» ou «Ferme Goffaux» qui semble dater de 1600 rapporte que lors d'une disette à Villeroux, un étranger en détresse y aurait reçu l'hospitalité. Il y fut frappé par un verrou toujours ouvert, symbole de la maison. A son retour à Florence, l'étranger reconnaissant envoya à la ferme des graines qui, à la moisson suivante, mûrirent deux

fois. Depuis le verrou enfoui ne se retrouva plus. Cher lecteur, si d'aventure, quelque ignorant vous disait qu'il «n'y a rien à voir à Chastre...», courez donc rejoindre l'une des promenades pédestres (2) organisées par l'Administration communale de Chastre, la Fédération Touristique du Brabant, la Communauté française et... peut-être viendrez-vous alors me conter quelque autre merveilleuse histoire régionale !

Notes :

(1) Musée de la Première Armée française Rue de Tamsoul à Cortil-Noirmont.
Ouvert :
du 15/5 au 1/10 : le dimanche de 14 à 18h;
du 2/10 au 30/4 : sur rendez-vous.
Tél. : 081/61.11.70 ou 61.31.40.
Entrée gratuite.
Voir article de Philippe Chavanne sur ce musée dans la revue «Brabant Tourisme», n°1, 1994, p. 30-32.

(2) Dépliant en vente à l'administration communale de Chastre et au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles (tél. : 02/504.04.10), au prix de 30 F (50 F en cas d'envoi par la poste).

Affinités et différences dans l'Europe du Moyen Age et de la Renaissance aux Musées royaux d'Art et d'Histoire

Le circonscieur avait ses lunettes et les ivoiriers de très bons yeux !

par Albert BURNET

Au préalable, saluons un nouveau venu qui devrait très prochainement prendre sa place dans une de ces salles que nous allons parcourir. C'est une acquisition de prix : un retable de bois polychromé, exécuté à Bruxelles vers 1470-1480. Il n'a pas fallu réunir moins de 28 millions de nos francs pour l'acheter : fonds publics, intervention du Lotto, du Crédit Communal (grâce aux bénéfices de l'exposition Charles Quint), fonds des Musées, mécénat et oboles récoltées dans les troncés proposés à la générosité du public à l'entrée principale... tout a contribué à inclure au patrimoine national cette pièce superbe dont le thème est la *Passion du Christ*.

Dix musées en un !, s'exclamait un ancien conservateur en chef des Musées royaux d'Art et d'Histoire. Ce disant, il n'exagérait nullement, au contraire : ses successeurs et leurs divers collaborateurs scientifiques peuvent soutenir, sans crainte d'être démentis, que l'on en trouve au moins vingt dans le grand complexe du Cinquantenaire.

C'est qu'il rajeunit d'année en année et s'étoffe au fur et à mesure que progressent les travaux de rénovation des salles.

Qu'ils soient entièrement nouveaux ou repensés dans l'optique muséologique moderne, les divers départements offrent des trésors aux yeux de ceux-là mêmes qui en sont - en indivision ! - les propriétaires légitimes : les citoyens de ce pays et - pourquoi pas ? - tous les citoyens de l'Europe et du monde. Des trésors, en voici à foison dans la section des arts décoratifs européens où nous vous proposons de nous promener ensemble.

Deux scènes du retable bruxellois de la Passion (vers 1470-1480), acquis tout récemment par les Musées royaux : à gauche la Mise au Tombeau, à droite la Résurrection du Christ (photo : A. Burnet).

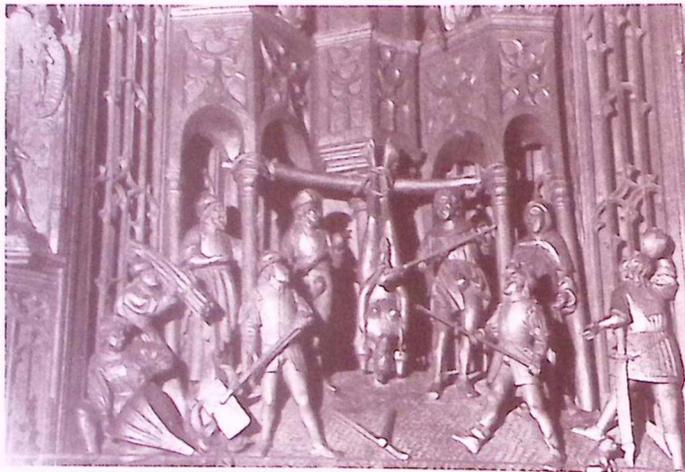


Les retables gothiques, gloire du Brabant

Les retables figurent en bonne place dans l'éclectisme de ce département. Dans le contexte de notre siècle européen, le voici opportunément voué à démontrer les affinités comme les particularités des arts appliqués sur tout le vieux continent. Ces imposants témoins de la piété de princes, de seigneurs, de bourgeois fortunés du Moyen Age et de la Renaissance, nous touchent d'autant plus qu'ils démontrent le haut degré d'inspiration et de savoir-faire des artistes et artisans de chez nous. Les retables en bois furent une véritable spécialité brabançonne, dans l'acceptation médiévale de ce terme



Détail du retable de la Parenté de sainte Anne: des membres de sa famille. Une belle occasion, pour les médiévistes intéressés par l'histoire du costume de faire l'inventaire d'étonnantes couvre-chefs ! Le retable fut exécuté dans un atelier bruxellois vers 1500-1510 (photo : A. Burnet).

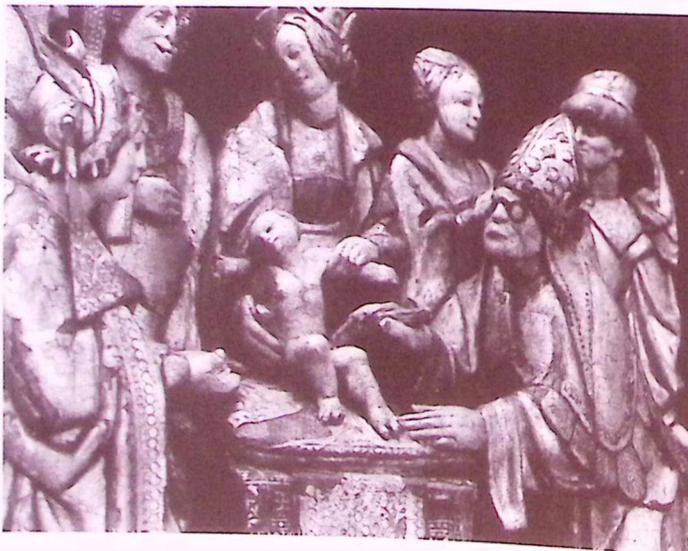


géographique. En effet, les principaux ateliers se situèrent à Bruxelles, Malines et Anvers, ceci dit sans vouloir négliger la part qui revient aux ateliers liégeois ou namurois. Nous laissons bien évidemment aux spécialistes le soin d'en détailler les mérites techniques même si, au musée, une part essentielle du travail est mise à notre portée grâce à la reconstitution didactique d'une officine où manoeuvrent le huchier, qui fabriquera les châssis et les divers compartiments de ces polyptiques à trois dimensions, l'imagier qui sculptera les personnages d'après un modèle fourni par un peintre, le polychromeur qui les revêtira de couleurs, et le doreur qui donnera de l'éclat à l'oeuvre entière par la manipulation de délicates feuilles de fin métal précieux.

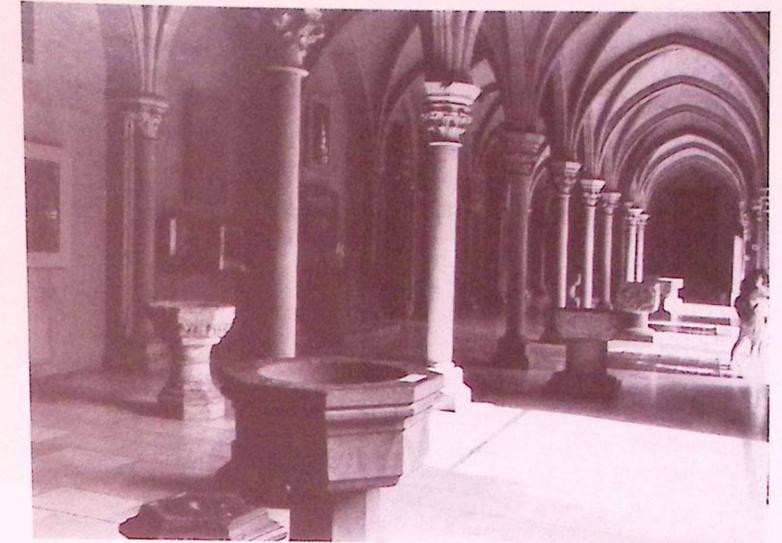
Ils sont une bonne douzaine, les retables brabançons répartis dans les salles que l'on découvre à l'angle sud-est du grand narthex. Ne vous attendez pas à les trouver groupés. Ici, la thématique est largement délaissée au profit d'une harmonie d'ensemble qui aboutit parfois à la reconstitution de véritables intérieurs où se côtoient les meubles, les boiserie, les vitraux et les verres peints, les tapisseries et broderies, les ivoires, les bronzes, les laitons. Le gigantisme de certaines tapisseries contraste avec la miniaturisation de l'art des ivoires, parfois aussi

Au milieu de la page : l'une des sinistres scènes (panneau central supérieur) du martyre de sainte Barbe, extraite du retable de sainte Barbe et saint Léger, provenant de Wannebecq. L'oeuvre est datée de 1530 (photo : A. Burnet).

Ci-contre : ce fragment de retable anversoïse disparu est une version de la Circoncision dont le côté anecdotique est renforcé par un détail pittoresque : l'opérateur, portant les habits d'évêque, a chaussé ses besicles ! (vers 1530) (photo : A. Burnet).



Le cloître néo-gothique des Musées royaux sert tout naturellement de cadre aux fonts baptismaux, pierres tombales et autres reliques médiévales de pierre. (photo : A. Burnet)



finement sculptés que des intailles. Les créations médiévales d'inspiration religieuse dominent largement. Le tendre le dispute au violent. La sérénité de la *Vierge à l'Enfant*, statue française en marbre immaculé, datant du XIVe siècle et provenant de l'église d'Arbre (Hainaut), contraste avec les épouvantables martyrs de saints, complaisamment reproduits par les imagiers de divers retables. Celui de saint Georges, par exemple, qui sort de l'atelier du Bruxellois Jan Borreman (1493), atteint à une sorte de paroxysme dans l'horreur, même si l'outrance qui en découle finit par outrepasser toute réaction de compassion. Voilà ce saint tour à tour roué, jeté sur le bûcher, crucifié la tête en bas, enfermé dans un boeuf de métal porté au rouge, le crâne scié en long et finalement décapité, sans que son visage ne cesse un seul instant de refléter la sérénité de son âme... On pourrait citer aussi les martyrs de sainte Barbe et de saint Léger, sur une autre de ces réalisations dantesques. Le message qu'une telle imagerie apportait à un peuple encore largement analphabète était

puissant. En notre siècle, nous nous émouvons davantage devant la prodigieuse habileté des artisans. Nous nous attardons volontiers sur des détails révélateurs des coutumes, des modes vestimentaires, du genre de vie, contemporains de ces productions édifiantes. Les artistes ignoraient ce que signifiait le mot «anachronisme» et veillaient seulement à conférer un aspect oriental aux personnages de la Bible et de la Légende dorée, qu'ils fussent Roi Mages ou tortionnaires. C'est ainsi que, sur l'avant-scène du retable de la *Parenté de sainte Anne*, autre beau

travail sorti d'un atelier bruxellois, on découvre un tableau exceptionnel incluant des enfants : ils s'amuse avec les jouets de leur temps, le début du XVIe siècle. Sur d'autres retables ou fragments sauvés d'un gigantesque naufrage dans des tempêtes qui se nomment pillages, incendies, vols, exportations illicites, un autre détail pittoresque se répète parfois. C'est la scène de la circoncision de l'Enfant Jésus : le prêtre qui opère a chaussé ses besicles !

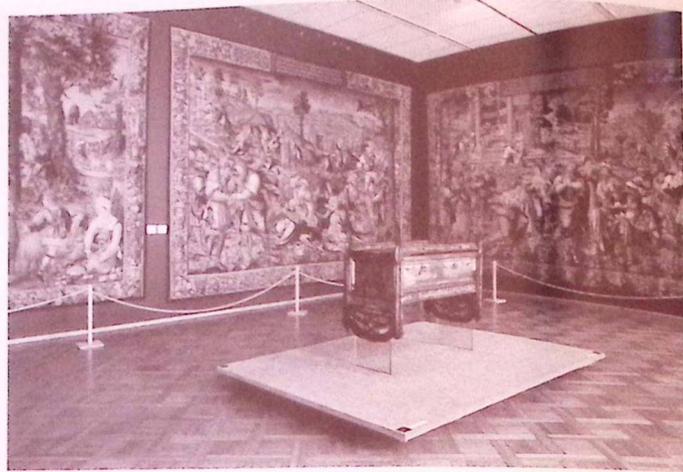
Tapisseries géantes et ivoires miniatures

Des observations similaires peuvent être faites en détaillant les tapisseries. Elles sont nombreuses dans cette aile des musées, et notamment au salon d'honneur où la grande tenture de l'*Histoire de Jacob*, d'après des cartons de Bernard van Orley, entoure une rareté historique : le berceau dit de Charles Quint (plus vraisemblablement de son père Philippe le Beau ou de sa tante Mar-



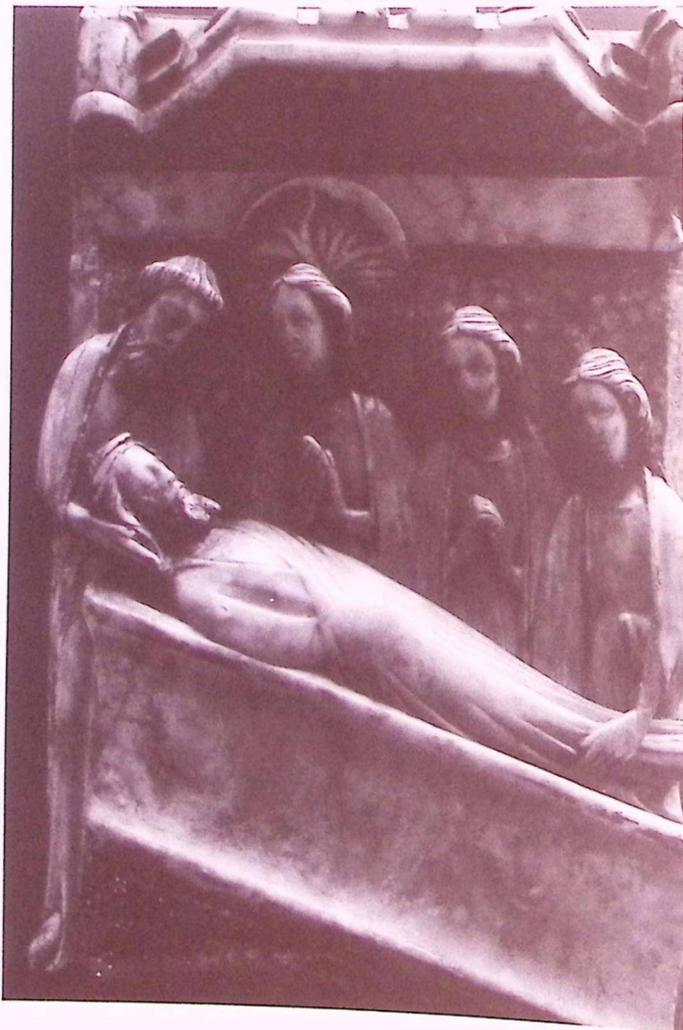
Un des supplices infligés à saint Georges. Le voici, introduit dans une marmite en forme de bovidé, au-dessus d'un foyer ardent qu'un tortionnaire attise à l'aide d'un soufflet. Ce prestigieux retable bruxellois est l'oeuvre de Jan Borreman qui le sculpta dans son atelier bruxellois en 1493. (Cl. ACL, Bruxelles)

Dans le somptueux décor constitué par la tenture de l'Histoire de Jacob, réalisée à Bruxelles sur des cartons de Bernard van Orley, le berceau dit «de Charles Quint» repose au centre du salon d'honneur. (photo : A. Burnet).



guerite d'Autriche). Superbe aussi, et de grand intérêt sur le plan anecdotique est la tapisserie de la *légende de Notre-Dame du Sablon*, où figurent Charles Quint et son frère Ferdinand, ainsi que le sire de Tour et Tassis, précurseur des Postes.

Quel dommage que les défenses des éléphants ne repoussent pas continuellement ! Nous pourrions



perpétuer un art basé sur l'utilisation de l'ivoire, désormais interdit pour cause de raréfaction de la race. C'est un matériau merveilleux : les sculpteurs qui le travaillèrent en tirèrent un parti extraordinaire, partout dans le monde d'ailleurs. Les imagiers médiévaux et plus tard ceux de la Renaissance se surpassèrent (Que n'en fit pas aussi l'Art nouveau dans les dernières décennies du XIXe et les premières du XXe siècle ?). Le musée présente essentiellement des plaquettes et des diptyques à thèmes religieux dont la miniaturisation ne se permet pas d'escamoter le moindre détail. Parfois aussi, le sacré cède la place au profane. Un couvercle de miroir représentant une scène d'amour courtois - une dame offrant une épée et son baudrier à son chevalier - nous met visuellement dans l'ambiance du *Roman de la Rose*.

Un rallye de l'art européen

Prenons quelques petits exemples bien éclectiques pour faire un mini-tour d'Europe occidentale. Pour la France, ajoutons à la *Vierge et l'Enfant* de l'église d'Arbre, une tapisserie

Ce relief d'albâtre de Nottingham présente une version sobre et condensée de la Mise au Tombeau. Il fut sculpté vers 1380-1420. (photo : A. Burnet).

Un médaillon de verre peint, oeuvre brabançonne du XVIe siècle, illustre la légende d'Herkenbald égorgeant son neveu. (photo : A. Burnet)



rie parisienne, vénérable relique remontant à 1379 : la *Présentation au Temple*. Pour l'Espagne, choisissons un *antependium* (devant d'autel) remontant au XIIIe siècle, peint de plusieurs scènes de la vie des saints Pierre et Paul, entourant une grande effigie de Pierre en évêque. Pour la Grande-Bretagne, quelques albâtres de Nottingham sont présents, souvent encore porteurs de traces de polychromie. On peut sans plus attendre les comparer aux albâtres de Malines dont un exemplaire complet, avec bordure, est un retable domestique illustrant le *Jugement de Salomon*. Il date de la seconde moitié du XVIe siècle. Pour l'Italie, nous avons le choix entre divers plats Renaissance en majolique, à la polychromie dominée par les jaunes et les bleus si caractéristiques. Enfin, dans une salle où l'art allemand est à l'honneur, ce sont les rondes-bosses religieuses qui apportent leurs marques d'origine les plus caractéristiques, tant pour les Vierges au déhanchement autrement marqué que celui des Madones françaises, que pour des personnages mascu-

lins surpris dans des poses qui finissent à un grotesque très prisé outre-Rhin à cette époque quand il s'agissait de représenter des bouffons ou des personnages de comédie.

Un salon installé isolément, dans l'angle nord-ouest du grand narthex,

est consacré aux arts rhéno-mosans. C'est là que l'on découvrira deux chefs-d'oeuvre que les Musées royaux sont fiers de posséder : le chef-reliquaire en laiton, argent doré et émaux du pape Alexandre V, attribué, pour le socle, à Godefroid de Huy (1160), et un merveilleux autel portatif orné de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments en cuivre doré et émaux champlevés (vers 1150). Ces pièces se trouvaient autrefois en l'abbaye de Stavelot. On admire aussi d'autres ivoires, parfois fort anciens, comme ces deux plats de reliure datant du VIIIe siècle, représentant, l'un le *Christ triomphant*, l'autre, l'*Annonciation* et la *Visitation*. Les spécialistes vous diront qu'on y décèle une influence



Deux plats de reliure en ivoire, datant du VIIIe siècle, sont originaires de la région rhéno-mosane. On y distingue l'influence irlandaise ayant relayé en Occident des traditions proches-orientales et byzantines. A gauche, le Christ triomphant, à droite, en haut, l'Annonciation, en bas, la Visitation. (photo : A. Burnet)

irlandaise, elle-même inspirée par les courants esthétiques orientaux et notamment byzantins.

Les émaux mosans connurent la concurrence redoutable de pièces similaires fabriquées dans la région de Limoges. Cette belle production française est représentée dans la même salle. Chacun pourra donc se livrer au jeu des comparaisons. Quel que soit le verdict, l'art n'y perdra rien!

Devant une telle abondance et une telle variété de réalisations - il faudrait aussi parler des fonts baptismaux romans et des plaques funéraires qui ornent un côté du «cloître» longeant la face orientale du narthex, des cabinets à secrets et des bronzes Renaissance, des *Sedes Sapientiae* et quantité d'autres statues romanes ou gothiques. Réduire les choses à une simple nomenclature finit par ressembler à une sorte d'indifférence à l'égard de tant de pièces de collection qui ont toutes leur noblesse. Peut-on faire mieux, dès lors, que d'inviter le lecteur à se muer en visiteur dès qu'il le pourra ?



Dignes concurrents des albâtres de Nottingham, ceux de Malines sont bien présents dans ce département. Ce retable domestique datant de la seconde moitié du XVI^e siècle, est à isoler du lot. Il possède encore son encadrement originel et représente, en relief, le Jugement de Salomon (photo : A. Burnet).



La plus grande fierté de la section d'art mosan est de posséder l'autel portatif de Stavelot. Ses émaux champlevés forment une série de tableaux bibliques ou rappelant le martyre des apôtres. Il fut réalisé vers 1150. Nous en présentons ici une face latérale. Les pieds de l'autel sont ornés d'effigies des évangélistes en ronde-bosse. (Cl. ACL, Bruxelles)



Un évêque (saint Monulph ?) sortant du tombeau quand descend vers lui la couronne du martyr.

Ce reliquaire en forme de pignon de châsse est en laiton doré avec ornementation d'émaux champlevés.

Cette production mosane, faisant partie d'une série de quatre, est à dater des alentours de 1160-1170 et provient de l'église Saint-Servais à Maastricht (photo : A. Burnet).

Renseignements :

Les Musées royaux d'Art et d'Histoire, 10, Parc du Cinquantenaire, 1040 Bruxelles, sont accessibles tous les jours, sauf le lundi, de 10h à 16h45. Leur service éducatif organise des visites guidées de même que diverses activités pour groupes et écoles. S'informer au numéro : 02/734.07.13 (français).

Ci-contre : chef-d'œuvre de la sculpture gothique française : la Vierge à l'Enfant, marbre blanc, XIV^e siècle, provenant de l'église d'Arbre, en Hainaut (photo : A. Burnet).

EXPOSITIONS 2NOITISOPXE

A la Fondation pour l'Architecture : "Les constructions du ciel 1900 - 1958"

La première moitié du XX^e siècle est marquée par un formidable idéal de progrès qui, soutenu par de nouveaux moyens techniques, va permettre d'innover dans tous les domaines.

S'élever dans les airs, voler, vaincre la pesanteur et réduire les distances: voilà des rêves qui peuplent depuis longtemps l'imaginaire de toutes les civilisations. Avec l'extraordinaire développement de ses moyens, notre siècle a permis à ces utopies de devenir réalité et, avec l'essor de l'aéronautique, la perception de l'espace aérien s'est modifiée au point de bouleverser toute notre organisation spatio-temporelle.

Sciences, techniques, beaux-arts, urbanisme et architecture ont participé à la réalisation de ces rêves, en leur reconnaissant toujours plus d'importance dans notre mode de vie et de représentation.



"Panamarenko"

Parmi les artistes actuels, Panamarenko incarne sans doute le mieux l'influence de l'aéronautique sur la création.

Ici, l'univers de l'avion renvoie aux rêves et à la poésie tout en maintenant des références scientifiques. Véhicules des rêves les plus fous, machines symboliques de la créativité la plus libre, les œuvres de

Panamarenko nous rappellent sans cesse que la fiction et la réalité participent à des mondes étroitement liés et complémentaires.

Abréviation de "Pan American Airlines and compagnie", le nom de Panamarenko choisi par l'artiste s'est imposé sur la scène internationale depuis les années 60.

Cette double exposition, entre l'utopie et l'architecture, entre le rêve et la réalité, entre la beauté historique des documents d'archives et la poésie des œuvres de l'artiste Panamarenko s'articule autour de plusieurs thèmes :

- la représentation du ciel dans le modernisme;
- les machines volantes et les aéro-gares;
- les vues du ciel : arguments de la construction architecturale et urbanistique;
- l'aéronautique : symbole de progrès et de puissance.

Réunies à partir de plusieurs collections publiques et privées, belges et étrangères, les œuvres présentées rendent compte de la science, de la technique et de la créativité dans le domaine de l'aéronautique.

Les documents originaux - dessins, photographies, plans, affiches, ... - voisinent avec les œuvres de

Panamarenko : Esquisse pour *Pepto Bismo* 93-94.

Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire : S.O.S. Tapisseries

Vingt-quatre pièces majeures ont pu être sauvées de la dégradation par un traitement approprié et retrouver tout leur éclat. Ces tapisseries ont été produites du X^e au XVIII^e siècle par les principaux ateliers de nos régions et proviennent

Panamarenko, métaphores poétiques des constructions du ciel.

La période abordée par l'exposition se situe entre le début du XX^e siècle et l'année 1958. Des débuts du Modernisme à l'Exposition universelle de Bruxelles, cette période couvre plusieurs décennies d'innovation constante dans les domaines de l'aéronautique, de l'urbanisme, de l'architecture.

Parallèlement à cette présentation, Panamarenko réalise une œuvre tridimensionnelle originale : *Pepto Bismo - Five Work Flyer*. Cette œuvre, annoncée depuis plusieurs mois par des dessins et des études préparatoires, s'inscrit dans la série des œuvres figurant des sacs à dos volants. Elle sera pourvue d'un dispositif technique permettant, en principe, son fonctionnement. L'exposition sera aussi enrichie d'une publication (Editions de la Fondation pour l'Architecture) qui sortira de presse au début de l'année 1995. Cette publication mettra l'accent sur l'œuvre réalisée par Panamarenko pour la circonstance.

Renseignements pratiques :
Fondation pour l'Architecture, rue de l'Ermitage 55 à Ixelles.

Ouvert du 4 octobre au 31 décembre, du mardi au vendredi de 12h30 à 19h; le week-end de 11 à 19h.

Entrée : 200 F (adultes); 150 F (étudiants, groupes, seniors).

C. A.

Vient de paraître



blèmes spécifiques de conservation que présentent ces oeuvres d'art. Une partie éducative, clairement illustrée, mettra donc l'accent sur la technique du tissage et expliquera les différentes étapes du traitement auquel les tapisseries auront été soumises. Des objets (parures, textiles, armes, instruments de musique d'époque), esquisses ou projets élargiront le champ de découvertes du visiteur. Un catalogue illustré sera disponible.

Renseignements pratiques :
Musées royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire 10 à 1040 Bruxelles. L'exposition sera accessible du 23 septembre au 13 novembre, de 10 à 17h; le mercredi jusqu'à 22h (caisse clôturée 30 min. avant la fermeture). Fermé les lundis, ainsi que les 1er et 11 novembre.
Entrée : 200-150-80 F.
Visites guidées sur demande. Visites commentées le mercredi soir, le jeudi et le dimanche. Réservation : s'adresser aux MRAH. Tél. : 02/734.07.13.

C. A.

Chastre - Nivelles

Depuis 1993, la Fédération Touristique du Brabant coédite avec les communes concernées, des dépliants touristiques mettant en valeur le patrimoine d'une commune. Chaque dépliant comporte les rubriques suivantes : atmosphère, description des principales curiosités, événements, culture - détente - loisirs - sports, adresses utiles, logement (s'il existe des possibilités dans la commune concernée) et renseignements.

Après Braine-l'Alleud (épuisé au siège de la Fédération Touristique), le Champ de Bataille de Waterloo Genappe, Jodoigne, Ottignies-Louvain-la-Neuve et Rebecq, c'est

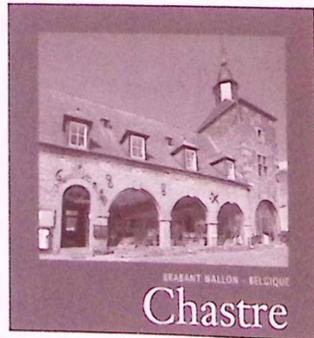
au tour des communes de Chastre et de Nivelles de bénéficier d'un outil promotionnel haut-de-gamme. De format 20 x 20 cm et de 12 pages, ces brochures trilingues sont illustrées de très belles photos d'Alex Kouprianoff.

(en préparation : Braine-le-Château et Ittre)

Chastre

Située entre Ottignies-Louvain-La-Neuve et Gembloux, à 40 km de Bruxelles, Chastre, commune à la fois rurale et résidentielle, peuplée de 6.000 habitants, regroupe sept anciens villages : Blanmont, Chastre et Villeroux, Cortil-Noirmont, Saint-Géry et Gentinnes. Elle est traversée au sud par l'ancienne chaussée Brunehaut, voie romaine qui reliait Bavai à Cologne.

Une modeste rivière, l'Orne, la traverse de part en part, contribuant avec ses affluents à créer des paysages dont la découverte charme le regard.



Outre ses atouts naturels, la commune contient de nombreux centres d'intérêt : le Musée Français, consacré à la bataille de chars de mai 1940; le château de Gentinnes et le Mémorial Kongolo; la tour «sarrasine» de Boissefont (XIIIe s.); les tumuli gallo-romains de Noirmont; la mystérieuse Croix de Saint-Géry, la Nécropole française; et aussi de très

belles fermes, de ravissants moulins à eau et de charmantes chapelles, sans oublier l'important Domaine de Chastre, siège de divers organismes sociaux et culturels du Brabant Wallon.

Le dépliant est disponible gratuitement auprès de l'Administration communale de Chastre, avenue du Castillon 71, tél. : 010/65.51.06, dans les bureaux d'accueil des S.I. du Brabant Wallon et à la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles, tél. : 02/504.04.10.

Nivelles

Nivelles a le plus riche patrimoine de tout le Brabant Wallon. Elle a su préserver ses grands monuments, ses quartiers et ses sites champêtres de toute beauté.

Edifiée à partir du XIe siècle, dans le style roman-rhénan, la Collégiale est une des plus belles églises du pays. Son mobilier remarquable comporte notamment des oeuvres du sculpteur Laurent Delvaux, du mobilier Renaissance et baroque et des fragments de la chaise de sainte Gertrude (XIIIe s.), objet d'un culte séculaire suivi par des milliers de fidèles.

La crypte romane remonte à 1100. Le puissant avant-corps restauré du XIIe siècle coiffé d'un clocher roman octogonal abrite une merveilleuse Salle Impériale.

Le célèbre jaquemart en cuivre «Jean de Nivelles» remonte au XVe siècle. Le sous-sol archéologique, unique en Belgique, contient les vestiges de cinq églises et les tombeaux de sainte Gertrude, d'Himeltrude et d'Ermentrude.

Grâce à la description des principaux monuments, la brochure vous offre un tour commenté de la ville, ce qui est le moyen idéal de les découvrir.

Le Musée communal d'Archéologie abrite, entre autres, de remarqua-

Vient de paraître



bles collections comportant des chefs-d'oeuvre de la statuaire brabançonne, des tableaux de P.P. Rubens et de ses élèves et un très beau mobilier du XVIIIe s.

Le dépliant est disponible gratuitement auprès de l'Office de Tourisme, place Albert 1er B.P 70, tél. : 067/88.22.45 - 84.08.64, dans les bureaux d'accueil des S.I. du Brabant Wallon et à la Fédération Touristique du Brabant.

C.A. et G.M.

Nouvelles affiches sur le Brabant Wallon

La Fédération Touristique du Brabant vient d'éditer quatre splendides affiches promotionnelles consacrées au Brabant Wallon.

L'affiche «*Champ de Bataille de Waterloo*» représente la célèbre Butte du Lion avec, en encadré, un extrait de la peinture du Panorama de la Bataille. Cette édition contribuera à la promotion de la prochaine Reconstitution historique de la bataille, les 17 et 18 juin 1995.

L'affiche «*Jodoigne*» montre une belle vue du Château Pastur, siège de l'administration communale. Elle est coéditée avec l'Association des Indépendants de la ville.

L'affiche «*Rebecq*» offre une charmante échappée sur la Senne à partir des Moulins d'Arenberg. Une invitation à la découverte de la cité du porphyre.

L'affiche «*Villers-la-Ville*» donne un aspect romantique des plus belles ruines cisterciennes d'Occident.

De format 60 x 40 cm, les affiches sont vendues au prix de 30 F (majoré de 50 F en cas d'expédition). Vous pouvez les obtenir auprès des Syndicats d'Initiative concernés et à la

Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles, tél. 02/504.04.10.

G.M.

Connaissez-vous le Roman Païs ?

Cherchez-vous une idée d'évasion ? Un but de promenades ? Consultez cette brochure, vous y trouverez sans problème une réponse à ces questions.

En effet, elle ne se contente pas de vous énumérer la liste des musées, elle vous propose également des balades en vélomoteur, à pied ou à vélo, un calendrier des manifestations tant culturelles que folkloriques ou sportives (car concerts, spectacles, théâtres abondent dans cette région) et quelques spécialités gastronomiques et produits fermiers. Editée par le Syndicat d'Initiative Régional du Roman Païs, en collaboration avec la Fédération Touristique du Brabant et la Chambre de Commerce et d'Industrie du Brabant Wallon, elle contient aussi un **Pas-seport 94**.

Pour participer à cette opération, il suffit de faire valider la carte détachable de six cases, qui se trouve au centre de la brochure, dans six endroits différents répertoriés et de l'envoyer en y indiquant vos coordonnées *avant le 10 octobre* au Syndicat d'Initiative.

Les cartes seront tirées au sort à la fin du mois d'octobre et plusieurs prix seront remis.

A l'intérieur de cette brochure, il vous est encore proposé un **concours**. 10 questions à choix multiples sont posées. Vous trouverez sans difficulté les réponses en visitant le Roman Païs de Brabant.

Le bulletin-réponse doit être envoyé sous enveloppe affranchie (ou déposé) au Syndicat d'Initiative du Ro-

man Païs, au Wauxhall, place Albert 1er à 1400 Nivelles, *avant le 10 octobre*. La proclamation et la remise des prix se feront au Shopping Center de Nivelles, le lundi 24 octobre.

C. A.

Patrimoine religieux

Pour la découverte des diverses facettes du patrimoine religieux, le second numéro du Patrel, de juin 94, fournit un ensemble d'informations concrètes : expositions, visites, séjours et itinéraires thématiques, guides belges ou européens de hauts-lieux : églises, abbayes et sanctuaires de pèlerinages - ainsi que des lectures appropriées au service d'une meilleure compréhension de ses multiples significations culturelles et spirituelles.

Pour obtenir ce périodique trimestriel, verser 80 F, port compris, au numéro 068-2130617-39 de Patrimoine Religieux, 9 rue du Congrès, 1000 Bruxelles. Mention : Patrel 2.

G. M.

Carillons et Tours de Belgique

Ce livre comprend le premier inventaire complet de tous les carillons qui existent encore en Belgique et fait également une large part à l'architecture des clochers qui les abritent. Il est un important ouvrage car il ne faut pas oublier que, dans notre pays, le carillon est à la Belgique ce que la cornemuse est à l'Ecosse, le koto au Japon, la balalaïka à la Russie. Simple ritournelle au Moyen Age, ce phénomène typiquement flamand devient ensuite un instrument de musique à part entière. A l'origine, le carillon médiéval (ou cymbala) se jouait au moyen de marteaux.

Au XVIe siècle apparaît le clavier à

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

bâtons, toujours en usage aujourd'hui. Après un siècle de déclin au XIXe siècle, le carillonneur malinois Jef Denyn († 1941) mit tout en oeuvre pour sortir le carillon du cadre folklorique et lui restaurer son rang de véritable instrument de musique. Il fit améliorer de nombreux instruments, fonda une école de carillon à Malines en 1922, organisa concerts, concours et congrès, et composa de nouvelles oeuvres.

L'ouvrage comporte deux parties :



dix articles illustrés traitant des aspects culturels, musicaux et historiques de la cloche et du carillon dans nos régions et un répertoire comprenant des descriptions détaillées de 65 carillons en Flandre et de 21 en Wallonie, classés alphabétiquement par ville, avec une illustration de chaque tour.

Plusieurs tableaux, une liste d'environ 90 carillons automatiques, une bibliographie des carillons et des fondeurs de cloches ayant travaillé en Flandre et en Wallonie, et un registre alphabétique complètent la publication.

Cet ouvrage de référence passionnera à la fois les profanes et les spécialistes car ils y trouveront des informations claires sur un instrument qui connaît aujourd'hui un re-

gain d'intérêt.

De format 21 x 28 cm, ce livre, de 160 pages et contenant 150 illustrations en couleurs, est en vente en librairies, dans les agences et au Service Ventes du Crédit Communal. Les commandes doivent être adressées Service Ventes du Crédit Communal, Bd Pacheco 44 à 1000 Bruxelles (tél. 02/222.43.08) accompagnés d'un Eurochèque barré. Prix : 900 FB.

C.A.

In memoriam

Une de nos plus anciennes et plus fidèles collaboratrices, Yvonne du Jacquier, de son vrai nom Emma Lefebvre nous a quittés ce 6 juin 1994.

Née en 1904 à Braine-le-Comte, Yvonne du Jacquier écrivit de nombreux ouvrages dont plusieurs essais sur le Brabant, des romans et des contes. Elle collabora à plusieurs revues et quotidiens (e.a. : notre "Brabant Tourisme" et le "Folklore brabançon") tout en donnant des centaines de conférences et visites guidées.

Elle fut archiviste communal et conservateur de l'Hôtel Charlier pen-



dant de très nombreuses années. Tout au long de sa vie, elle reçut de nombreuses distinctions honorifiques : Chevalier de l'ordre de Léopold, Croix civique de 1ère classe, Médaille civique de 2e classe, Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques de France, Chevalier de l'Ordre de l'Etoile de la Solidarité italienne, Médaille d'argent du Conseil européen d'art et d'esthétique, Médaille d'argent de la Ville de Paris (Art-Sciences et Lettres) et Médaille d'Or du Mérite et du Dévouement français.

Avec le Commissariat Général au Tourisme, notre Fédération eut la joie de lui remettre la Médaille du Mérite Touristique en 1987.

Elle fit aussi partie de plusieurs groupements littéraires : membre du Pen Club de Belgique (section française); membre de l'Association des Ecrivains belges; membre de la Fédération internationale des journalistes et écrivains du Tourisme et de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme pendant plus de 30 ans; membre de l'Association royale des Ecrivains wallons, elle y a fondé un prix littéraire.

Notre rédaction présente ses condoléances émues à sa famille.

C.A.

Journées du Patrimoine : La Résidence Privée du Gouverneur du Brabant

La Résidence Privée du Gouverneur du Brabant, sise 69 rue du Lombard à Bruxelles, connaît chaque année un engouement, un succès bien mérités. Des milliers de visiteurs en sortent émerveillés par tant de beautés ignorées.

Résidence du Gouverneur du Brabant depuis le début du siècle dernier, cette prestigieuse demeure a une longue histoire (cfr l'article de Madame M.-J. Degroeve dans la revue "Brabant Tourisme", n°1, 1992, p.11).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS



Résidence privée du Gouverneur : Salle des Glaces (photo : G. Cobbaert).

Les 10 et 11 septembre : 10e et dernière Kermesse Brabançonne à Bruxelles

En créant la Kermesse Brabançonne, la Province de Brabant a voulu mettre en valeur son patrimoine folklorique.

En raison de la scission de notre Province, cette kermesse sera organisée - pour la dernière fois - par les Services de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province du Brabant sur la Grand-Place de Bruxelles.

Le thème de cette année est le "Festival du Folklore brabançon".

Durant deux jours, des groupes de musique et de danse se succéderont sur la Grand-Place de Bruxelles. Des échoppes avec des spécialités bruxelloises apaiseront les petites faims et soifs des passants.

Rare exemple bruxellois d'un hôtel patricien du début du XVIIIe siècle, il a gardé - malgré les ajoutées successives des XIXe et XXe siècles - une structure multiforme mais néanmoins non dépourvue d'harmonie. Son aspect est monumental, massif et imposant. Malgré la simplicité apparente de son architecture, son histoire, sa situation, ses différentes attributions et sa décoration intérieure d'époque en font un véritable monument historique.

Le Palais du Gouverneur s'inspire des palais florentins : comme dans les palais italiens, on y distingue trois niveaux de construction.

C'est en 1696 que le comte de Liminghe achète deux terrains contigus dont les maisons avaient été détruites lors du bombardement de Bruxelles. Un grand hôtel particulier - noyau du palais actuel et de son jardin - est construit pour la fille du comte. C'est en 1823, que le Gouvernement des Pays-Bas achète à la comtesse de Roose de Baisy, le palais afin d'en faire la résidence du gouverneur. Depuis notre indépendance, nos gouverneurs successifs du Brabant y ont résidé.

La superbe Salle des Glaces, de style florentin - tout comme la Salle des Glaces de Versailles - émerveille le visiteur. Elle n'a pu être réalisée qu'au moment du prolongement de la rue du Lombard décidé en 1903, sous le règne de S.M. le roi Léopold II. Les travaux furent terminés en 1920.

Lors des Journées du Patrimoine, les 10 et 11 septembre prochains, une très belle exposition «Tapisseries du XVIe au XXe siècle en Brabant» se tiendra au palais, à cette occasion.

Résidence du Gouverneur au Palais provincial du Brabant, 69, rue du Lombard, à 1000 Bruxelles.

Ouvert le samedi 11 et le dimanche 12 septembre de 11 à 18h.

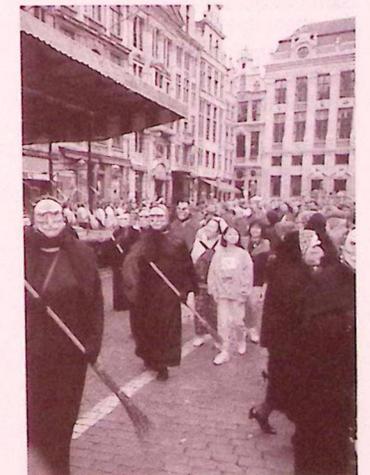
Trams : 23 - 52 - 55 - 56 - 81 (Bourse).

Bus : 34 - 48 - 95 - 96 (Saint-Jean).

Visites guidées par groupes de 15 personnes, le week-end à 11h30, 14h et 16h30.

Concert le mardi 13 septembre à 19h30 par l'orchestre de Mandolines «La Mandore». Grâce à la collaboration de Yehudi Menuhin's Live Music Now.

J. G.



Les Macrales à une Kermesse Brabançonne.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le programme :

Le samedi 10 septembre :

L'ouverture des festivités commence à 10h30 avec un hommage et des adieux de la Province de Brabant à Manneken-Pis, rue de l'Etuve.

A 10h30, départ en cortège des Autorités provinciales et communales en présence de la fanfare du Meyboom et des Volontaires de Bruxelles 1830.

A 11h, inauguration de la kermesse. A partir de 11h15, les groupes folkloriques se succéderont jusqu'à 20h. Ils seront relayés par une animation organisée par l'Association des Francs Bourgeois jusqu'à minuit.

Le dimanche 11 septembre : les groupes se succèdent entre 10h et 20h.

C.A.

A Braine-le-Château, du 9 au 11 septembre : XIIes Rencontres Médiévales Ive Festival de l'Imagerie historique

Thème 94 : "Sur les Chemins de Saint-Jacques. Voies européennes".

Programme du vendredi :

20h30 : Dans l'église : Conférence de Mme Marie De Menaca "Sur les chemins de Saint-Jacques - Voies européennes".

Programme du samedi :

10h : ouverture de l'enceinte, inscription au tir à l'arc, ... ;
11h : ouverture de l'exposition des planches originales du futur album "Chevalier Ardent" de François Craenhals au Moulin et de l'exposition "Sur les chemins de Compostelle en passant par..." et multiprojection

La Maison du Bailly (photo : Marc Schouppe).

dans l'église;

ouverture du Marché médiéval (vieux métiers, artisans, marché fermier);
de 11 à 19h : jeux de rôles et jeux d'inspiration médiévale. Combat médiéval courtois;

de 13h30 à 18h : exposition "Les marques compagnonniques de passage" à la Maison de l'Outil;

de 14h15 à 17h : circuits historiques (visites guidées adultes et enfants);

14h30 : "Contes de ma roulotte" (spectacles pour enfants) (Moulin);

15h30 : "Le Pendu dépendu" farce médiévale (Parvis);

15h50 : mât de cocagne (Grand-Place);

de 16h à 17h15 : tir à l'arc amateurs, les Francs-Archers (Parvis);

16h30 "Contes de ma roulotte" (suite) (Moulin);

17h15 : cortège;

17h45 : Spectacle au champ, les Lances d'Azur;

19h30 : "Le Pendu dépendu" (Parvis);

20h : remise d'un prix au plus bel étal, Cour de Hainaut (Parvis);

20h30 : "Les Maclotheus" : danses populaires (Grand-Place);

23h30 : "Excalibur", bardes, flûtiaux et harpes du XXe siècle (Grand-Place);

02h30 : couvre-feu.



Programme du dimanche :

10h : ouverture de l'enceinte, ouverture du Marché médiéval, ouverture des expositions au Moulin, à l'église et à la Maison de l'Outil, inscription au tir à l'arc, ...

Messe de Roland de Lassus "Douce mémoire", interprétée par l'Ensemble vocal de Braine-l'Alleud (église);
de 11 à 19h : Jeux de rôles et jeux d'inspiration médiévale. Combat médiéval courtois;

11h : Ensemble des Clarinettes du Brabant (Parvis);

de 11h15 à 11h45 : circuits historiques (Accueil),

de 11h30 à 12h30 : amusements d'archers (Parvis);

de 12h30 à 14h : Les Ménestrels de Mordini (Pilor);

de 14 à 17h : Ateliers pour enfants (Ecole Notre-Dame);

de 14h à 17h45 : Circuits historiques (Accueil);

14h : Echange sur la signification et le sens du Pèlerinage, animé par le Père Michaud et l'équipe paroissiale (Ecole Saint-Remy);

"Le Pendu dépendu" (Moulin);

15h : Spectacle au champ, Les Lances d'Azur;

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

16h15 : Cortège;
de 16h45 à 17h45 : amusements d'Archers (Parvis);
17h : mât de cocagne;
18h : danses de Galice (Parvis);
18h30 : "Le Pendu dépendu" (Parvis);
19h15 : danses de Galice (Parvis);
19h35 : "Queimada" (Parvis);
20h : Clôture officielle.
Durant ce week-end, une navette sera assurée pour transporter les visiteurs depuis le parking organisé pour la circonstance aux Sablières de Braine-le-Château, chaussée de Hal.

C.A.

10 septembre 1994 : 7e Trophée Pineau des Charentes

Ce jour-là a lieu, à l'Ancien Marché aux Poissons à Bruxelles, la septième édition du Trophée Pineau des Charentes, c'est-à-dire la fameuse Course de Garçons de Café. Cette compétition unique rassemble chaque année un nombre plus impressionnant de participants venus de toute la Belgique.



Munis de leur plateau chargé de trois verres de Pineau des Charentes et d'une bouteille, un parcours aller-retour de près de 3 km emmène les garçons de café et de resto - pour la toute première fois - du Marché aux Poissons à l'Îlot Sacré, occasion de faire le lien entre ces hauts lieux gastronomiques bruxellois. Il s'agit donc de se hâter en douceur en veillant à conserver un maximum de Pineau dans les verres.

Exceptionnel à Bruxelles, ce 10 septembre : course des rouleurs de barriques charentaises.

Tout au long de l'après-midi, le public est invité à déguster le Pineau des Charentes, subtil mélange de jus de raisin arrêté dans sa fermentation et d'eau de vie de cognac. Dès 13h30 : animations folkloriques et à 15h : spectacle pour enfants. A 16h, départ de la course des garçons de café suivie directement par la course des rouleurs de barriques charentaises.

Aux environs de 17h, proclamation des résultats et, pour terminer l'avant-soirée, terrasse-jazz Big Band.

Point de passage :
Départ/arrivée : Quai au Bois à Brûler.

Parcours :
Aller : Quai aux Briques, église du Béguinage, place du Samedi, rue de l'Evêque, bd Anspach (trottoirs), passage sous le boulevard dans le métro, autre côté du bd Anspach (trottoirs), rue Grétry, rue des Bouchers (point de contrôle).

Prieuré de l'Ermité (photo : R. Caussin).



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Retour: même itinéraire jusqu'après le passage dans le métro, ensuite : rue Marché aux Poulets, rue Sainte-Catherine, rue de Flandre, rue du Chien Marin et arrivée sur le Marché aux Poissons.

C.A

Le samedi 8 octobre : Balade à Braine-l'Alleud et Waterloo

Chaque année, le Chirel Brabant Wallon organise un colloque ou une balade à la découverte du patrimoine monumental d'une région. Cette année, ce sont les entités de Braine-l'Alleud et Waterloo qui sont à l'honneur.

Programme de la journée :

- 9h : accueil des participants.
- 9h30 : présentation de la journée.
- 9h45 : visite guidée de la *chapelle royale* et de l'*église Saint-Joseph* de Waterloo par M. Y. Vander Cruysen. Consacré en 1690, sous l'occupa-



Le Vieux-Mouûier de l'Ermite (Dessin de Frank Reynaers).

tion espagnole, cette chapelle fut érigée à la demande du gouverneur, le marquis de Gastanaga, qui la dédia au roi Charles II avec le voeu de lui voir conférer une descendance masculine. En prolongement de cette chapelle royale, se situe l'église Saint-Joseph qui renferme notamment du mobilier en provenance de l'ancienne abbaye d'Aywières.

- 10h45 : visite guidée du *prieuré de l'Ermite*, qui est un petit joyau présentant l'aspect d'une chapelle gothique (XVe et XVIe s.). Il recèle de nombreuses pierres tombales ainsi qu'un mobilier précieux.

- 11h45 : visite guidée de l'*église Sainte-Anne* de Waterloo par M. Urbain.

Suite à l'incendie de l'ancien sanctuaire offert à la paroisse par la famille de Meeûs à la fin du XIXe siècle, une église moderne fut construite en 1977 par l'architecte M. Thirion. Le nouvel édifice est conçu comme un ensemble polyvalent.

- 12h30 : repas au choix en ville.

- 14h : visite guidée de l'*église décanale Saint-Etienne* de Braine-l'Alleud par J. Bosse. Imposant édifice au plan assez complexe dont les parties les plus anciennes remontent au XVIe siècle. Cette église a été agrandie au XIXe siècle et restaurée intérieurement en 1973-1974.

- 15h30 : visite guidée au *prieuré de Bois-Seigneur-Isaac* par le père prieur et M. Pede. Abbaye augustinienne jusqu'à la Révolution française, les bâtiments furent alors vendus en 2 parties : d'un côté la ferme, de l'autre les bâtiments abbatiaux. Dès 1903, des prémontrés français s'y sont installés et aujourd'hui, ce prieuré est toujours occupé par des chanoines. Visite de la chapelle du Saint-Sang, l'ancienne abbatale, l'ancienne sacristie, le cloître et le réfectoire.

- 17h : visite guidée de la *ferme et de la chapelle de Goumont* à Braine-l'Alleud par Gaston Vanderwilt. L'ensemble architectural correspond au domaine de Goumont déjà cité en 1474. Il ne reste plus que la ferme et la chapelle du château suite aux destructions provoquées par la bataille de Waterloo.

- 18-19h : vin d'honneur à la cloisière Sainte-Anne.

Renseignements :
CHIREL a.s.b.l., Chaussée de Bruxelles, 65a à 1300 Wavre.
Tél.: 010/24.22.40 - fax.: 010/24.26.92.
Participation aux frais : 250 FB par personne (sans le repas de midi).
Cette somme est à verser sur le compte du Chirel BW c/o G. Vanderwilt 068-2030571-97 du Chirel BW pour le 15 septembre.

Lors de la confirmation de votre inscription, un plan de la région parcourue vous sera adressé.

C.A.

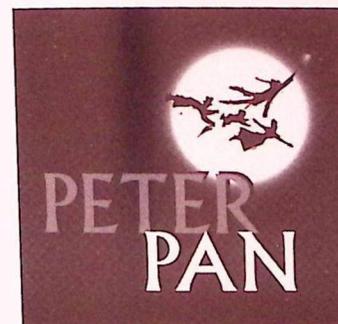
AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Grand événement en décembre : Peter Pan à Wavre

Qui ne connaît ce conte de fées relatant les aventures de Peter Pan! Que l'on songe à la fée Clochette ou au capitaine Crochet ou encore à Lily-la-Tigresse !

C'est sur la base de l'oeuvre de Sir James Matthew Barrie, que le spectacle sera créé à Wavre.

D'excellents comédiens utiliseront l'espace de façon à permettre la simultanéité des actions. Des effets spéciaux seront mis au service de l'intrigue et de l'imaginaire.



L'adaptation conçue pour ce spectacle privilégie un subtil équilibre entre l'aspect féérique et la complexité psychanalytique des actions. La pièce s'adresse ainsi à tous les types de publics, permettant à chacun d'y trouver un intérêt en fonction de sa sensibilité ou de ses aspirations.

Dans l'espace extraordinaire que représente le grand amphithéâtre de Walibi, le metteur en scène incluera le spectateur dans l'action qui aura lieu à ses côtés, devant lui et au-dessus de sa tête !

Un décor gigantesque sera implanté selon un angle de vision de 180°. Il se découvrira progressivement aux yeux des spectateurs selon l'évolution de l'intrigue.

Le rêve débutera dès l'entrée des

spectateurs dans la parc Walibi et le spectacle se divisera en plusieurs tableaux : 1er tableau : la chambre des enfants de la famille Darling; 2e tableau : les enfants dans le ciel; 3e tableau : le Pays de nulle part; 4e tableau : le lagon des sirènes; 5e tableau le bateau des pirates; 6e tableau : le retour à la maison.

Renseignements pratiques :

Spectacle à 20h15 : les 3, 9, 10, 16, 17, 21 au 24 et du 27 au 30 décembre.

Spectacle à 15h : les dimanches 18 et 25 décembre.

Soirée spéciale de réveillon le 31 décembre (heure à déterminer).

Il est conseillé aux spectateurs de se présenter aux guichets d'entrée dès 19h30 (ou 14h15).

Les gradins sont disposés de manière à proposer des places qui offrent toutes une excellente vision du spectacle; les places ne sont toutefois pas numérotées.

Prix des places :

Adultes : 900 F; étudiants de moins de 25 ans : 650 F.

Renseignements et réservations :

Syndicat d'Initiative de Wavre (Hôtel de Ville). Tél. : 010/230.355, de 9 à 12h et de 14 à 17h.

C.A.

L'architecture cistercienne sur CD-I

Le Compact Disque-Interactif (CD-I) est un nouveau média qui contient sur un seul support digital des images, du son et du texte.

Il est interactif, ce qui signifie que l'utilisateur est continuellement invité à choisir son cheminement dans la matière. Le CD-I nécessite un lecteur approprié, compatible avec toute la gamme des Compacts Disques, qui est relié à la télévision.

Le CD-I est un média de haute qualité, appelé à une importante diffusion dans les années à venir (culture, jeux, enseignement assisté par ordinateur, etc...).

La cellule belge des réseaux européens de coopération scientifique et technique appliquée au patrimoine culturel lance la collection de CD-I culturels «L'Europe face à son passé».

Chaque volume abordera un aspect

Gravure ancienne de l'abbaye de Villers-la-Ville (photo : M. Delmelle)



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

ou une époque du patrimoine européen à partir d'un site archéologique ou d'ensembles architecturaux importants. L'objectif de cette collection, réalisée et développée en milieu universitaire, est d'atteindre un bon niveau de vulgarisation scientifique et de s'adresser au plus large public. Chaque CD-I sera multilingue et sa structure s'articulera autour d'une structure identique : des développements thématiques, la visite guidée d'un site et des accès directs à la matière.

Le premier volume de la collection est consacré à l'architecture cistercienne.

Le sujet y est traité dans sa globalité, c'est-à-dire de 1098 à nos jours et à travers l'Europe entière.

L'approche en est double : thématique et chronologique. Le site choisi pour la visite guidée est celui de l'abbaye de Villers-la-Ville.

Le disque comprend plus de 1850 images, de nombreuses reconstitutions de bâtiments, des cartes géographiques accompagnées d'un commentaire de +/- 2h.

Pour tout renseignement complémentaire :

PACT Belgium, av. Léopold 28A à 1330 Rixensart.

Pour toute information sur les lecteurs de compact interactif et sur le catalogue des titres de Philips CD-I, une info-ligne : 02/702.04.04.

C. A.

Visite de la Basilique nationale du Sacré-Coeur à Koekelberg

La Basilique nationale du Sacré-Coeur se dresse sur le plateau de Koekelberg, au nord-ouest de Bruxelles. Ses dômes de cuivre patiné attirent le regard et, la nuit, la croix lumineuse qui la domine rappelle encore sa présence.

Edifiée en témoignage de reconnaissance du peuple belge pour

l'heureuse issue des conflits mondiaux 1914-1918 et 1940-1945, la basilique est un monument à l'architecture hardie. Pèlerins et touristes admirent l'élégance de ses vastes proportions, la belle sobriété de sa décoration intérieure, la finesse de coloris de ses vitraux et s'attachent longuement à découvrir, du promenoir extérieur, un panorama d'une exceptionnelle étendue. A l'intention de ceux qui n'auraient pas encore pénétré dans ce lieu, nous leur donnons ci-après les jours et heures d'ouverture.

- Le rez-de-chaussée est toujours

accessible gratuitement pendant les heures d'ouverture de l'église.

- Du 1/5 au 16/10 : les dimanches et jours fériés : de 14 à 17h45.

- De mars à fin novembre, en semaine, visite à 11h et 15h et sur rendez-vous.

Les visites guidées (en FR-NL-GB-D) comprennent en plus, la terrasse - promenoir à 53 m et la coupole à 81 m (vue unique sur l'agglomération bruxelloise et ses environs).

Durée : visite individuelle : +/- 30 min.; groupes : 1h45.

C.A.

Coupole de la basilique de Koekelberg.

